



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

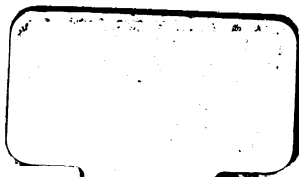
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



44. 1239.





CHARLOTTE DE VALOIS

ET

JACQUES DE BRÉZÉ.

« Tous ceux dont Dieu toucha le cœur, se préparèrent pour rebâtir le Temple du Seigneur, et tous ceux qui deméuroient dans les environs les assistèrent
« de vases d'argent et d'or, de leurs biens, de leurs meubles, outre ce qu'ils avoient offert spontanément. »

— 1^{er} liv. d'ESDRAS, ch. 4, v. 5 et 6. —

Se vend au profit de l'église de Rouvres.

— PRIX : 6 FR. —

CHARLOTTE DE VALOIS

ET

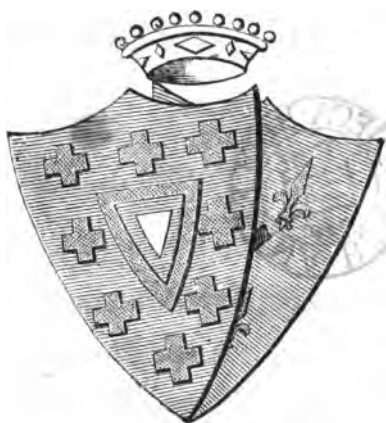
JACQUES DE BRÉZÉ,

COMTE DE MAULÉVRIER,

CHRONIQUE DU XV^e SIÈCLE

mise en lumière

Par un ancien gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.



PARIS

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

48, RUE JACOB.

—
1844

« Tous ceux dont Dieu toucha le cœur, se préparèrent pour rebâtir le Temple du Seigneur, et tous ceux qui demeuroient dans les environs les assistèrent
« de vases d'argent et d'or, de leurs biens, de leurs meubles, outre ce qu'ils avoient offert spontanément. »

— 1^{er} liv. d'ESDRAS, ch. 1, v. 5 et 6. —

Se vend au profit de l'église de Rouvres.

— PRIX : 6 FR. —

CHARLOTTE DE VALOIS

ET

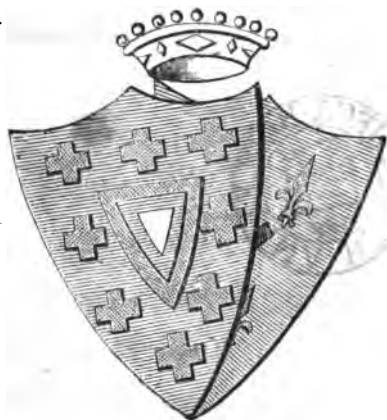
JACQUES DE BRÉZÉ,

COMTE DE MAULÉVRIER,

CHRONIQUE DU XV^e SIÈCLE

mise en lumière

Par un ancien gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.



PARIS

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

48, RUE JACOB.

1844

1711



A Madame

la Vicomtesse de S..... née de C.....

MADAME,

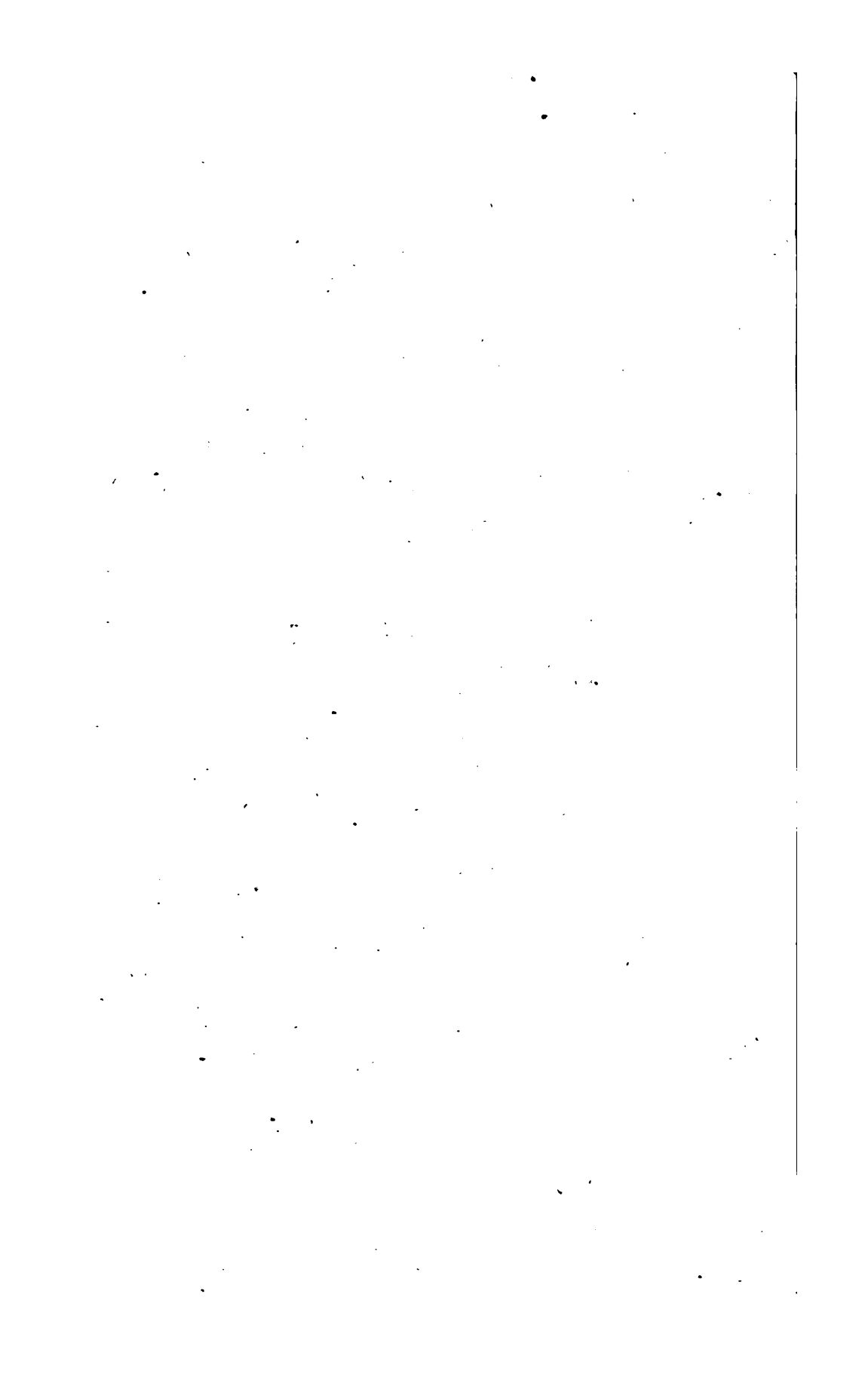
Je ne puis autoriser la publication de cet opusculé, que si vous avez l'indulgente bonté de le prendre sous votre patronage, en me permettant d'en destiner le produit à quelque embellissement de l'église paroissiale de Rouvres ; déjà elle vous doit une restauration et un ac-

croissement utile pour sa population, cette chapelle de l'ancien prieuré du château, que l'inquiète jalousie de Louis XI fit détruire ; ce prince alors fit transporter le prieuré dans le bourg, mais on n'y voit plus toutes les magnificences dont naguère vous avez entendu le détail avec étonnement ; vous avez déjà fait beaucoup, avec votre bon curé, pour rendre ce sanctuaire digne de sa destination, et vous pouvez répéter avec lui ce qu'il dit tous les jours : *Seigneur, j'aime la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire*. Ps. 25. — Je serai largement récompensé puisque vous me permettez de m'associer à vos intentions pieuses.

Vous savez, Madame, que cet épisode historique n'a été ébauché près de vous que pour vous distraire quelques instants au salon et non pour subir les chances hasardeuses de l'impression ; je suis maintenant obligé de lui désirer du succès. Quel que soit le sort qui l'attend, il sera pour

moi un souvenir de cinq jours heureux passés à La Ronce, bonheur fugitif comme tout ce qui tient à ce monde, mais que je retrouverai toutes les fois que vous me permettrez, Madame, de vous exprimer la respectueuse vénération que vous m'avez toujours inspirée.

LE B.....



LETTRE D'INTRODUCTION.

La Ronce par Anet (Eure-et-Loir) lundi 18 sept. 1843.

« Vous m'avez demandé, mon cher ami, et vous avez même exigé de moi, que je vous misse au courant de mes excursions, et que j'eusse la fatuité de vous transmettre mes impressions de voyage. Y avez-vous bien pensé? Vouloir me donner des airs à la mode serait d'un ridicule achevé, et je prendrais cette demande pour un piège, si elle n'émanait pas de vous..

« J'accomplis donc ma promesse, et veux vous obéir, car je sais que, lorsque je vous ennuierais ou vous fatiguerais, vous me jetterez dans votre capharnaüm, sauf à me reprendre quand vous voudrez changer d'ennui.

« Et d'abord, ce qui vous intéressera certainement, c'est de me savoir ici, chez madame la vicomtesse de Sourches, dont vous ne sauriez trop apprécier l'indulgente bonté, le caractère doux et aimable, l'esprit gracieux et original ; elle raconte les colloques de ses villageois avec ce tour piquant et naturel qu'elle met d'autres fois à rapporter un souvenir de famille, ou un événement de cour dont elle a été témoin, soit en France, soit à l'étranger, pendant l'exil de l'émigration.

« C'était hier la première communion du village de Rouvres, dont dépend le hameau de La Ronce ; vous vous doutez bien que notre bonne châtelaine n'a pas été la dernière à y venir en aide de sa bourse, de ses conseils et

de ses exemples habituels; aussi monsieur le Curé, ainsi que les bonnes Sœurs qui lui doivent leur établissement pour l'éducation des filles et pour le soin des malades, la bénissent-ils comme l'un des éléments de leur sainte mission.

« Nous nous sommes donc rendus à la paroisse pour assister à cette grande cérémonie; nous nous étions préparés au château pour chanter pendant la grand'messe, à vêpres et au salut; madame la duchesse d'Escars est venue de son voisinage pour ajouter aussi à la solennité, en complétant avec ses enfants, les voix qui pouvaient nous manquer.

« Rien de plus touchant que cette sainte et auguste cérémonie, et je puis vous affirmer que dans notre grande ville de Paris, où Dieu merci les choses à cet égard se passent d'une manière si parfaite, même avec nos petits ramoneurs, on aurait pu envier l'ordre, le recueillement, l'édification, qui n'ont pas cessé de la journée. Ce qui surtout est bien remarquable, c'est la

manière dont le pasteur s'est adressé à ses chers enfants ; rien de plus paternel, de plus naturel, de plus saint, vous eussiez cru ne pouvoir parler autrement, si vous aviez été chargé de cette importante fonction ; cependant nos larmes coulaient, et c'étaient de douces larmes, je vous assure, comme celles que vous savez répandre aussi dans de semblables circonstances.

« Cela me rappelle un mot que nous citait madame de Sourches, qui l'avait entendu dire à son beau-frère, M. de La Fare, frère du cardinal : « Tout ce qui part du cœur y retourne. » Et c'est bien ce que l'on ressentait.

« N'allez pas croire toutefois, que la simplicité des exhortations ait exclu l'élégance et la dignité du langage ? Non, c'était à la portée de toutes les intelligences. Le soir, à la fin, une invitation pressante aux parents des enfants, pour qu'ils leur donnent de bons conseils, encore plus de bons exemples, m'a surtout frappé ; l'idée sans doute n'en doit pas être neuve,

cependant je ne l'avais jamais entendu faire de cette façon. Il leur dit à peu près les paroles suivantes, qui seront bien décolorées, privées qu'elles seront de la voix émue du pasteur et du concours des circonstances ; mais elles vous en donneront l'idée, et vous y suppléerez par la vivacité de votre imagination pieuse, afin de vous reporter au milieu de cet auditoire attentif..... « Et vous pères et mères, que puis-je maintenant ajouter à mes pressantes invitations pour vous supplier de donner de bons conseils et de bons exemples à nos chers enfants ? Mais, si descendant de cette chaire, je montais les degrés de l'autel, j'ouvrais le saint tabernacle, j'y prenais les vases sacrés dans lesquels nous avons le bonheur de conserver notre Dieu sauveur, et qu'ensuite je vous les remette entre les mains pour les emporter et les conserver chez vous, purs de tout contact immonde ? Avec quel saint tremblement vous emporteriez ces vases de métal ?

« avec quel soin vous chercheriez à éviter qu'ils
« pussent être atteints? avec quelle attention
« respectueuse vous converseriez en leur pré-
« sence? combien vos paroles et vos actions
« seraient mesurées? Eh bien, ces chers en-
« fants que je vous remets à la fin de ce jour,
« sont maintenant ces vases sacrés, mais bien
« supérieurs, puisqu'ils sont déjà depuis leur
« baptême, les temples du Saint-Esprit. Que
« vos discours soient irréprochables, que vos
« enfants ne voient rien en vous qu'ils ne puis-
« sent imiter; votre vie doit être un livre ou-
« vert devant leurs yeux, où à chaque instant
« ils puissent lire tout ce qu'il y a de vrai, tout
« ce qu'il y a de chaste, tout ce qu'il y a de
« juste, tout ce qu'il y a de saint, etc., etc. »

« Je ne saurais vous dire, mon ami, com-
bien tout cela était bon, convenable, paternel,
encourageant, pastoral et consolant. Enfin, nous
sommes revenus dîner, pénétrés d'une joie
bien douce, que vous eussiez partagée, si

vous aviez eù le bonheur d'être avec nous.

« Voilà quant aux impressions, qui en valent bien d'autres, il est vrai ; mais quant aux faits historiques dont ce pays abonde, je serais fort embarrassé de vous dire quoique ce fut que vous ignoriez où ne sachiez mieux que moi.

« Vous parlerai-je d'Anet ? Mais les ambitieuses magnificences de la duchesse de Valentinois sont énumérées partout ; peut-être subsidiairement, vous en dirai-je deux mots à la fin, parce que j'y serai naturellement amené. Encore moins, vous raconterai-je la bataille d'Ivry, dont je vois le château et la plaine de ma fenêtre ; je ne suis point historien. Le château de Sorel ? Mais madame de Staal, née de Launai, nous a laissé, dans ses souvenirs, des détails de l'intérieur de madame la duchesse du Maine, qui ne permettent point d'y ajouter quoi que ce soit d'intéressant ; nous ne pouvons plus qu'admirer maintenant la longanimité de

si puissants princes , qui croyaient ne pouvoir , où ne pouvaient réellement pas se rendre de Paris à Sorel en moins de trois jours , et qui , pour faire dix-huit lieues , couchaient deux nuits en route. Ils étaient loin de la rapidité des chemins de fer , comme vous voyez , puisque nous pouvons y aller aujourd'hui en quelques heures.

« Je préfère vous traduire avec commentaires , déchiffrer , compléter et développer avec liberté , en faisant même des excursions dans le domaine de l'imagination , pour coordonner les événements , une vieille chronique dont les faits principaux sont malheureusement trop constants ; ces faits , néanmoins , me paraissent avoir besoin de mes développements , aujourd'hui que les circonstances et les usages sont oubliés.

« L'original de cette chronique m'est tombé entre les mains ce matin , comme j'explorais une vieille armoire , placée dans la sacristie de l'é-

glise de Rouvres; elle est écrite sur parchemin à moitié pourri et rongé des rats; elle se trouvait au milieu de vieux antiphonaires et graduels, provenant, sans doute, de l'ancien prieuré de Saint-Martin; je la suppose écrite à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième, par un témoin oculaire, et peut-être par le successeur immédiat du bon prieur, dont il est question dans cette chronique.

« Je me fonde, à cet égard, sur ce que :

« 1^o L'auteur rapporte la mort de Jacques de Brézé, arrivée à Nogent-le-Roi, en 1494 ;

« 2^o Il y dit peu de bien de Louis XI, qui par conséquent ne devait plus exister ;

« 3^o Il donne de justes et grands éloges au bon prieur ;

« 4^o Il ne fait nulle mention des guerres d'Italie, qui suivirent la majorité de Charles VIII ;

« 5^o Il apprécie les faits suivant les naïves lumières et les coutumes simples du temps ;

« 6° Enfin, il revient sans cesse et avec une persévérance, qui est peu dans le goût actuel, sur des pensées religieuses, des réflexions, ou des conseils de piété, qu'il cherche, suivant la manière de l'époque, à tirer du sujet qu'il traite; nous trouverons aujourd'hui qu'il va les chercher un peu loin.

« Ce récit, toutefois, nous rappellera une fois de plus, qu'il faut combattre ses inclinations coupables, dès l'origine et avec des armes toujours prêtes; car, sans cela, les mauvais penchants finissent par prendre sur nous un tyrannique ascendant, un véritable empire; que surtout, il faut fuir le danger, ne jamais s'y exposer; et enfin, qu'il faut répondre à la grâce, si on ne veut pas risquer de la perdre entièrement.

« Plus mondainement, nous pourrions avec le *Bonhomme*, répéter à cette occasion :

« Amour ! amour ! quand tu nous tiens ,

« On peut bien dire : Adieu prudence ! »

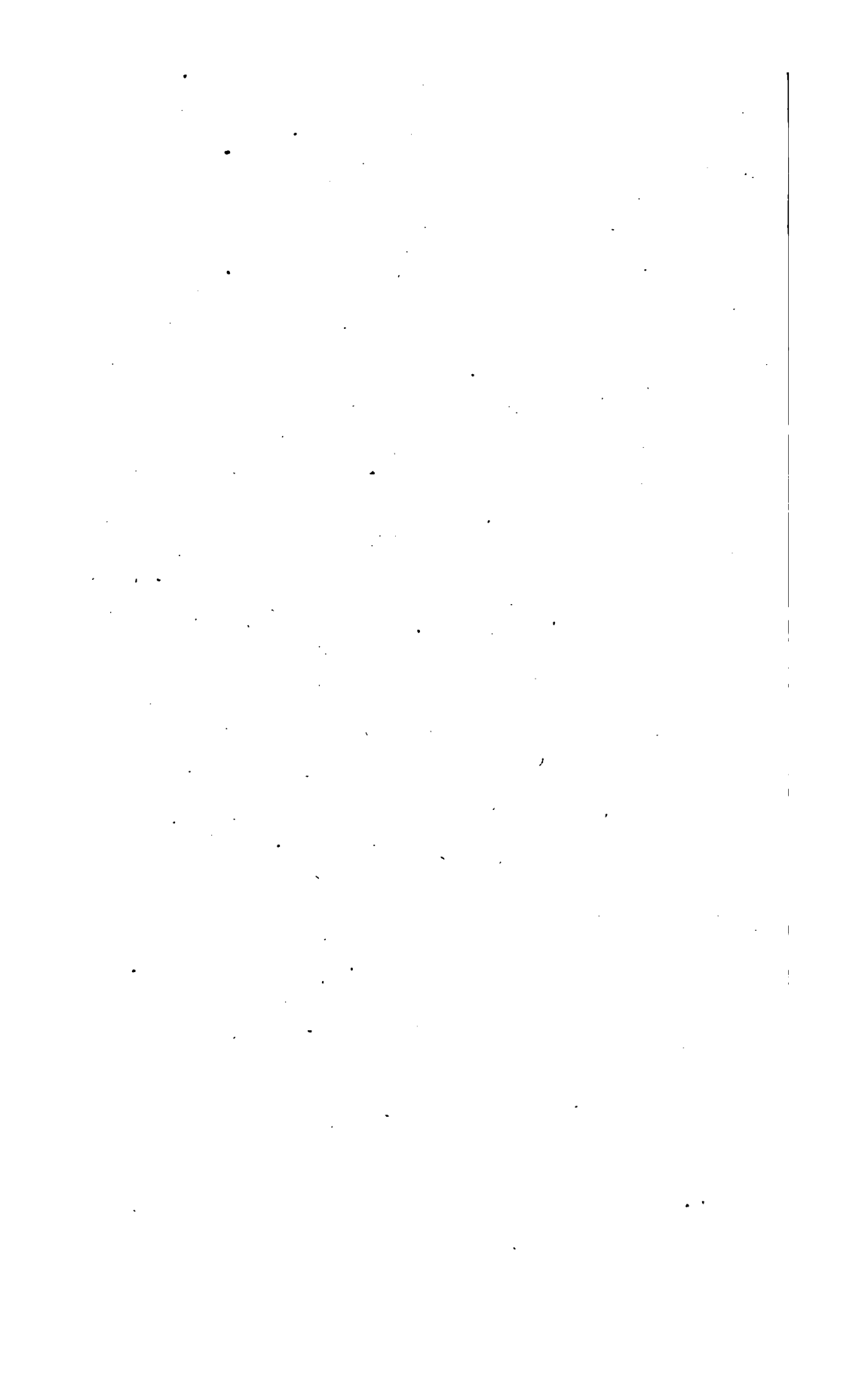
« Puis encore, en paraphrasant un de ses

hémistiches , je prendrais volontiers pour épigraphe :

« Amour , tu perdis Rouvres!... »

« Mais je veux , cependant , respecter celle de la chronique , qui est elle-même ornée d'une épigraphe , et que je vous donnerai telle quelle , avec son titre.

« J'ai cru devoir conserver la division par petits chapitres , avec sommaires , afin de laisser par cette division , quelque chose de l'empreinte du temps.



CHARLOTTE DE VALOIS

BASTARDE DE FRANCE,

ET

les trois Jacques infortunés.

Trois de même nom vous ameront ; ainz
se les trois aussi vous amez, tous trois et
vous malle-heure aurez : deux de malle-mort
et vous , occis serez ; le tiers en pausvre
pausvreté passera de vie à trépas.

— *La Motchigat.* —

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

Comment à son avènement le roi Louis XI fit mettre en prison Pierre de Brézé. — Pour quels motifs, fondés sur sa fidélité et son affection au bon roi feu Charles septième. — Il était seigneur du château de Rouvres. — Sa courageuse et vénérable femme.

Pierre de Brézé, comte de Maulévrier, grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, était resté l'un des plus fidèles sujets de Charles VII; il avait entretenu des relations amicales avec la belle Agnès Sorel, parce qu'il lui savait gré, suivant l'opinion

d'alors , d'avoir maintes fois relevé le courage de son royal maître. C'est elle, disait-on, qui détermina ce prince, accusé d'être quelquefois indifférent à sa gloire, à écouter et à recevoir la sainte fille de Domrémy. Elle lui dit un jour : qu'elle se voyait obligée d'aller à la cour du roi d'Angleterre, car une femme lui avait prédit, dans sa jeunesse, qu'elle serait aimée d'un roi puissant ; or, le roi d'Angleterre devait bientôt ajouter la couronne de France à la sienne, tandis que le roi Charles n'était plus appelé, par dérision, que le roi de Bourges. Hélas ! il y était même bien peu roi dans cette capitale du Berry, puisqu'après avoir commandé une paire de bottes que le cordonnier lui apporta, Charles VII lui dit qu'il ne savait pas quand il pourrait le payer, et que le manant remporta ses bottes, comptant peu sur le paiement royal.

Il paraît qu'Agnès était véritablement une aimable et douce personne, car la reine Marie d'Anjou, pieuse et charitable princesse, en qui on peut reconnaître un rare mérite, et qui aimait son mari sans trop de réciprocité, la

voyait à la cour et ne lui témoignait nulle colère ; elle avait l'habitude de dire : « *Le roi est mon maître, il a tout pouvoir sur moi, tan-
dis que je n'en ai aucun sur lui.* »

Les bonnes qualités d'Agnès ne pouvaient pas sans doute excuser sa position et ses relations coupables avec Charles VII ; toutefois, elles auraient pu empêcher la haine de se faire jour dans le cœur du dauphin, ou bien au moins en affaiblir la manifestation ; il fut accusé d'avoir fait empoisonner la dame de Beauté, en 1450. Le roi lui survécut onze années, et se laissa mourir de faim le 22 juillet 1464, à Meheun-sur-Yèvres, dans la crainte assez fondée, qu'il pourrait bien être empoisonné par ordre de son fils, ambitieux et révolté.

A peine Louis XI apprit-il, en Brabant où il était retiré, la mort de son père, qu'il se rendit à Reims ; et s'y fit sacrer, le 15 août suivant, par Jean Jouvenel des Ursins, archevêque de cette ville.

Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il donna ordre de faire enfermer Pierre de Brézé

dans le château de Loches, pour se venger de l'amitié que ce brave sénéchal avait eue pour Agnès, et parce qu'il l'avait toujours trouvé inébranlable lorsqu'il avait tenté de l'entraîner dans son parti.

Pierre de Brézé était seigneur de la châtelainie de Rouvres; c'était autrefois une habitation royale de la seconde race de nos rois, où Judith, fille de Charles-le-Chauve, après avoir été reine d'Angleterre, puis comtesse de Flandre, était venue passer son dernier veuvage et où elle était morte; — plus anciennement encore, c'était une habitation druidique; mais à l'époque que nous citons c'était un château-fort, situé sur la Vesgres, qui remplissait les fossés de l'enceinte fortifiée (a). Au bas de la forteresse, un bourg assez important par son commerce et sa situation topographique, sur les confins de l'Isle-de-France et de la Normandie, relevait du château, qui, indépendamment de ses droits de haute et basse justice, avait un four à cuire, et un prieuré sous le

(a) Voir les notes à la fin.

vocable du grand saint Martin, lequel, par un privilège exceptionnel, conférait une juridiction archidiaconale à celui qui en était titulaire.

Charles VII, pour récompenser les bons et loyaux services de Pierre de Brézé, lui avait donné, pour être joints à son fief de Rouvres, les seigneuries et domaines d'Anet, de Nogent-le-Roi, de Bréval et de Montchauvet, avec *la ferme de la Couronne*, qui en effet ne relevait que de la couronne par un privilège particulier; cette ferme touchait aux fossés du château de Rouvres et communiquait, par des souterrains, jusqu'à la double enceinte de fortification, en sorte que le château pouvait encore être facilement approvisionné par la ferme en cas de siège, par suite de sa position.

Le comte de Maulévrier était donc par lui-même, par ses services distingués, par sa fortune, par ses alliances brillantes, un haut et puissant seigneur, dont le dévouement et les services n'étaient point à dédaigner; le nouveau roi avait manqué d'adresse dans cette

circonstance, et il devait s'estimer heureux s'il venait à trouver une occasion de revenir sur un acte de sévérité mal placée.

Aussitôt que le sénéchal fut arrêté, il en donna avis à la comtesse de Maulévrier, à qui il confia la direction de ses biens, avec tous les pouvoirs nécessaires à cet effet. Cette femme excellente et pleine de courage était alors à son château de Rouvres, de retour d'un pèlerinage, et ce fut dans la chapelle du prieuré qu'on lui apporta cette triste nouvelle. Son affliction fut plus grande que son étonnement, car elle n'attendait rien de bon du roi qui montait sur le trône, et si l'honneur le lui avait permis, elle eût promptement rappelé du service son fils auprès d'elle ; mais alors elle eût eu l'apparence d'exercer une vengeance, et elle n'en fit rien.

Puisque nous voilà ramenés à la chapelle du prieuré, nous allons la faire connaître ; c'était un chef-d'œuvre pour l'époque ; elle mérite une description détaillée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, aujourd'hui que l'on s'occupe volontiers d'archéologie chrétienne ; l'on

sait d'ailleurs qu'on ne trouvait guère de magnificence alors que dans la maison de Dieu, car on n'eût jamais pensé à cette époque de foi, à faire de sa personne une idole, et à s'habiller plus somptueusement que le maître de l'univers ; il ne voile ses splendeurs vénérables sous de simples espèces, qu'afin que nous puissions en approcher avec confiance et le conserver au milieu de nous ; mais il doit souvent trouver que nos mépris ou notre indifférence à cet égard prouvent un affaiblissement de foi bien coupable de la part de nos ingrattitudes multipliées.

2. The second section focuses on the role of communication in achieving organizational goals. It highlights the importance of clear and concise communication, both internally and externally. The text provides guidelines for effective communication, such as using appropriate language, listening actively, and providing feedback. It also discusses the benefits of open communication and how it can foster a collaborative work environment.

3. The third part of the document addresses the issue of time management. It recognizes that time is a valuable resource and that efficient use of time is crucial for productivity. The text offers several strategies for managing time effectively, including prioritizing tasks, setting deadlines, and avoiding distractions. It also mentions the importance of taking breaks and maintaining a healthy work-life balance.

4. The final section discusses the importance of continuous learning and development. It emphasizes that individuals and organizations must stay up-to-date with the latest trends and technologies in their respective fields. The text suggests various ways to acquire new knowledge and skills, such as attending workshops, conferences, and taking courses. It also mentions the importance of seeking feedback and reflecting on one's own performance.

CHAPITRE II

Où l'on décrit les insignes et les incomparables richesses de la chapelle basilicale, bâtie pour le prieuré de Rouvres, par un ancêtre de Pierre de Brézé, à son retour de Terre-Sainte.

« Moïse dit aux enfants d'Israël : Le Seigneur
« a appelé par un choix particulier, Bésédél,
« fils d'Ury ; il l'a rempli de sagesse, d'intelli-
« gence, de science, et d'une parfaite connais-
« sance, pour inventer et pour exécuter tout
« ce qui se peut faire en or, en argent et en
« airain ; pour tailler et graver les pierres, et
« pour tous les ouvrages de menuiserie. Il lui a
« mis dans l'esprit tout ce que l'art peut inven-
« ter ; et il lui a adjoint Oolab, fils d'Achisa-
« mech, afin qu'ils sussent faire excellentement
« ce qui était nécessaire pour l'usage du sanc-
« tuaire.... »

— *Exode*, ch. xxxv, v. 30 et suiv. —

La chapelle du prieuré était l'œuvre d'un Brézé, qui avait fait vœu de la reconstruire, s'il revenait sain et sauf de Terre-Sainte, où il avait couru de grands dangers ; il y avait consacré des sommes considérables, et avait obtenu pour elle de grands privilèges.

Elle était encaissée, pour ainsi dire, entre deux bastions avancés, et remplaçait une pe-

tite courtine qui jadis avait faibli. Cet encaissement avait permis d'élever sa nef unique d'une manière étonnante sans contreforts, et deux légers arcs-boutants suffisaient à maintenir les croisées de l'abside; dans l'intérieur, le style ogival y avait gagné une hardiesse extraordinaire et lui donnait un caractère particulier de recueillement. Elle était peu éclairée, n'ayant pour toute lumière que cinq longues et hautes verrières, formant l'abside allongée du chœur et une grande rosace au-dessus de la porte d'entrée; sa situation entre les deux bastions n'avait point permis que l'on fit d'ouvertures latérales; on n'y voyait que deux longues galeries depuis la porte jusqu'à l'entrée du chœur. Ces galeries étaient composées de trois travées en ogives et à claire-voie, avec des meneaux et des ornements flamboyants.

Des verres de couleurs répandaient une teinte mystérieuse dans ce sanctuaire; sur la croisée du fond, au-dessus de l'autel, on voyait le Christ en croix, entre les deux larrons, et la Sainte Vierge, avec saint Jean, au pied de

la croix; sur la croisée à droite, la *Vierge mère*, comme on l'appelait à Chartres; à gauche, *monseigneur Saint-Martin*, à cheval, partageant son manteau d'écarlate avec un pauvre; au-dessous était écrit : *Nudus eram et corperuisti me**; les deux autres représentaient d'un côté *monseigneur Saint-Louis*, neuvième du nom, roi des Français, portant la sainte Couronne d'épines sur un coussin de velours pourpre, étant lui-même pieds nus; et enfin, de l'autre côté, *monseigneur Saint-Nicolas*, évêque de Myre, avec une troupe de petits enfants qu'il bénissait. Les encadrements rappelaient tous, par leurs bordures composées de croisettes jaunes sur un fond d'azur, une partie des armoiries de Brézé**.

La rosace du portail représentait d'abord, au milieu, une feuille de trèfle avec les trois personnes de la Sainte-Trinité; les meneaux en fines découpures de pierre qui l'entou-

* J'étais nu et vous m'avez couvert. Math. 23, v. 35.

** Elles sont au frontispice du livre, réunies à celles de Charlotte de Valois; elles se blasonnent ainsi : d'azur à huit croisettes d'or posées en orle, autour d'un écu aussi d'or, comblé d'azur, et l'azur rempli d'argent.

raient, formaient trois divisions distinctes et diverses, qui elles-mêmes se subdivisaient en trois parties chacune; on y voyait régner les neuf chœurs des anges divisés en trois ordres. Aux rangs les plus resserrés, sur un fonds couleur de feu ardent et de flammes, les *chérubins*, puis les *séraphins* et les *trônes*; aux rangées suivantes, sur des fonds nuancés de pourpre, d'abord les *dominations*, puis les *principautés* et les *puissances*; enfin, aux trois bordures les plus éloignées, sur un fond couleur d'or, qui allait s'éclaircissant presque jusqu'au blanc: les *vertus*, entourées des *archanges*, et ces derniers des *anges*; les divers attributs et instruments des neuf chœurs, avec les ailes diaprées de ces habitants des cieux, remplissaient d'admiration; c'était quelque chose de merveilleux à contempler.

Les colonnettes et les fuseaux se multipliaient à l'infini pour soutenir la voûte hardie, qui était sillonnée de nervures vives et multipliées, se croisant les unes les autres à l'instar d'un réseau; elles finissaient par se réunir, et avaient l'air de tenir comme suspendues des

clefs de voûtes, descendant très bas, qui formaient cul-de-lampe, composé de groupes d'anges; ces groupes, au nombre de sept, avec les attributs des dons du Saint-Esprit, accompagnaient un groupe principal, représentant le Saint-Esprit en forme de colombe argentée, avec des flammes dorées et empourprées; aux mains des anges étaient appendus des encensoirs dorés qui servaient de lampes; et ces lampes brûlaient nuit et jour. La voûte, peinte en couleur des cieux, était parsemée d'étoiles d'or. Les rinceaux qui entouraient le fût élevé d'une partie des colonnettes, et toutes les corniches ainsi que les moulures délicates, composaient une richesse d'ornements gracieux aux parois des murailles.

Le chœur, à son entrée, s'élargissait à droite et à gauche en voussure, ce qui formait, avec la nef principale et l'abside, la traverse de la croix ou transept; là se trouvait d'un côté un autel, sous le vocable de *madame Sainte-Genève*; de l'autre côté, un autel sous l'invocation de *Notre-Dame-des-sept-douleurs*, entourée de la Passion de notre divin Sauveur,

sculpté merveilleusement en bois de poirier ; le tout entouré et orné suivant les attributions des mystères.

A cette époque des croisades, tout objet religieux était empreint des signes ou des symboles qui se rattachaient à la Croix et à la Passion douloureuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; on ne croyait jamais pouvoir reproduire trop souvent le souvenir des lieux vénéralés où s'était accompli le sacrifice infini de notre rédemption : lieux saints que l'on voulait reconquérir sur les Musulmans, ou que l'on avait vus, ou pour lesquels on avait combattu.

La chapelle était convenablement orientée ; l'autel était donc du côté du soleil levant : aussi, quand le matin, à la messe, la diffusion de ses rayons ardents traversait les longues verrières, combien l'on était disposé à un saint recueillement à la vue de tant de magnificences consacrées à Dieu ! On avait peine à lever la vue sans éblouissements. C'était bien le symbole de cet astre mystérieux qui allait apparaître sur l'autel et s'y lever avec une iné-

puisable magnificence de miséricordes. On était porté à s'écrier alors : *O Orient ! splendeur de la lumière éternelle, soleil de justice, venez éclairer les hommes assis dans les ténèbres de la mort**.

Le soir à vêpres, lorsque l'astre du jour allait tourner vers son déclin, et pénétrait de ses rayons à travers la rosace, il illuminait d'une façon différente, mais encore éblouissante, l'autel doré du fond, avec ses riches ciselures, ainsi que les grands et somptueux reliquaires de vermeil, enrichis de pierreries autour des verrières, et qui, sur des consoles, entouraient l'abside, appuyés qu'ils étaient sur les trumeaux ; quand alternativement le soleil dissipait les ombres, ou cessait d'éclairer la masse innombrable de grandes et petites statues de saints sous leurs dais, leurs clochetons, leurs dentelles de pierres, on pouvait suivre avec soupirs ces paroles que l'Église chante à complies : *Hélas ! quand brillera ce jour qui ne connaît pas de déclin ? quand nous sera-t-il donné*

* Grande antienne pour le 19 décembre.

d'habiter cette heureuse patrie qui ne craint plus d'ennemis ?

Les dalles du pavé étaient entaillées et incisées d'arabesques et de rinceaux dans lesquels on avait coulé du plomb qui reluisait merveilleusement.

CHAPITRE III

Où l'on continue à décrire la chapelle basilicale de Rouvres,
quant au portail extérieur.

La porte, élevée de huit marches au-dessus du parvis, était au fond d'un large ébrasement; elle était sculptée et représentait, dans la partie dormante et supérieure, la Vierge sainte sur un trône et dans les nues, ayant son divin enfant debout auprès d'elle; un nimbe circulaire entourait la tête de Marie: il était formé de douze étoiles; le nimbe de l'enfant Jésus était crucifère; sur le battant à la droite

de ce groupe, une femme représentant la synagogue, dont la couronne glissait sur sa tête : son sceptre était rompu ; le rational, avec ses douze pierres, et les autres emblèmes de la grande prêtrise judaïque, se détachaient de sa robe de lin ; sa tête, baissée et inclinée, semblait reconnaître la fin de son règne ; à la gauche de l'enfant, sur le second battant, une autre femme, la tête élevée, couronnée de rayons, appuyée sur une croix qui devenait son sceptre, et entourée d'attributs mystérieux, représentait l'Église. Marie signifiait ainsi l'arche d'alliance qui unissait les juifs aux chrétiens, la loi ancienne à la loi nouvelle, que Jésus bénissait de sa petite main en lui donnant la vie*. Au-dessous on voyait écrits, en petits clous dorés, ces mots d'un hymne de

* Cette allégorie est souvent représentée au moyen-âge dans nos églises gothiques, soit en sculpture, soit en vitraux, et les miniatures de cette époque, dans les livres d'heures, la représentent également. Ceux qui auraient le goût de l'*Iconographie Chrétienne*, et qui voudraient des descriptions plus détaillées, plus savantes, ne peuvent mieux faire que de lire l'ouvrage publié en ce moment par MM. Arthur Martin et Charles Cahier sur *les vitraux de St.-Étienne de Bourges*. — Chez Poussielgue-Ruzand.

saint Thomas d'Aquin : « *Antiquum documentum novo cedat ritui.* »

On voit cette même allégorie sur un vitrail de la cathédrale de Chartres.

Autour de la voûte la plus resserrée, étaient gravées en creux ces paroles du psalmiste : *Melior est dies una in atriis tuis, super milia.* (Ps. 83.)

L'ébrasement de la porte était orné de voussures formant trois arceaux ; sur la première clef de voûte, la statue à cheval de saint Martin surplombait, et au-dessous était gravée cette légende : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (Ps. 40.). Les voussures graduées en ogives formaient une espèce de porche richement sculpté de guirlandes, de festons, et encombrées des saints qui sont plus particulièrement vénérés en France et dans le pays chartrain ; aussi les deux premiers, comme des sentinelles placées dans des guérites à consoles, dais et clochetons, étaient, d'une part, saint Chéron, qui partage avec saint Denis l'honneur de porter sa tête sur sa main droite ; et de l'autre, saint Piat, avec les clous

de son martyre, parce que les corps de ces deux saints sont dans la cathédrale de Chartres, bien que le premier, seul, ait souffert son glorieux martyre dans les environs de cette ville, et que l'autre l'ait souffert en Brabant. Dans les vieilles églises ou chapelles, tous ces personnages sculptés et peints devenaient l'instruction du peuple et l'édification des fidèles; il fallait qu'en entrant dans le sanctuaire consacré à Dieu, tous ceux même qui ne savaient pas lire vissent, partout où ils dirigeaient leur vue, l'image toujours aimable du Christ et de ses saints. Ces images provoquaient la méditation sur le bienfait de l'incarnation divine, et ses suites dans les abaissements du Christ, les miracles de la sainte Vierge, les actions et les combats des saints.

De chaque côté de l'entrée, deux tourelles élevées, gracieuses et légères, communiquaient entre elles au-dessous et au-dessus de la rosace par des galeries; celle du bas était couverte, et par sa structure, ses basses colonnes toutes ornées différemment, elles rappelaient le style bysantin; on passait entre la paroi du

mur et les colonnes. Les tourelles se terminaient en balcon sculpté en feuilles de chardon; la rampe se prolongeait, et, en se réunissant, formait la galerie supérieure; on voyait s'élever du milieu une flèche à jour de soixante-douze pieds-de-roi au-dessus des créneaux; elle était accompagnée de quatre pyramidions surmontés d'anges aux ailes déployées; la flèche elle-même était surmontée d'un dragon pivotant, sur lequel l'archange Saint-Michel en bronze posait un pied, en lui enfonçant dans la gueule son épée flamboyante. Lorsque le vent le faisait tourner sur lui-même, ce grand vainqueur de Lucifer avait encore l'air de lancer sa menaçante interrogation : *Qui est semblable à Dieu* * ?

A la chute des combles, aux deux côtés de chaque tourelle, apparaissaient quatre monstres formant gouttières, qui rappelaient les bêtes de l'Apocalypse.

Le prieuré était à droite, adossé au bastion; le premier était occupé par le prieur; l'habi-

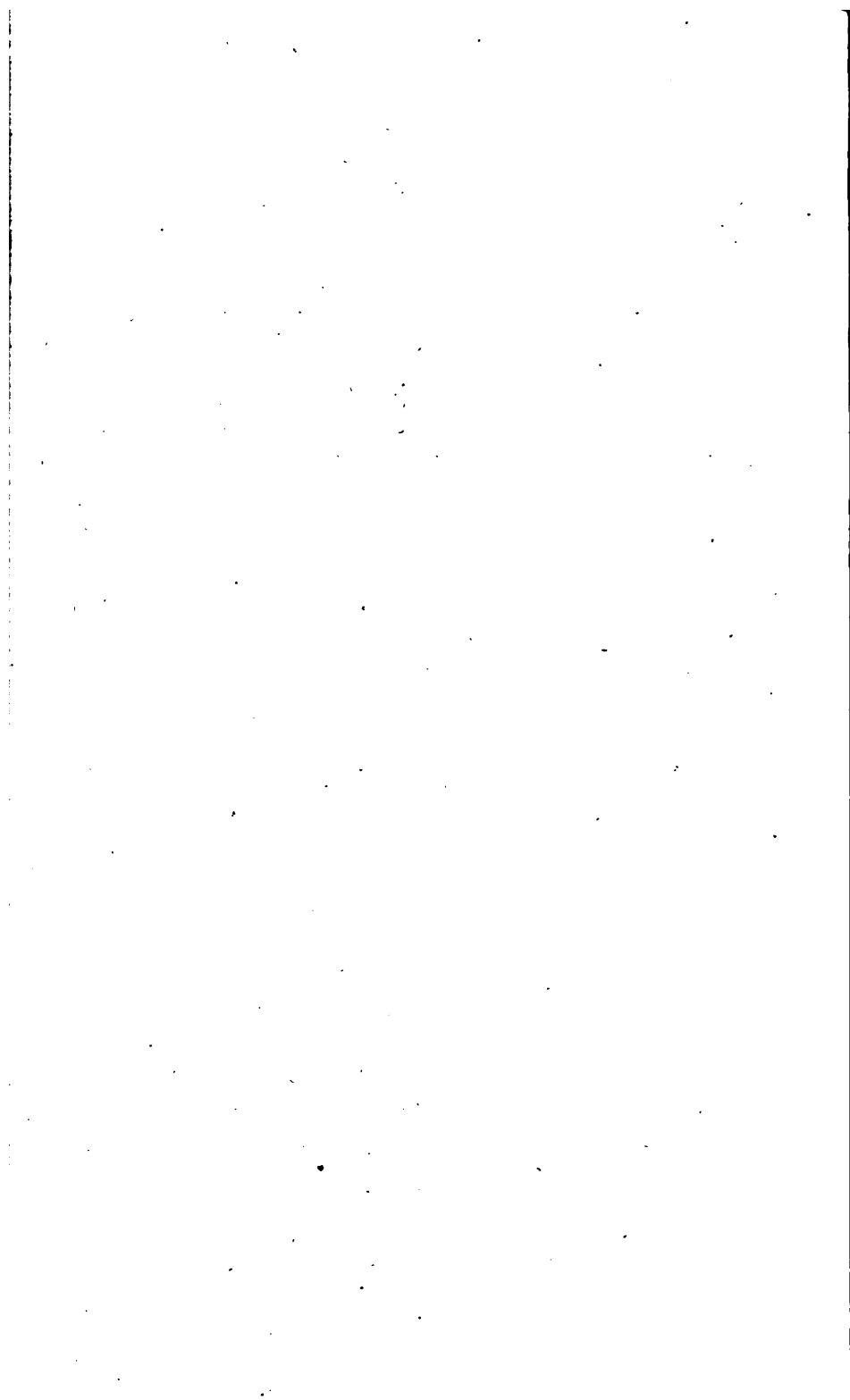
* Traduction du mot hébreu Michaël.

tation des trois frères de chœur était au second, et les frères lais avaient leurs cellules au troisième. A gauche, au premier, on communiquait par une longue galerie, également adossée au bastion, jusqu'aux appartements des châtelains. A la suite du parvis, était une cour immense qui pouvait en faire partie, mais qu'on appelait la place d'armes.

Aux jours solennels, il faisait beau voir les maîtres descendre dans le chœur de leur chapelle; car, habituellement, c'était dans les travées qu'ils entendaient l'office; mais aux grandes fêtes, les puissants seigneurs se faisaient honneur de se déplacer de leurs stalles ou de leur prie-dieu pour aller chanter au lutrin. C'était, il est vrai, prouver aussi qu'on savait lire. Alors, on leur présentait l'encens comme aux prêtres et aux lévites, pour leur rappeler qu'étant plus élevés en dignité, leur prière devait être plus fervente, plus vive, qu'elle devait s'élever comme la fumée et embaumer par l'ardeur de l'intention. On portait aussi des flambeaux devant eux, pour les faire souvenir qu'ils étaient

la lumière des petits, que leur conduite avait de l'influence, et que leur vie devait être pure comme la lumière qui éclairait ; qu'ils manquaient à leur mission lorsqu'ils troublaient cette clarté par une vie coupable.

Quelles instructions fortes et sublimes la religion a toujours données aux puissants par ses symboles, pour leur rappeler leurs devoirs ! Et combien sont ignorants ceux qui ont voulu abolir ce qu'ils ne regardaient que comme des privilèges insolents !



CHAPITRE IV

Où l'on voit tous les nombreux enfants du feu roi Charles VII.
— La rencontre du Dauphin avec Charlotte. — Les malicieux
et sataniques pronostics d'une bohémienne. — Les causes proba-
bles des allures superstitieuses de Louis XI. — Le roi s'aper-
çoit de l'inclination de Charlotte pour Jacques de Brézé, et
de la réciprocité de celui-ci, qui s'en était coné à son frère
de lait.

Charles VII avait eu douze enfants légi-
times de sa femme Marie d'Anjou, fille du roi
de Naples, et trois filles naturelles d'Agnès
Sorel, qu'il avait légitimées; ce qui leur don-
nait alors le titre de filles de France.

Louis, onzième du nom, *Dieu veuille avoir
son âme*, dit le chroniqueur, *malgré certaines
actions qui y peuvent bien mettre doute*, avait.

un caractère dont la définition fait le désespoir des historiens, mais que nous laisserons pour ce qu'il est, songea, par finesse, qui dans ce cas devenait bonne conseillère, à marier ses sœurs légitimées, de façon à se faire des partisans parmi ses anciens adversaires, et à s'assurer de leur fidélité.

La seconde, du nom de Marguerite, fut mariée à Olivier de Coëtivi, seigneur de Taillebourg, sénéchal de Guyenne.

Jeanne, la troisième, épousa Antoine de Bueil, comte de Sancerre.

L'aînée, Charlotte, dont nous parlons en dernier, parce qu'elle fait le sujet de notre récit, était l'objet d'une affection particulière de Louis XI. Étant encore très jeune, Charlotte se promenait dans les bois de Vincennes, près du château de Beauté qu'habitait Agnès, à qui Charles VII l'avait donné; elle vit le Dauphin chevauchant tristement; c'était une époque de rares et courts raccommodements entre le père et le fils, car le caractère jaloux et ambitieux du Dauphin l'excitait sans cesse à la révolte. La ravissante beauté de

•

la jeune fille le frappa, il descendit de cheval, la prit sous le bras et continua sa promenade avec elle. Celle-ci, naïve et douce comme on l'est à son âge, lui témoigna de l'intérêt ; le dauphin fut touché des expressions de la jeune enfant ; il en fut reconnaissant, et lui promit bonne et fidèle amitié, comme un bon frère doit à sa sœur. L'on ne sait jusqu'où la promenade eût pu se prolonger, sans la rencontre d'une troupe de bohémiens. Louis proposa à Charlotte de se faire dire la bonne aventure, et elle accepta volontiers. Louis demanda si la vieille Motchigai était dans la troupe ; elle parut, puis ayant considéré attentivement Charlotte, examiné les plis de sa main, elle prit un air inspiré, et commença à débiter son horoscope.

Comme à l'ordinaire, de grands succès furent promis à Charlotte ; mais toutes les prophéties furent modifiées par ces paroles :
« Troiz de même nom vous ameront ; ainz se
« les troiz aussi vous amez, touts trois et
« vous, malle-heure aurez ; deux de malle-
« mort et vous, occis serez ; le tiers en

« pausvreté pausvreté passera de vie à trépas. »

Charlotte en rit, et ne s'occupa que des belles promesses de fortune, de grandeurs, de richesses, de succès ; le Dauphin, plus crédule, s'arrêta ; il se promit de veiller sur sa sœur, et de la marier convenablement et de bonne heure. En effet, on vit qu'il conserva plus d'affection à Charlotte qu'à ses autres sœurs, et qu'il s'occupa avec plus d'intérêt de son établissement.

Ne nous étonnons point qu'un prince qui, certes, ne manquait point d'esprit, même de grandes idées, qui avait puisé près de sa digne mère des principes religieux si contraires à toute superstition, ait si souvent pendant sa vie, allié l'exercice des pratiques extérieures de la dévotion mal entendue et minutieuse avec des superstitions absurdes. Dans sa jeunesse, exilé volontaire de ses relations de famille, par son esprit remuant, il s'était, croit-on, par désœuvrement, mis à lire et à étudier des livres de chiromancie, de l'art divinatoire, d'astrologie, d'alchimie ; et il chercha peut-être, lui aussi, la pierre philo-

sophale. Les ouvrages qui l'occupaient le plus, étaient ceux de *Raymon Lulle*, juif, rabbin, surnommé le *néophyte*, parce qu'il se fit baptiser et qu'il retourna ensuite au judaïsme. Il ne faut pas le confondre, comme on le fait trop souvent, avec un autre Raymond Lulle de Majorque, philosophe chrétien et prêtre-missionnaire, dont les écrits ont soulevé dans son temps des discussions animées, et qui a été martyrisé en Mauritanie.

Le *néophyte* était un adepte d'Arnaud de Villeneuve, et comme lui, n'avait pas le sens commun ; mais l'activité d'esprit du dauphin avait besoin d'aliment, il le trouva dans ces folies qui occupaient quelques esprits. Malheureusement son jugement en fut faussé pour le reste de sa vie, trop heureux encore que les prières de saint François de Paule lui aient obtenu une fin chrétienne et repentante.

Louis XI était sur le trône à peine depuis un an, qu'il crut s'apercevoir de l'inclination de Charlotte pour Jacques de Brézé, jeune et beau seigneur, que son service retenait souvent à la cour, et dont le père était néan-

moins prisonnier; le roi entrevit la possibilité de s'attacher une illustre famille; en favorisant cette inclination qui, d'ailleurs, lui parut vivement partagée.

En effet, Jacques de Brézé avait déjà confié son amour à son frère de lait Jacques de Lavergne. Celui-ci était bon gentilhomme, originaire du Poitou, mais fils de cadet et peu fortuné; il était né à Rouvres, après que l'Anglais eut cessé d'être maître de presque toute la France, et vint au monde en même temps que la comtesse de Maulévrier accouchait d'un fils. Les malheurs de l'époque avaient rapproché les deux mères, et madame de Brézé ne pouvant nourrir son fils, l'avait confié avec bonheur à la dame de Lavergne. Celle-ci l'adopta avec joie pour le nourrir avec son fils, et un parent de la comtesse de Maulévrier, Jacques de Montberon, maréchal de France, voulut être le parrain des deux garçons, avec la mère de chacun d'eux, en sorte qu'ils avaient pour marraine la mère l'un de l'autre. Le maréchal leur donna son nom de *Jacques*, et prit l'engagement de les armer chevaliers à la pre-

mière occasion où ils se distingueraient à la guerre, afin d'en faire aussi de bons frères d'armes.

Il faut rapporter ici que le père de Lavergne avait sauvé le comte de Maulévrier, au siège de Pontoise, en 1442, en parant de son corps un coup de lance qui lui était destiné ; cette année avait marqué dans les annales financières, car c'est de Pontoise et en 1442, que Charles VII rendit l'ordonnance qui réduisit l'intérêt au denier 12. Lavergne donc, périt de sa blessure, et Pierre de Brézé s'occupa aussitôt de faire venir sa veuve auprès de la comtesse de Maulévrier, à qui elle tenait bonne et fidèle compagnie dans son château de Rouvres.

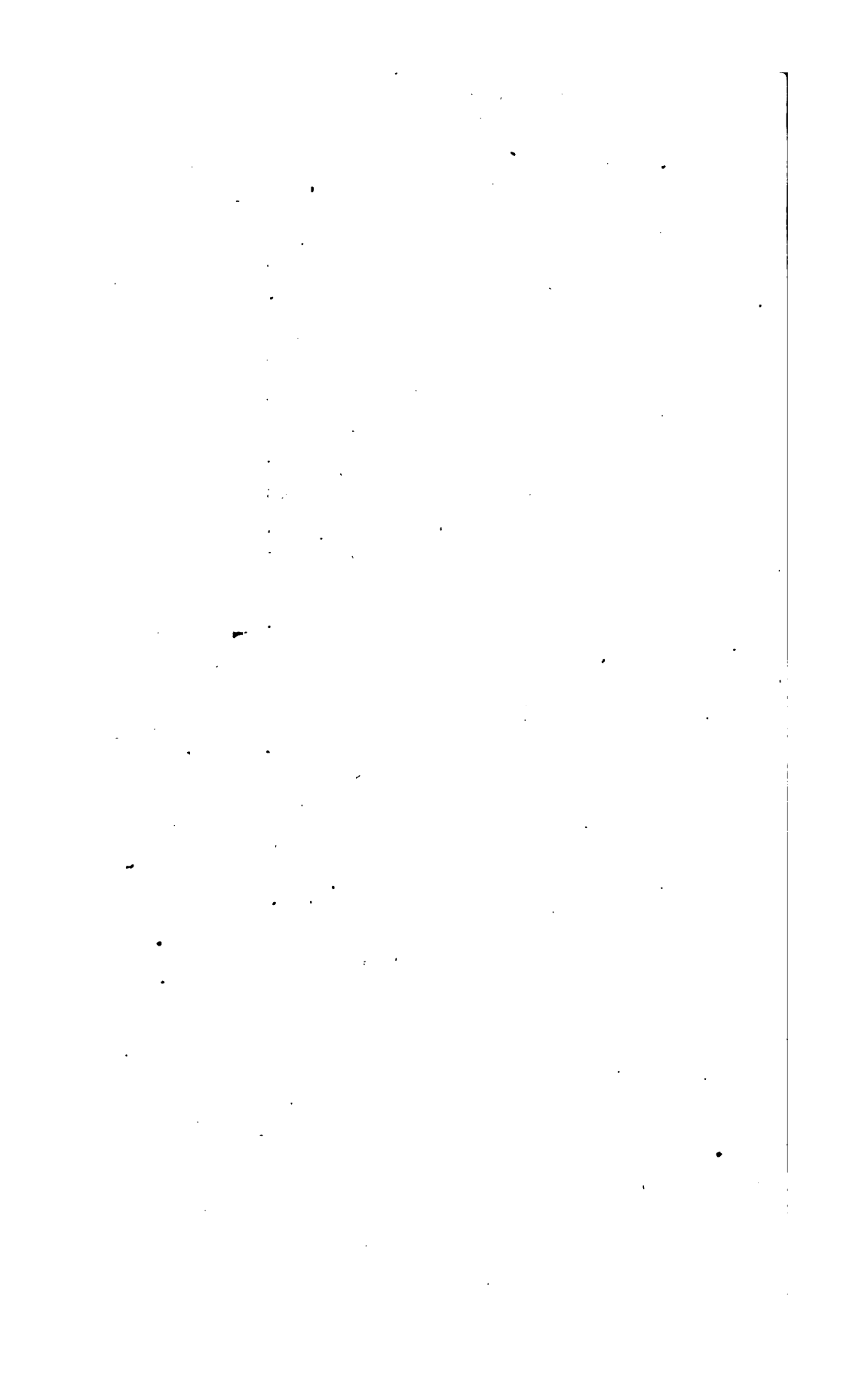
Les deux garçons avaient été élevés sous les yeux de leur mère et avec le secours du prieur qui avait dirigé leurs premières études ; ils étaient plus instruits que ne l'étaient alors généralement des gentilshommes destinés à défendre leur patrie et leur roi, ou à combattre les infidèles plutôt qu'à manier les livres et la plume. Les études sérieuses n'étaient

guère réservées qu'aux gens d'église, aux moines, aux parlementaires et à quelques femmes renfermées dans leurs châteaux ; pour le reste, c'était des exceptions.

La cause la plus probable et la plus puissante de l'ignorance générale de la noblesse dans le moyen-âge, prenait sa source dans une opinion généralement répandue qui favorisait singulièrement la disposition de l'homme à ne point s'occuper quand il peut s'en dispenser. Des gens incomplètement religieux et interprétant mal certains passages de l'Apocalypse, croyaient que la fin du monde arriverait à la fin du onzième siècle. De là, on trouva généralement qu'il était assez inutile de se donner la peine d'acquérir des sciences dont on n'aurait que faire dans les derniers jours du monde ; plus tard le pli était pris, il devint de bon ton et de mode chez les grands de ne savoir autre chose que défendre sa vie dans les hasards des combats. L'homme, privé des lumières de l'autorité catholique, finit par tout fausser, et on en vint à se faire gloire de son ignorance pour tirer vanité d'un sujet de honte.

Voilà comme une simple erreur entraîna le monde ; car avant ces temps ne voyons-nous pas nos rois donner l'exemple de l'amour des lettres , ne chantons-nous pas encore dans nos offices liturgiques des proses et des hymnes composées par notre bon roi Robert ?

Au douzième siècle on commença à reconnaître l'erreur et on reprit un peu les études sérieuses en dehors des couvents et du clergé, qui avait toujours blâmé cette indolence et qui avait conservé comme en dépôt, ce que l'intelligence humaine avait déjà découvert. C'est de ces retraites solitaires et obscures, de ces sanctuaires de la piété et de la science, que sont sortis les ouvrages qui nous sont restés de ces temps-là , et que nous admirons aujourd'hui ; mais que de peines on a eues dans la suite à remettre en honneur ce que nos pères ne pratiquaient pas !..... aussi la marche et le progrès en furent-ils lents.



CHAPITRE V

Où l'on fait connaître le prieur, connu en religion sous le nom de Père Donatien. — Ses tendres soins pour les deux frères de lait, et le caractère de ceux-ci. — Leurs occupations au château de Rouvres. — Poésies de Jacques de Lavergne.

Le prieur était un homme de grand mérite, d'un rare savoir et d'une humilité profonde ; on le disait d'un lignage illustre, on allait jusqu'à le croire de la puissante maison de la Trémoille, mais à cet égard jamais il ne s'épanchait en paroles inutiles, on l'appelait simplement le P. Donatien ; tout ce qu'on savait pertinemment, c'est qu'il avait été d'épée

dans sa jeunesse; mais, les crimes et les désordres qui suivent d'ordinaire cette profession, l'en avaient dégoûté, dans une expédition en Terre-Sainte, pour laquelle il s'était croisé. A son retour, il s'était retiré du monde pour prier Dieu d'apaiser la colère qui menaçait la France depuis longues années, et s'était fait religieux de Saint-Benoist. Il avait été désigné pour le prieuré de Rouvres, malgré ses instances, et fut obligé d'obéir à l'ordre exprès de l'évêque de Chartres, en acceptant cette charge qu'il redoutait.

Il fit faire la première communion à ses deux élèves qu'il traitait comme ses enfants, et ils étaient bien les enfants de son cœur. Souvent, l'homme de Dieu qui avait étudié leur caractère, les prévenait-ils des dangers qu'ils auraient à courir, des pièges qui seraient tendus à leur vertu et qu'ils trouveraient naturellement dans le monde où ils devaient figurer. A chacun, suivant leur humeur, des avis particuliers; à Jacques de Brézé, il conseillait de modérer son ardeur, ses emportements, sa colère, il lui donnait des armes spirituelles.

pour se vaincre dans les circonstances où son amour-propre et son orgueil pouvaient se trouver en jeu, afin qu'il ne se laissât jamais aller au bouillonnement impétueux de son premier mouvement. A Lavergue, des encouragements pour l'exciter à l'énergie mâle qui convient à tout chrétien, surtout à un homme, afin qu'il ne se laissât point aller à son apathie, à sa douceur, à ses habitudes trop faciles, trop tendres peut-être dans ses affections; il lui disait souvent qu'il ne suffit pas de vouloir le bien pour pratiquer la vertu, mais qu'il faut de la force et du courage, comme le dit le mot lui-même; que la bonne volonté sans énergie a perdu bien des âmes.

Du reste, c'étaient de bons amis quoique très différents de caractère, et qui s'arrangeaient parfaitement ensemble. Il est vrai que leur amitié, fondée sur la vertu, était solide et n'avait aucun rapport avec d'autres liaisons que l'on décore du même nom; car des jeunes gens sans vertu, peuvent avoir des camarades, des compagnons, mêmes des complais, mais ils n'ont point d'amis. Il était à

remarquer pour Jacques de Brézé, que malgré son air impératif et la fermeté de son caractère, c'était presque toujours Lavergne qui finissait par l'emporter dans les contestations qui pouvaient s'élever entr'eux ; le premier se prononçait promptement, mais il finissait presque toujours par céder à la rectitude du jugement de son ami. *Yacoub*, c'est ainsi que par amitié et pour les distinguer, on appelait Lavergne, le laissait toujours dire d'abord, puis il le ramenait facilement par la douceur de son esprit ; cependant en n'avait point remarqué qu'il abusât jamais de son ascendant sur son frère, ascendant dont il n'avait peut-être pas la conscience lui-même.

Les deux amis atteignirent l'âge où il était obligatoire à des gentilshommes de prendre le parti des armes ; les dames de Brézé et de Lavergne retardèrent ce triste moment de séparation et de dangers pour leurs chers enfants le plus qu'elles purent. Cependant, leur tendresse devait avoir des bornes et elles ne pouvaient exposer leurs fils à recevoir une quenouille en dérision de leur séjour prolongé

dans le sein de leur famille. D'ailleurs, Jacques de Brézé avait la tête vive, de l'ardeur dans le sang, et il lui tardait de prouver aussi par ses actions personnelles, que les faveurs méritées par ses ancêtres, seraient bien placées sur sa tête.

En attendant, il se dédommageait par de fréquentes parties de chasses où l'impétuosité de son caractère trouvait un aliment qui n'était pas toujours sans danger.

Yacoûbo, lui, voulait aussi gagner ses éperons, mais il avait besoin du stimulant de l'exemple; il était plus calme que l'autre, et le suivait rarement à la chasse; il aimait singulièrement le chant d'église et la musique profane, il avait étudié avec ardeur l'harmonie sur le luth, la trompe et la mandore. Avec son imagination et son talent poétique, Lavergne concourait amplement pour sa part à faire passer de bonnes et agréables soirées aux habitantes du château, car les deux vertueuses mères, après leurs exercices de piété, la visite des pauvres et le soin des malades à la ville et aux environs, ce qui employait leurs journées

en bonnes œuvres, n'avaient d'autres distractions et d'autre bonheur que dans la compagnie de leurs chers enfants.

Quelquefois, avant le couvre-feu, on réunissait les jeunes gens de la ville et des environs dans la grande salle, ou bien encore, lors de la belle saison, sur un des glacis du château; là on jouait des instruments et l'on chantait rondeaux, lais et romances; puis, lorsque l'heure de la retraite approchait, la dame de Brézé faisait un signe pour terminer. On chantait en chœur ou le *Dies iræ* attribué au cardinal de Malabranca, ou le *Stabat Mater* du pape Innocent III; et bien que cette musique eût près de deux cents ans alors, elle ravissait d'aise toute la compagnie.

Les veilles ou les jours de certaines fêtes, on chantait aussi des proses ou des hymnes de notre bon roi Robert, qui sont conservées encore dans notre bréviaire. On finissait enfin la soirée par des odes de la façon de Lavergne; on a retrouvé la pièce suivante que l'on affectonnait particulièrement.

STANCES EN FORME D'ORAISON,**A NOTRE-DAME DE LORETTE.**

Après avoir du prince des enfers
Rompu, brisé la teste serpentine :
O VIERGE ! du ciel mainte estoiles argentine ,
Sur votre chef, luit de rayons divers :
Et icy-bas, mainte noble couronne ,
De verds LAURIERS voz temples environne.

Aussi tout l'ost des filles de Sion ,
Bien qu'estimé pour sa force guerrière ,
Jecte à voz pieds le prix de la carrière ,
Par un honneur plein de submission :
Et void à gré les palmes étoffées ,
Du riche esclat de voz almes trophées.

L'une ha la harpe, et l'aulture le hault-bois ,
L'une le jeu de fleustes inégalles ,
L'autre un clavier de bruïantes régalles ,
Et le cléron, secourable à la voix :
Pour publier les louanges notoires ,
De voz combats et insignes victoires.

A voz côtés volent ces oisillons ,
Ces anges sainets , et bien-heureux génies ,
Qui rechantants vos vertus infinies ,
De l'air venteux , calment les tourbillons :
Et faisant hault sonner vostre puissance ,
Aux éléments donnent éjouissance.

Mais par quel heur se maintient l'univers ,
Que soubz l'appui de vostre patronnage ?
Qui ha manqué de vous en rendre hommage ?
Qui , voz autels n'ha d'offrandes couverts ?
Et ça et là , par prières exquises ,
Dévotement salüé voz églisès ?

Qu'on gaigne terre au païs du Levant ,
Qu'on jecte l'œil , sur les rochers de Thrace ,
Ou au Midy , vrai pôle de la grâce ,
Ou qu'on surgisse aux hâvres du ponant :
Hyver , esté , automne ou prime-vère ,
On y saura que chacun vous révère .

Et moi surtout , zélé à vostre nom ,
Je vous présente , et l'archet et la lyre ,
Qu'il vous a pleu pour vostre gloire eslire
Affin qu'au loing en courre le renom :
Qu'il courre ô VIERGE ! et de mon cœur féable ,
Aiez toujours le service agréable.

Il arrivait que des religieux mendiants ou autres assistaient à ces réunions, lorsqu'ils venaient pour faire la quête ou pour affaire ; ils couchaient alors au château, et on les renvoyait avec leurs escarcelles ou leurs sacs remplis, mais aussi avec grande admiration sur la manière dont on y chantait les louanges de Dieu.



CHAPITRE VI

Comment eut lieu la séparation et des recommandations faites avant le départ. — Le portrait des deux amis. — Comment le roi Louis XI profita de l'inclination de Charlotte, pour faire des propositions d'élargissement à Pierre de Brézé. — Celui-ci finit par les accepter, par amour paternel.

Lorsqu'il fallut que les jeunes gens partissent, ce furent des pleurs de part et d'autre, des recommandations maternelles répétées à satiété, des embrassements sans cesse renouvelés. On mit, bien entendu, le départ sous la protection de la Vierge Marie, et les deux respectables mères firent vœu d'aller à cette intention en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres.

Le prieur ne fut pas le dernier à renouveler ses solides recommandations ; il dit encore à Jacques de Brézé qu'il craignait toujours l'impétuosité de son caractère, qu'il avait vu avec peine la fréquence de ses chasses, où, nécessairement, il ne s'habituaît pas à réprimer ses premiers mouvements ; il craignait pour lui quelques affaires désagréables avec des camarades à l'armée ; enfin, il lui demanda de faire les efforts les plus sérieux pour réprimer toujours son premier mouvement. Quant à Lavergne, il ajouta aussi, à ses exhortations habituelles, des conseils sur son goût trop exclusif pour la musique, et les trop longues heures qu'il y consacrait. Cet art séduisant, disait-il, enchante les sens, dissipe l'esprit, et le rend incapable d'occupations sérieuses ; pour les airs tendres, efféminés et mous, il faut les fuir avec horreur, ils sont le poison de la vertu et les corrupteurs de l'âme.

Il leur prescrivit positivement à tous deux de ne jamais oublier leurs prières du matin et du soir, car la prière seule pouvait les empêcher de se perdre. Il les invitait à manquer le

moins possible d'assister tous les jours au sacrifice du Calvaire, qui s'offrait et se renouvelait à la messe ; à ne pas oublier les pauvres, les indigents malades. « Si vous avez beaucoup, leur disait-il, donnez beaucoup ; avez-vous peu, donnez encore. » Il les engageait à se souvenir que s'ils péchaient gravement, ils étaient exclus de la communion des Saints, et qu'il fallait rentrer en grâce au plus tôt, dans la crainte de la mort.

Il voulait encore qu'ils fissent tous les jours des études solides et sérieuses ; car le plus grand des maux que l'ignorance peut causer, c'est le mépris des choses qu'elle ignore. Enfin, il leur rappela qu'ils descendaient de gens élevés en dignité par leur gloire, leurs vertus, et qui leur avaient légué le privilège de la noblesse ; que ce privilège les obligeait à ne pas décheoir ; que s'ils manquaient à l'honneur ou à la vertu, ils fausseraient les droits dont ils profitaient ; car, suivant notre vieil adage, *noblesse oblige* ; ils devaient se rappeler toujours qu'en parlant de leurs pareils, on disait *des gens comme il faut*, mais que

c'était par syncope, et voulait dire *des gens comme il faut être*. Après les avoir tendrement embrassés, il leur donna sa bénédiction ; puis nos deux jeunes gens, enfourchant leurs chevaux, et suivis de trois domestiques, s'éloignèrent, non sans faire de lointains signaux à leur pauvre mère.

Lorsqu'ils parurent dans les camps et à la cour, ils étaient grands et élancés ; ils avaient un tel rapport dans leur taille et leur tournure, que de loin ou par derrière on pouvait facilement les prendre l'un pour l'autre. De près, on remarquait un peu de brusquerie et de raideur dans Jacques de Brézé ; plus de souplesse et de grâce dans la taille, les mouvements, la tournure et les manières de Lavergne.

Le jeune de Brézé avait la figure mâle et colorée, les cheveux, les sourcils et la barbe naissante d'un beau noir d'ébène, les yeux saillants noirs aussi, mais un léger strabisme de l'œil gauche lui donnait une apparence de dureté, qui disparaissait aussitôt qu'il souriait ou parlait ; il était d'ailleurs bien de figure,

surtout de profil, et l'on ne pouvait guère lui reprocher, au premier abord, qu'un peu de brusquerie.

Lavergne se posait avec plus de grâce : de la rondeur dans le mouvement des bras, la tête légèrement penchée, de grands yeux bleus habituellement imbibés de cet humide radical, qui donne de la langueur ou de l'animation au regard, suivant l'impression de l'âme ; des cheveux blonds châains, un duvet inaperçu au menton et aux joues, un teint pâle, d'apparence souffreteuse, tout prévenait en sa faveur, bien qu'il ne fut pas régulièrement beau.

A la confidence que Jacques de Brézé fit de son penchant pour Charlotte de Valois, à son ami Yacoub, celui-ci voulut combattre cette inclination. Il ne voulait pas, disait-il, voir son frère bien-aimé, le mari d'une fille dont la mère avait été légère ; il en aurait de l'inquiétude, et bien d'autres raisons encore ; mais Jacques de Brézé assurait qu'avec sa figure et ses yeux, Charlotte ne pouvait mal faire ; qu'enfin, il s'était quelquefois entre-

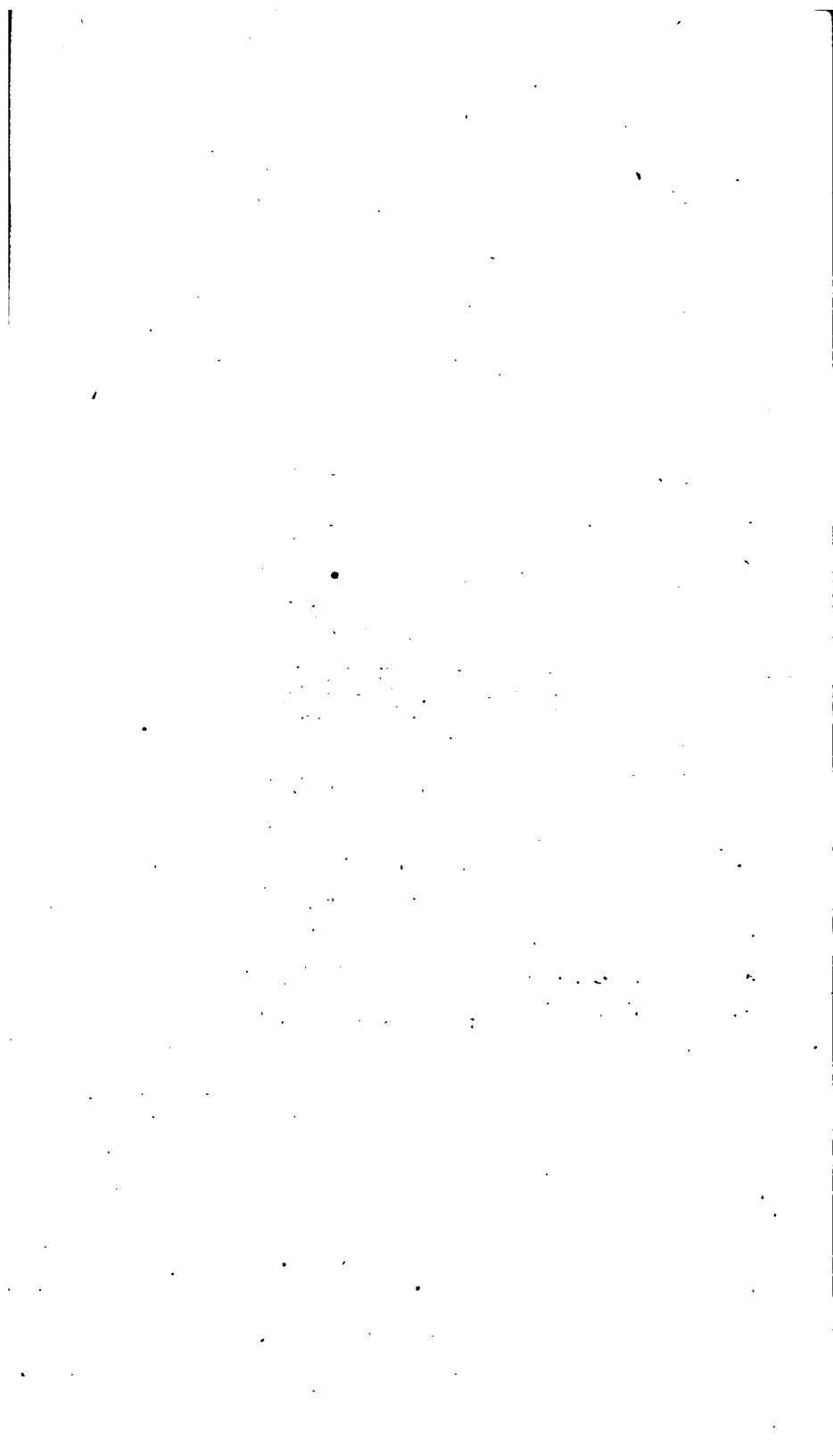
tenu avec elle, et qu'elle lui inspirait tant de confiance, que, s'il osait, il la demanderait au roi. Ce qui l'arrêtait, c'était l'inconvenance de solliciter une faveur de Louis XI, dont l'injuste animosité retenait son père captif; puis aussi, peut-être, la crainte d'un refus; et, enfin, comment pressentir la volonté royale?

Louis XI fut au-devant : il était bien aise de voir sa sœur dans une aussi illustre maison, et fit proposer à Pierre de Brézé de lui accorder sa liberté et de le rétablir dans toutes ses charges, avec la survivance pour son fils Jacques, s'il voulait : 1^o Promettre de le servir loyalement, comme il avait servi feu son royal père ; 2^o consentir au mariage de ce même fils Jacques, avec Charlotte, sa sœur légitimée, fille du roi Charles VII et d'Agnès Sorel, ayant remarqué, ajoutait-il, que les jeunes gens ne se regardaient pas avec indifférence.

Pierre de Brézé eut d'abord quelque peine à consentir aux propositions de Louis XI ; non qu'il eut de la répugnance à servir le roi, aujourd'hui son légitime souverain, il voulait même bien oublier les torts du dauphin en-

vers le roi son père; il considérait encore assez volontiers l'alliance proposée comme un nouvel acte de dévouement envers Charles VII et sa belle amie; mais il lui semblait dur de céder, sans obtenir au préalable un jugement qu'il réclamait, jugement qui l'eut absout, certainement, et encore, que Louis XI mit des conditions à sa sortie d'une captivité qu'il n'avait pas méritée.

Cependant, son fils ne lui avait point laissé ignorer le bonheur qu'il se promettait, s'il parvenait à obtenir la main de Charlotte; il lui faisait considérer aussi que ce serait un moyen de consolider sa bonne conduite à l'avenir. Ce que la puissance royale n'avait pu vaincre, céda facilement à de respectueuses et tendres sollicitations filiales; l'amour paternel fut plus fort que l'amour-propre, et le comte de Maulévrier, après avoir consulté son ami Jean de Larochefoucauld, chambellan et conseiller de Charles VII, consentit à tout ce que le roi voulait.



CHAPITRE VII

Comment le roi est satisfait.—De la dot qu'il donne à Charlotte.

— Comment se firent les grandes cérémonies des fiançailles.

— Du nouveau titre donné au roi. — De la brillante parure dont Charlotte était revêtue. — Don du roi, de la Reine douairière, et de la duchesse de Savoie, Yolande de France.

Louis XI, satisfait de l'obéissance de Pierre de Brézé, sur laquelle il ne comptait pas sitôt, non-seulement remplit ses promesses en le rétablissant dans toutes ses charges et tous ses emplois, mais il lui conféra, en faveur de ce mariage, le gouvernement héréditaire de Normandie, dont il était déjà grand sénéchal. Il donna aussi en dot à Charlotte les villes et

domaines de Houdan et de Vernon, qui avoisinaient les terres du comte de Maulévrier, et qui dépendaient alors de la couronne; elles furent estimées 70,000 livres tournois, somme considérable pour l'époque. On sait que, malgré l'avarice du roi, il savait être magnifique lorsqu'il y avait intérêt; il est vrai aussi que les enfants légitimés avaient alors le droit d'être dotés royalement, et ils prenaient même le titre d'enfants de France *.

Le jour fixé, et le cérémonial étant réglé par le roi lui-même, le gouverneur et grand sénéchal de Normandie, comte de Maulévrier, seigneur de Rouvres, d'Anet et autres lieux, se rendit en grande pompe auprès de Louis XI, en son hôtel des Tournelles, et, après avoir prêté foi et hommage en qualité de gouverneur de la Normandie pour le roi, il supplia *Sa Majesté* (c'était la première fois que l'on se servait de ce titre) de mettre le comble à ses bontés, en daignant accorder la main de Ma-

* Ce que l'on peut prouver par une quittance de Charlotte, en date du 18 mai 1462. Elle signe *Charlotte de France*, *sœur naturelle du roi*. — P. Anselme.

dame Charlotte de France à Jacques de Brézé, son fils aîné, là présent.

Charlotte, au milieu des princesses, de ses sœurs et des dames de la cour, était somptueusement parée ; sa robe, composée d'une ample jupe de satin rose ardent, broché de nielles en bosses couleur cerise, tombait jusqu'à terre, avec une queue traînante fort longue, elle était garnie d'hermine comme les princesses avaient seules le droit d'en porter. Sur le côté gauche, au-dessus du genoux, se dessinait un écu en losange, comme il convenait à une damoiselle ; il était en velours *d'azur avec les trois fleurs de lys d'or* qui était de France, mais avec la *cotice ou brisure de bâtarde* qui était un *bâton de gueule en émail péri en barres*, c'est-à-dire posé de droite à gauche*, suivant les prescriptions héraldiques. Cette jupe sortait en plis abondants et profonds de dessous un corsage en velours cerise aussi garni d'hermine ; cette fourrure se séparait par devant, au-dessous de la taille, et allait s'arrondissant en courtes basques sur

* Voir l'écu sur le titre.

les hanches ; elle se divisait aussi en cœur au milieu de la poitrine et tournait gracieusement au-dessous du cou par derrière. Ce corsage enserrait la taille de façon à dessiner le galbe élancé du buste qui allait s'élargissant jusqu'aux épaules ; il était rattaché sur le devant par des fermoirs d'or et de pierres précieuses, que la reine douairière, Marie d'Anjou, lui avait donnés pour la circonstance ; les manches étaient longues, serrées jusqu'au poignet garni d'hermine, et laissaient passer des manchettes de valenciennes.

Charlotte était coiffée d'une corne élevée en satin, couverte de belles dentelles de Flandre et de riches pierreries ; à sa pointe pendait un ample et long voile de gaze de Chambéry, ce *hénin* * tout entier, car c'est ainsi

* C'était une coiffure pyramidale conservée en partie par nos Cauchoises et les artisannes Basses-Brettes. Les Anglais l'appelaient *steapler head dress*, *coiffure à clocher* ; elles avaient jusqu'à trois quarts d'aune de haut ; les prédicateurs ne se laissaient pas de faire tomber la foudre de leur éloquence sur ces coiffures impertinentes et orgueilleuses, avec d'autres épithètes plus ou moins méprisantes, et quelquefois très extraordinaires quand elles sont jugées par le génie de notre langage actuel un peu précieux.

qu'on appelait ce disgracieux bonnet, était un don de Yolande de France, sœur du roi, duchesse de Savoie, mais sœur aussi de Charlotte, et en preuve d'approbation de ce mariage; sur le front on voyait sortir une mince tresse de cheveux qui formait une petite boucle, puis à partir des tempes les cheveux tombaient gauchés, enroulés et réunis par derrière, où ils étaient relevés en chignon sous la coiffure; aux oreilles, des girandoles de diamants que sa mère lui avait laissés.

Toute cette parure rehaussait l'éclat éblouissant de son teint; ses joues étaient colorées d'un léger incarnat, ses lèvres assez épaisses et d'un rouge de corail, se séparaient au plus léger sourire, pour laisser apercevoir deux rangées des plus belles dents, et se rehaussant un peu vers les coins de la bouche formaient une fossette toute gracieuse; près du nez, à gauche, une lentille foncée et naturelle, donnait du piquant à sa physionomie; son nez, aligné avec le front, rappelait les statues grecques, et ses grands yeux flamboyants, d'un noir de velours, aux longs cils et aux sourcils

bien arqués, également noirs, pénétraient d'admiration; ils faisaient un contraste merveilleux avec sa chevelure d'un blond cendré.

Le roi, pour la forme, se retourna vers Charlotte, après la demande du comte de Maulévrier, comme pour la consulter, et celle-ci ayant répondu qu'elle se trouvait fort heureuse d'obéir aux ordres de *Sa Majesté*, le roi consentit au mariage.

Il fit approcher les deux futurs devant la cour assemblée; Charlotte, pour descendre de l'estrade où les dames étaient assises, releva par devant sa longue robe traînante, et avança le pied le plus petit qu'on eût vu, malgré la forme incommode et ridicule des souliers à la poulaine, que l'on portait alors; c'était une pointe plus ou moins longue, mais qui avait quelquefois jusqu'à un quart d'aune de long. *Borel*, dans son *Trésor des antiquités gauloises*, prétend que cette mode venait de Pologne, comme l'indique le nom, et qu'originellement ce n'étaient que des souliers fourrés à la pointe. Le roi mit la main de Charlotte dans celle de Jacques de Brézé, et les déclara fian-

cés, en leur mettant à chacun une bague d'alliance au doigt annulaire ; de plus, il détacha de sa toque royale un fil de perle du plus bel orient, et d'une grosseur inouïe jusque-là. Ce collier, fermé par un escarboucle en fermoir, fut mis au cou de Charlotte. C'était un présent de la Sérénissime République de Venise, envoyé par le doge Paschal Malipiero, lors de l'avènement de Louis XI au trône, parce que *la Seigneurie* croyait que le Dauphin, d'accord avec Charles VII, concourait à assurer la neutralité de Gênes, tandis qu'au contraire il entretenait des relations avec François Sforce, pour l'encourager à réunir Gênes à son duché de Milan.

CHAPITRE VIII

Où l'on voit les riches présents de nocces que fit Pierre de Brézé à sa future bru, en y comprenant le château de Rouvres pour son fils ; le costume de ce dernier pour la cérémonie. — L'accident arrivé à la coiffure de Charlotte et pronostics fâcheux qu'en tire Lavergne. — L'effet inexplicable de l'entrevue de Charlotte avec Jacques de Lavergne. — Les fêtes brillantes de la noce, avec les jeux de cartes et les dâmes qui eurent lieu à cette occasion.

Suivant l'usage, Pierre de Brézé, avec la permission du roi, et après avoir baisé la main de Sa Majesté, s'approcha de sa future bru ; il la baisa sur les deux joues, et lui mit au côté droit une brillante agrafe d'orfèvrerie, enrichie de pierres précieuses de couleur, à laquelle pendaient différentes chaînettes, et où se trouvait un cœur d'or aux armes réunies

de Brézé et de France brisées; il servait de cassolette, et était rempli d'essences du Levant; aux autres chaînettes pendaient un dé, un étui, des ciseaux, un cachet armorié, et enfin une clé d'or avec ces mots gravés dessus : *Chastel de Rouvres*, en signifiante du don qu'il faisait à son fils de cette châtellenie.

Jacques avec le même cérémonial, ainsi qu'il convenait dans cette grave occurrence, s'avança ensuite; il ne portait pas, comme son père, le surcot à longues et larges manches traînantes, doublées d'une couleur tranchante avec le dessus. On commençait à abandonner le costume efféminé et débraillé que les mœurs dissolues d'Isabeau de Bavière avaient introduites à la cour de France; les hommes adoptaient déjà de préférence les couleurs sombres et le costume plus sévère, qui le devint encore davantage sous Louis XII et Anne de Bretagne. Le futur avait un haut-de-chausse en maillot collant depuis les pieds jusqu'au cou et les poignets, il était en ratine de poils de chameaux rapportés des Croisades, et de couleur mordoré; son juste-au-corps,

en drap de soie couleur d'azur, était broché de croisettes d'or et de petits boucliers d'argent, pour rappeler les armes de Brézé; la jupe en descendait à trois pouces au-dessus des genoux, elle était frangée d'or et d'argent, et les doubles manches, fendues entièrement, retombaient de l'épaule aux jarrets; on les appelait des manches à l'ange, parce que lorsqu'on était à cheval, elles simulaient des ailes d'ange si l'on galopait; un ceinturon d'or soutenait l'épée; le cou était entouré d'un col de chemisette en dentelle, et d'une espèce d'écharpe rattachée d'un bout à la ceinture et de l'autre au chaperon, qui pendait sur l'épaule gauche. Outre cela, pendait à son cou une lourde chaîne d'orfèvrerie en or, à laquelle était attachée une image de saint Jacques, son patron, aussi en ciselure d'or. Au côté droit appendait l'escarcelle; aux pieds des souliers à la poulaine; l'écharpe, le chaperon, l'escarcelle et les poulaines étaient de velours noir liseré et frangés d'or; ses cheveux étaient séparés, sur le sommet de la tête, par une ligne droite qui descendait jusqu'au front; ils se

trouvaient ainsi rejetés sur les oreilles, pour descendre en s'arrondissant jusqu'au bas du cou, avec ceux de derrière.

Donc, avec la permission du roi, Jacques mit aux bras de Charlotte des bracelets de brillants en forme de couronne de comte; puis, il la baisa aussi sur les deux joues (le rouge n'était point encore de mode). Mais la chronique dit que ce fut avec un vif tressaillement de part et d'autre. Aussi, dans ce moment, la haute coiffure se détacha, et cette énorme corne tombant à terre, laissa échapper une forêt de longs et beaux cheveux. L'embarras de Jacques fut extrême, et il maudissait tout bas sa gauche brusquerie; mais il fut promptement rassuré par le rire gracieux de sa future, qui lui passa en bandoulière une écharpe qu'elle avait brodée aux couleurs de Brézé, *azur, or et argent*. Mais elle ne put jamais se recoiffer, malgré l'aide que les dames s'empressèrent de lui donner aussitôt.

Depuis ce temps, dit-on, ces énormes cornes furent successivement réduites, et les

bonnets de femmes, conservant encore longtemps la forme conique, finirent par s'appeler cornettes par diminutif.

Rentré à l'hôtel de Brézé, le futur se jeta au cou de Yacoub, en lui demandant ce qu'il pensait de Charlotte? Celui-ci convint qu'elle était belle entre les belles, mais que la légèreté de sa mère avait toujours pour lui un reflet qui troubleait un peu la joie qu'il voudrait partager entièrement avec son frère de lait; il devait bien lui avouer aussi que la chute du hénin n'était pas sans signification, quoi qu'en pût dire le P. Donatien sur le chapitre des superstitions, et cela lui donnait encore quelques inquiétudes. Une femme, en ramassant son bonnet à terre, n'est-elle pas disposée quelquefois à le jeter par-dessus les moulins?

A quelques jours de là, Jacques de Laver-gne fut chargé de porter à Charlotte, à l'hôtel de Saint-Pol, le reste des riches présents de mariage de la part du futur. On ne sait pour-quoi il s'émut à son approche, et l'émotion augmenta bien davantage pendant la conver-

sation qu'elle eût convenablement avec l'ami de son futur mari. Était-ce séduction naturelle de sa part? Mais, tous deux se regardèrent et rougirent; tous deux s'embarrassèrent sans en démêler la cause..... Tous deux étaient jeunes... tous deux pouvaient plaire...

Les noces se firent avec un grand éclat et grande liesse, au mois d'avril 1462, après Pâques. On y remarqua pour la dernière fois au jeu de Tarot, des cartes dorées et enluminées par Jacquemin Gringonneur, peintre de la cour (b). Cet homme s'était pour ainsi dire approprié l'invention, rapportée des Arabes, par la grande perfection des peintures qu'il avait faites pour le roi Charles VI^e. Il en fut ce jour-là payé par 36 livres, dont on a vu la quittance. On peut juger par ce fait de la grande abondance de divertissements qui eurent lieu à l'occasion de ce mariage.

On y dansa les *carolles*, et pour la première fois, la *pavane*, danse noble et grave des grands, qui ne pouvaient avec leurs pou-

(b) Voir les notes à la fin.

laines, quoique retroussées pour danser, et l'ampleur de leurs vêtements, faire autrement que de marcher et poser avec gravité; on étalait ses grâces apparemment et on se considérait avec une certaine complaisance; de là, le proverbe *se pavaner*, quand on veut parler d'un fat qui se montre avec ostentation.

Plus d'un hanap de vin de Chypre fut vidé à la santé des deux époux. Tout ce qu'on put trouver de ménestrels, de troubadours, fut convié à venir chanter le futur bonheur conjugal; mais on ne put obtenir de Yacoûbo le moindre épithalame.



CHAPITRE IX

Comment le roi Louis XI fut parrain du second fils de Charlotte ; il choisit pour marraine la vidame de Chartres, tante paternelle de l'enfant. — Caractère de la jeune dame de Brézé. — Elle avait les œuvres des femmes célèbres qui avaient écrit.

Les premières années se passèrent fort convenablement ; les jeunes gens étaient souvent en campagne et revenaient aussi à la cour. La jeune dame de Brézé avait eu successivement deux enfants ; le second fut tenu sur les fonts de baptême par le roi, qui désigna pour marraine Jeanne de Brézé, belle-sœur de Charlotte. Elle avait épousé Jean de

Vendôme, vidame de Chartres. Louis XI était aussi le cinquante-et-unième comte de Chartres, ce qui l'avait mis en rapports habituels avec la dame de Vendôme, dont il appréciait les qualités estimables. Aussi, lui envoya-t-il un hanap d'or magnifiquement ciselé, et sur lequel on voyait trois médaillons : sur l'un était l'image de Notre-Dame de Chartres, sur le second celle de saint Louis, et sur le troisième celle de saint Jean. Le nom de Louis fut donné à l'enfant.

Charlotte avait des succès réels à la cour ainsi que dans le monde ; la distinction de son esprit cultivé la faisait rechercher avec empressement par tous les hommes qui avaient quelque mérite, et sa beauté remarquable avait déjà formé autour d'elle un essaim de tous les muguets du temps. Son mari jouissait avec bonheur de la supériorité non contestée de Charlotte sur la plupart des femmes qui l'approchaient ; il se glorifiait en quelque sorte de la posséder, et se félicitait des avantages qu'elle pouvait en retirer, sans que jamais une ombre d'inquiétude vint traverser

son esprit sur les dangers que ces mêmes succès auraient pu faire naître.

Charlotte cependant n'avait pas de justesse dans l'esprit; son jugement portait souvent à faux, et lui faisait manquer de tact dans maintes occasions à l'égard des autres, surtout par ses paroles indiscrètes; aussi, les femmes ne l'aimaient-elles point, et parmi les hommes les plus assidus à l'hôtel de Brézé, en trouvait-on peu qui fissent profession de l'aimer sincèrement. Elle avait cela de commun avec toutes les femmes coquettes et à la mode; toujours entourées et louées devant elles, toujours critiquées et déchirées hors de leur présence. Encore, ne parle-t-on ici que des femmes coquettes et légères, qui ne sont peut-être pas tout-à-fait coupables. Combien cependant une femme perd de ses charmes lorsqu'elle se fait craindre par ses paroles; combien elle perd de son empire par ses hauteurs déplacées; combien elle se fait haïr par son esprit mordant.

Toutefois, malgré son peu de mesure sous quelques rapports, qui tenait surtout à la soif

ardente qu'elle avait de dominer partout, par sa beauté ou par ses connaissances peu ordinaires, sa finesse de femme ne lui avait jamais fait défaut à l'égard de Jacques de Brézé. Il était tout-à-fait sous le charme; elle le dominait entièrement. Un simple désir devenait un ordre; et quand il pouvait arriver que des sages observations du mari fussent en opposition avec les projets de Charlotte, elle savait avec un art infini subjuguier cette même raison, et obtenir par séduction ou par une volonté quelquefois impérieusement exprimée, ce qui avait paru d'abord impossible à réaliser.

Dans son intérieur et avec ses femmes, elle était d'une fierté hautaine qui ne leur permettait jamais la moindre observation; tout devait obéir à un geste, et malheur à celle qui se serait oubliée en sa présence. Il est vrai que par derrière ses domestiques la ménageaient peu, et que les devoirs des maîtres à l'égard de leurs serviteurs étaient longuement énumérés, sans compter les petites vengeances qu'on projetait et qu'on ne savait plus

accomplir quand arrivait le moment de l'exécution ; on avait peur d'attacher le grelot, car alors souvent on est renié ou trahi par ses complices.

Charlotte avait aussi un désir ardent d'être au-dessus des autres et d'avoir de la célébrité ; elle savait le latin, et avait par la lecture acquis des connaissances étendues ; elle manquait néanmoins le but de l'instruction, car elle voulait savoir pour savoir, et non pour que ses connaissances contribussent à la gloire de Dieu, ou à son avancement spirituel, en prenant le travail comme l'impôt de la sueur avec laquelle nous devons manger notre pain, comme la peine attachée à notre primitive condamnation. Bien que les manuscrits fussent rares et coûteux, elle avait nombre d'ouvrages, surtout ceux des femmes qui avaient écrit : ainsi elle avait les œuvres de *Duodena*, duchesse de Septimanie, d'*Agnès de Bragelongue de Plangy*, de *Deïte de Troyes*, de la comtesse *de Die* ; les fabliaux de *Marie de France*, parus sous le nom d'*Ysopet* (petit Esopé) ; les œuvres de *Barbe de Kerrus*, ceux

de *Justine de Levis* ; les *Lettres d'Héloïse*, qui tirait plus de lustre de sa science en hébreu, en grec et en latin, que de son origine qui la rattachait aux Montmorency ; les poésies de *Laurette de Sade*, qui inspira Pétrarque ; d'autres moins connues. Charlotte aurait voulu elle-même devenir auteur, et les lauriers de *Christine de Pisan*, encore assez récents, ne laissaient pas que de la tenir en haleine, parce qu'enfin c'était une femme qui était encore glorifiée, célébrée par des contemporains comme supérieure aux autres personnes de son sexe. Hélas ! elle ne savait pas que les femmes qu'on aime le plus, sont celles qui se montrent rarement, dont on parle le moins, et qu'elles sont heureuses, non par l'envie qu'elles excitent, mais par l'attachement, le respect et la vénération qu'elles inspirent.

Malgré cela, comme nous le disions tout à l'heure, elle savait attirer à elle, avec une adroite séduction, toutes les personnes dont elle voulait se faire un entourage remarquable ; sa position, d'ailleurs, lui rendait ce rôle assez facile ; mais des yeux pénétrants

finissaient par distinguer promptement qu'il y avait de la fausseté dans son caractère, et les louanges quelquefois exagérées dont elle se servait, ne cachaient qu'une arrière-pensée de jalousie ou d'intérêt personnel.

Enfin, elle cherchait à plaire, le voulait et y réussissait souvent lorsqu'elle devait, ou pouvait en retirer quelques avantages, même d'amour-propre satisfait ; tout se réduisant pour elle à un calcul d'égoïsme. Cependant, il se trouvait encore assez de jeunes gens inexpérimentés qui se seraient fait pourfendre en son honneur, malgré la banalité de ses airs gracieux, de ses doux regards et de ses obligeantes paroles, sans que l'exagération de ses expressions laudatives les avertit que la bonté véritable n'a rien d'excessif dans ses expressions, mais seulement dans ses effets. C'est qu'ils ne savaient pas que l'affectation, l'exagération et l'empressement déplacés prouvent au moins un manque de convenance, quand ce n'est pas du sarcasme ou de l'impertinence. Avec des manières outrées et péniblement élaborées, on manque son effet à la longue, car elles prouvent,

chez les personnes qui en font usage, des opinions factices ou spéculatives.

La ruse et la finesse que Charlotte déployait à l'égard de son mari, lui faisaient découvrir promptement les points sur lesquels elle pouvait insister, et ce qu'elle devait faire pour éviter de blesser la délicatesse et la dignité de ses sentiments, car elle savait que si Jacques de Brézé finissait par plier sur des faits indifférents ou qui le contrariaient seulement ; il était un roc pour tout ce qui touchait à l'honneur et à la religion ; dans ce cas elle s'y fut brisée comme un verre, car il était chateauloux à cet égard, et la violence de son caractère, réprimée habituellement, pouvait se faire jour d'une manière redoutable et même terrible.

CHAPITRE X

Comment Pierre de Brézé étant repéré en grâce, fut chargé de diverses missions de confiance. — Sa mort à Montlhéry. — La recommandation de son fils à Jean de Laroche-Joussault. — Mort de la dame de Lavergne. — Comment Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, défait les Catalans — Il fait sa paix avec le roi. — Joyeusetés de sa vie. — Charlotte ne lui est pas indifférente.

Pierre de Brézé avait fini par recouvrer tout-à-fait les bonnes grâces du roi, qui lui permettait ses familiarités ordinaires ; il était difficile aussi de rien voir de plus franc et de plus loyal que le comte de Maulévrier. Un jour qu'il avait l'honneur d'accompagner Louis XI, il remarqua la triste et faible monture du roi, et il s'écria que cette haridelle

était bien le cheval le plus fort qu'il eût vu.

« — Eh pourquoi donc ? demanda le roi.

« — Parce qu'elle porte Votre Majesté et tout son conseil. »

L'observation plut à Louis XI, qui avait l'habitude de dire qu'il portait tout son conseil dans sa tête. En effet, le roi consultait son conseil pour la forme, mais ordinairement il n'en suivait pas les avis. Il croyait que la finesse, qui frisait la fausseté, valait mieux, ce qui n'était pas digne, mais lui réussissait quelquefois. Il prétendait à la sagacité et à la prudence, cependant il s'exposait souvent avec témérité ; mais il était plus habile à se tirer d'un mauvais pas qu'à l'éviter ; quelquefois sa finesse le trompait, et il allait lui-même chercher le danger qu'il apercevait trop tard.

Pierre de Brézé reçut la mission d'aller, avec une trop faible escorte, au secours de la reine d'Angleterre, Marguerite d'Anjou, qui réclamait l'aide et l'appui de son cousin, le roi de France, et de lui porter vingt mille écus d'or ; c'était tout ce que Louis XI voulait

faire pour cette courageuse princesse, qu'un historien désigne avec raison *comme la femme, l'épouse et la reine la plus malheureuse*. Pierre de Brézé revint auprès du roi, et ce fut pour livrer bataille à l'armée des révoltés qui, sous le prétexte *du bien public*, troublaient l'État. Il prit le commandement, se battit avec courage dans la plaine de Montlhéry, et, pour mieux tromper l'ennemi, prit la cuirasse du roi; ce dévouement fut cause de sa mort; les coups se dirigèrent sur lui, et il y fut tué le 16 juillet 1463. La perte fut égale des deux côtés, mais le champ resta aux Bourguignons; puis les traités de Conflans et de Saint-Maur, semblèrent devoir mettre un terme à cette *ligue du bien public*.

Par son testament, fait avant de partir pour la dernière guerre, Pierre de Brézé, entre autres choses, recommandait son fils à son ancien ami Jean, baron de Larochefoucauld, afin que s'il venait à périr, il lui tint lieu de père dans les occasions où ce cher fils aurait besoin de conseils, le séjour des cours n'étant pas sans danger pour la conduite loyale; c'é-

tait la meilleure preuve d'affection, d'intérêt et d'amitié qu'il pût donner à son fils et à son ami.

Le roi, dans cette occasion, crut devoir accorder une faveur à la fille de ce serviteur si dévoué, et il donna à la vidame de Chartres, sa commère, la seigneurie de Montargis.

En même temps que Jacques de Brézé, par la mort de son père, devenait gouverneur et grand sénéchal de la Normandie, sénéchal de l'Anjou et du Poitou, comte de Maulévrier, baron du Bec-Crespin et de Mauri, seigneur de la Varennes, de Brissac et de Nogent-le-Roi, d'Anet, de Bréval, de Montchauvet, de Viviers et autres lieux ; Lavergne apprenait la mort de sa mère. La comtesse de Maulévrier mère l'avait précédée de quelques mois, en sorte que la maison de Brézé vécut en retraite, et mena grand deuil pendant toute l'année. Cependant Charlotte accoucha d'un troisième enfant ; ce qui remplaça en partie l'aliment que leurs affections avaient perdu.

Ce fut également en 1463 que Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, fut envoyé au secours de Perpignan contre les Catalans, qui

tenaient cette ville assiégée ; il la délivra avec honneur.

Ce jeune prince, si proche parent du roi et par sa mère Éléonore de Bourbon, et par sa jeune femme, Louise d'Anjou, s'était fait affilier avec les autres princes et les grands du royaume dans cette ligue *du bien public* qui pouvait renaître.

Le roi, à cause de sa jeunesse et de sa parenté, voulut bien lui pardonner ; puis pour l'attirer plus sûrement à lui et le détacher entièrement de ses anciens rapports, il lui donna le gouvernement de l'Ile-de-France, avec 2,000 livres de pension, qu'il ajouta aux 8,000 livres, assurées par son contrat de mariage ; toutefois ce fut à la condition très naturelle de ne plus entrer dans aucun complot ; le duc de Nemours promit de renoncer, par le fait même, à sa pairie et à ses privilèges, s'il venait à manquer à sa promesse.

Jacques d'Armagnac profita de sa position nouvelle pour s'amuser joyeusement, et jeta beaucoup d'éclat au milieu de la cour, par les fêtes brillantes qu'il donna. Lorsqu'après le

deuil passé, la jeune comtesse de Maulévrier reparut dans le monde avec tous ses charmes, le duc de Nemours en fut ébloui, et il ne put la voir avec indifférence ; ce qui ajoutait pour lui aux attraits de son esprit distingué, c'était la sonorité de sa voix douce et harmonieuse.

CHAPITRE XI

Comment le maréchal Jacques de Montberon était parrain du duc de Nemours. — Liaison des trois filleuls. — Des cours d'amour. — Leurs dangers. — La duchesse de Nemours. — Isolement au milieu des réunions nombreuses. — Craindre la femme à la mode.

Nous devons rapporter ici que par une coïncidence assez remarquable, c'était le maréchal de Montberon qui avait été le parrain du duc de Nemours et lui avait donné son nom de *Jacques*. A ce sujet, l'on peut remarquer aussi que, dans notre monarchie, tout ce qui tenait à l'honneur de verser son sang pour la patrie, avait une influence et une considération réelles,

lorsqu'on était parvenu à justifier les hautes dignités dont nos rois revêtaient leurs sujets ; qu'alors on tenait à honneur , les grands et même les princes , de leur être allié ou affilié par des rapports d'affinités quelconques.

La fraternité qui résultait du parrainage du maréchal , lia étroitement les trois filleuls de Jacques de Montberon , aussitôt qu'ils se connurent.

La duchesse de Nemours et la jeune comtesse de Maulévrier , se lièrent également. Des rapports d'esprit et d'instruction leur firent prendre à tâche de rétablir les *cours d'amour* , dont l'existence à peu près oubliée alors , avait jeté beaucoup d'éclat dans leur temps.

L'institution des cours d'amour dans le moyen-âge , était fondée sur le respect et la déférence des hommes pour le beau sexe. Leur juridiction était reconnue par la courtoisie dans toute la France , sur toutes les contestations que l'amour peut faire naître. La sagacité des femmes sur les nuances du sentiment par rapport à la galanterie , leur avait donné un pouvoir d'opinion qui fut aussi fort et aussi

redouté que si elles avaient eu des moyens coercitifs.

Ce pouvoir de domination était bien fait pour tenter des femmes de la trempe de la jeune duchesse de Nemours, et surtout de la comtesse de Maulévrier. Elles remirent donc en honneur le souvenir d'Ermangarde, vicomtesse de Narbonne; d'Éléonore d'Aquitaine, d'abord reine de France, puis d'Angleterre; de la comtesse de Champagne, fille de Louis VII; de la comtesse de Flandre, fille de Foulques d'Anjou, etc., qui avaient présidé des cours d'amour avec un certain éclat dans leur temps. Elles voulurent recueillir les sentiments, jugements ou arrêts rendus alors, afin d'en faire une espèce de code à leur usage: il en était quelques-uns qui même à cette époque faisaient jurisprudence, et auxquels les autres cours d'amour se conformaient, bien qu'elles y fussent étrangères.

Il y en avait que nous ne pourrions citer, tant ils étonneraient aujourd'hui; il en est d'autres que nous allons rapporter, pour en mieux faire connaître l'esprit :

« Qui n'est pas discret, ne peut aimer.

• « L'amour n'est jamais stationnaire; il va
« en augmentant ou en diminuant.

• « L'amour a coutume de ne pas loger dans
« le domicile de l'avarice.

• « Un véritable amant doit être plus occupé
« de son amour que des sentiments qu'il ins-
« pire, etc., etc. * »

Les sentences ou jugements rendus nouvellement trouvaient bien des récalcitrants, ce qui prouvait moins de galanterie qu'autrefois de la part des hommes; cependant il se tint quelques séances solennelles où l'on fit assaut d'esprit devant ce tribunal féminin, soit pour plaider sa cause, soit pour la défendre.

On voit combien des occupations aussi futiles, pour ne pas dire excessivement dangereuses, avec l'amour-propre excité de Char-

* On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire des Troubadours*, par Jean de Nostradamus, frère de l'astrologue, et encore mieux l'ouvrage de M. Raynouard sur la même matière.

lotte, devaient avoir de fâcheuses conséquences. Des rapports habituels entre personnes faites pour s'apprécier, firent naître des occasions funestes, dont la légèreté de la comtesse de Maulévrier, qui n'avait que l'apparence prétentieuse de la solidité, ne lui permit pas de s'apercevoir; peut-être l'entraînement fut-il supérieur à sa volonté, mais elle ne résista point à la brillante renommée et aux aimables séductions d'un prince que l'on regardait comme le plus accompli de son temps. Elle finit par oublier ses devoirs, sans que les apparences fussent blessantes; au moins le croyait-elle ainsi.

La duchesse de Nemours elle-même, et sans le vouloir assurément, avait contribué à faire naître cette passion doublement coupable, en multipliant ses rapports avec Charlotte..... à la longue des avertissements lui parvinrent sans doute, car elle se brouilla avec la comtesse de Maulévrier; mais comme elle passait, dans sa jeunesse, pour être un peu fantasque, la rupture n'eut pas tout l'éclat qu'elle aurait pu avoir; peut-être aussi ne s'était-on

arrêté qu'aux propos soupçonneux , sans vouloir en constater la réalité.

On ajoutait aussi qu'il pourrait bien y avoir de la part de Louise d'Anjou , un petit sentiment d'envieuse avarice , fondé sur la plus grande fortune ou plus brillante existence de la comtesse de Maulévrier , ce qu'elle ne lui pardonnait guère. Et lorsque nous parlons d'avarice, ce n'est pas avec le sens par lequel le monde l'explique , qui est d'amasser or sur or en se privant du strict nécessaire ; mais d'après les enseignements de l'Église , dans l'amour immodéré des richesses au-delà du nécessaire , soit qu'on les possède , soit seulement qu'on les désire. On sent bien que sur ce chapitre beaucoup se font illusion ; mais c'est là aussi que se trouve le contraire de la pauvreté spirituelle par le détachement des biens de ce monde , la pauvreté par le cœur , sans laquelle on ne peut aller au ciel.

Plus tard , lors des malheurs que le ciel accumula sur la tête de son époux , la duchesse de Nemours prit une autre route plus sûre , car elle était tracée par l'affliction , elle se

tourna vers le seul consolateur qui lui fit accepter ses poignantes douleurs , en esprit de soumission et de satisfaction.

L'on sait combien les individus sont isolés dans les réunions très nombreuses , et de quelle véritable liberté on y jouit , sous certains rapports ; aussi est-il moins difficile à une femme , dans le tourbillon du grand monde , de cacher des écarts , que les règles primitives de la plus simple bienséance , l'obligeraient à ne jamais enfreindre ; mais quelque habile qu'elle puisse être à cet égard , il ne faut pas qu'elle se dissimule un fait constant , irrévocable , c'est que sans parler de la présence de Dieu , à laquelle nul ne peut se soustraire , il est encore des yeux clairvoyants , qui bientôt ne s'en tiennent plus au jugement téméraire. Une confiance de cette nature a tant de charmes pour celle qui la fait sous le secret , avec la conviction intime qu'elle sera répétée ! Comment cela n'arriverait-il pas aux femmes mondaines et désœuvrées , ou plutôt femmes très occupées , mais de futilités vaniteuses lorsqu'elles ne sont pas dangereuses ;

aussi n'en recueillent-elles que du vide, de l'ennui, peut-être du dégoût, et certainement quelques tempêtes, car elles ne sèment que du vent, et n'appliquent jamais leur esprit à la méditation des grandes vérités de notre but dans ce monde, qui sont nos fins dernières.

Les yeux qui ont vu, qui ont compris ce que l'on croyait bien caché, sont peut-être ceux d'une femme qui avait les mêmes prétentions, qui s'est trouvée offensée d'une préférence dont elle se croyait plus digne; la jalousie, l'exigence s'en mêle, ou ne devine pas pourquoi, on ne se l'avoue pas à soi-même; mais on crie tout bas au scandale, on ne conçoit pas cette impudence, ce cynisme et bien d'autres propos encore; car une femme à la mode, à proprement parler femme du monde dans toute l'acception du mot, qu'est-elle autre chose qu'une création de vanité, un manequin plus ou moins orné, qui se joue dans le vide de ses idées, de ses conceptions, de ses tendances et de ses projets?... et pour occuper sa nullité, compagne de son ennui, ne faut-il pas que le prochain soit le jouet de son lau-

gage, puisqu'il ne serait pas séant qu'elle parlât ou s'occupât toujours d'elle? Gareez-vous de la femme coquette à la mode, quelque nom qu'on lui donne, c'est la pire espèce de toutes.

On ne cherche et on ne voit dans les joies du monde, que des distractions à ses ennuis; mais sommes-nous donc ici-bas après la chute originelle, pour ne rechercher que nos satisfactions? Tout nous prouverait le contraire, si nous y voulions réfléchir un peu; même au milieu de nos joies les plus innocentes, de nos plaisirs les plus purs, si l'on pouvait lire au fond des cœurs, que d'apparences fallacieuses, que d'inanités au moins!... surtout dans le tourbillon mondain que tant d'esprits légers et insoucians recherchent et viennent follement rejoindre pour en augmenter et précipiter la vaine et dangereuse impulsion.

Malgré toute son adresse, Charlotte ne put échapper aux censures de celles qui la voyaient en apparence avec le plus d'empressement; elle était devenue le sujet de mille petits ca-

quêts de coterie, au sujet du brillant Jacques d'Armagnac, sans que Jacques de Brézé eût conçu l'ombre d'un soupçon.

CHAPITRE XII

Comment le duc de Nemours s'y prit à l'égard du comte de Maulévrier pour mieux cacher son jeu. — Mécontentement de voir de vils sujets revêtus de hauts emplois. — Le pape donne la pourpre aux cardinaux. — Le cardinal Jean Baluc.

Le duc de Nemours multipliait ses visites à l'hôtel de Brézé, malgré les inquiétudes que pouvait en éprouver sa femme; mais il lui fallait autre chose que les plaisirs de l'esprit pour motiver leur fréquence. La politique soumise encore une fois à l'amour, en fut le prétexte. Il prit à tâche de soulever l'indignation de Jacques de Brézé contre les actes du

roi, empreints de je ne sais quelle bassesse, qui en effet devaient dégoûter des âmes honnêtes. Il rêva, et fit le projet feint ou sérieux, de ressusciter la ligue du bien public, qui était censée éteinte, et qui semblait néanmoins, prendre alors un accroissement formidable, sous son patronage occulte. Il en était l'ardent promoteur, malgré ses promesses au roi, et il devait un jour, payer d'abord honteusement, puis trop chèrement, des complots qui pouvaient n'avoir pas une portée aussi haute qu'il le supposait, mais qui n'en étaient pas moins en opposition flagrante avec sa parole et ses promesses.

Il trouvait toujours le gouverneur de la Normandie, outré des actes injustes et criants de Louis XI; les sujets ne manquaient pas, et semblaient se multiplier à cette époque; il ne fut donc pas difficile en exaltant la loyauté du caractère de Jacques de Brézé, et la générosité de ses sentiments, de lui démontrer que tout autre état de chose valait mieux. Il faut convenir aussi, que ces jeunes gens n'étaient point encore de forts politiques, et ne sa-

vaient trop où ils auraient été, car il est plus facile de critiquer et de détruire, que d'édifier quelque chose de solide et de bon. On regrette quelquefois de petits abus, quand il n'est plus temps. Toujours est-il, que le duc de Nemours put l'entraîner dans son parti. L'élévation d'Olivier le Daim, celle de Tristan l'Hermite, et de bien d'autres du plus bas étage, révoltaient des âmes qui avaient horreur des procédés ignobles. Une circonstance en apparence étrangère aux événements qui pouvaient entretenir en France la mauvaise humeur des mécontents, fut celle qui déterminait le comte de Maulévrier à se lier étroitement avec Jacques d'Armagnac; Jean Balue, fils d'un tailleur ou d'un meunier, après avoir été secrétaire de l'évêque d'Angers et son exécutif testamentaire, circonstance dans laquelle il ne s'était pas oublié, parvint à force d'intrigues à se faire présenter à Louis XI, par le comte de Melun. Le roi crut reconnaître en cet homme un caractère ambitieux et propre à ses desseins, il en fit d'abord son trésorier, et lui donna diverses abbayes, entr'autres celle

de Saint-Ouen de Rouen, puis il le fit évêque d'Evreux.

Paul II, en 1465, qui venait de conférer la pourpre aux cardinaux, voulait obtenir l'abolition en France de la *pragmaticue sanction*, établie par Charles VII contre le gré des souverains pontifes; le pape ayant trouvé quelque résistance à cet égard, Balue se mit en avant, et prit l'engagement de la faire abolir; en effet, à force d'intrigue et d'adresse, il y parvint; de plus, il fit écrire par Louis XI au pape, que son désir d'être soumis à la cour de Rome, lui avait fait abolir cette loi, malgré l'avis de ses conseillers, et qu'il espérait bien que sa sainteté voudrait aussi lui être agréable, en créant cardinal Jean Balue, alors évêque d'Angers, car il avait changé de siège. Paul II ne put refuser ce que demandait le roi de France dans une circonstance si importante à ses yeux, et l'indigne ministre des autels, ignoble dans ses propos galants qui blessaient encore plus dans la bouche d'un homme de sa robe, devint cardinal du titre de Sainte-Suzanne.

Cette haute dignité, cette faveur si rare, tombée sur un être méprisé généralement, inspira le dégoût à tous les gens de cœur, et l'on s'en exprimait ouvertement. Jacques de Brézé avec la rudesse de ses premiers mouvements, ne fut pas le dernier à faire connaître sa manière de voir, et le duc de Nemours profita adroitement de cette disposition pour le faire entrer dans sa ligue, en lui confiant ses projets de réforme pour le bien général.

L'amour de la patrie dominait chez le jeune comte de Maulévrier tous ses autres sentiments, et il crut de son devoir de travailler à la réforme de ce qu'il trouvait mal.

Une fois liés par leurs opinions et leur action politique, leurs relations habituelles s'expliquaient naturellement aux yeux du sénéchal, dont il fut facile au duc de Nemours de tromper la bonne foi.

CHAPITRE XIII

Comment Lavergne s'aperçoit des infidélités de Charlotte. — L'avertissement qu'il a le courage de lui donner. — Il veut quitter Paris pour retourner à Rouvres. — Jacques de Brézé l'en veut empêcher. — Établissement de la poste. — Adieux des deux amis. — De l'imitation de Jésus-Christ. — De l'imprimerie.

Lavergne, pour des causes ou par des motifs que nous n'avons pas d'intérêt à démêler quant à présent, mais qui s'expliqueront plus tard, et dont lui-même était loin de se rendre un compte bien positif, fut plus clairvoyant ; il ne put douter de l'infidélité de Charlotte envers son époux. Sa douleur fut profonde, et il fut quelque temps sans savoir à quoi il devait

se déterminer. Enfin, après bien des réflexions, il se décida à voir la comtesse de Maulévrier en particulier, et avec tous les ménagements, toute la délicatesse que commande une démarche aussi épineuse, il lui fait entendre qu'il sait tout, il ose lui rappeler ses devoirs et la sainteté du lien conjugal.

Charlotte surprise, étonnée, révoltée, voulut nier d'abord, puis convaincue que Lavergne avait des preuves incontestables contre elle, elle se répandit en menaces éclatantes, mais rien n'ébranlant les convictions douloureuses de Lavergne, elle descendit aux prières, et même avec cette adroite séduction qu'elle savait employer à propos, elle osa faire des promesses.....

A la fin, pour ne pas demeurer plus longtemps sous le charme, pour la rassurer, l'encourager et ne plus tant souffrir :

— « Madame, lui dit-il, je ne crains rien pour moi dans ces cruelles circonstances; mais tout pour vous et pour mon ami, s'il venait à découvrir son malheur. Vous n'avez qu'à cesser de le tromper; quant à moi, je ne

porterai jamais l'ombre d'un doute dans l'esprit de mon frère ; j'ai cru que mon devoir m'obligeait à vous donner un salutaire avertissement, je l'ai accompli avec un douloureux serrement de cœur ; désormais Dieu vous conduise. »

La comtesse de Maulévrier d'abord étonnée, émue, irrésolue, eût peu après le malheur de revoir Jacques d'Armagnac, et ses incertitudes cessèrent. Rassurée par la déclaration loyale et charitable de Lavergne, comptant sur sa discrétion, elle ne garda plus de ménagements avec le duc de Nemours.

Cependant Lavergne vint trouver son ami, lui dit que le séjour de la ville et de la cour ne lui convenait pas ; le repos et l'inactivité ne pouvaient lui aller ; il avait besoin du mouvement de la guerre, ou d'une occupation quelconque qui pût l'empêcher de se livrer aux fantaisies dangereuses de son imagination ; il avait envie d'aller revoir les lieux de leur enfance, et surtout de consulter le P. Donatien sur la conduite qu'il aurait à tenir dans ses projets.

— « Comment, frère, lui dit Jacques de Brézé, tu voudrais nous quitter ? nous qui t'aimons tous depuis si longtemps !.... voudrais-tu te faire ermite ou religieux ? aller peut-être à Rhodes combattre les infidèles ?... mais pourquoi pas te marier au milieu de nous ? les gentilles damoiselles ne te manqueront pas.

— « Non, mon cher frère et cher maître, je ne puis rester ici ; cet air de cour ne me va point, je ne sais moi-même encore à quoi je suis destiné, mais j'ai l'âme triste et abattue, le bon P. Donatien débrouillera cela ; je ne veux pas encore me marier ; je ne sais si je serai d'église ou si je dois entrer dans la religion de Saint-Jean-de-Jérusalem, mais avant tout j'ai besoin de la solitude de Rouvres, où cependant je ne retrouverai plus ni tendre mère, ni bonne marraine ; il faut que je parte et sans retard probablement. »

Un long débat s'établit entre les deux frères de lait et d'armes, car ils avaient été armés chevaliers ensemble après la bataille de Montlhéry, par le maréchal Rouault de Gamache, qui avait été témoin de leur bravoure et d'une

action d'éclat où ils avaient figuré de la manière la plus remarquable ; ils ne purent recevoir l'honneur d'être chaussés de l'éperon d'or par le maréchal de Montberon, qui l'avait promis à leur baptême, car la mort, peu soucieuse des promesses humaines, l'avait enlevé bien des années auparavant.

Tout ce que le comte de Maulévrier put obtenir de Lavergne, ce fut qu'il lui accorderait dix jours encore, et si alors il persistait dans sa résolution, il lui rendrait sa liberté.

Les dix jours furent un long martyre pour l'ami fidèle, car les prétextes du *bien public* ne manquèrent pas au duc de Nemours pour le ramener à l'hôtel de Brézé.

Enfin le départ fut arrêté. Ce furent de véritables sanglots qui suffoquèrent les deux amis : cependant, comme il fallait se quitter, Jacques de Brézé prit la parole et dit :

— « Tu le veux donc, mon cher Yacoub, nous allons nous séparer ; mais je pense que tu profiteras de l'établissement qu'a formé le roi notre maître, pour transporter les lettres d'un bout de la France à l'autre, et que

tu m'écriras souvent *. Quand ton cœur n'y serait pas porté, tu y serais obligé par devoir, car j'ai voulu pourvoir à ton avenir, je n'eusse jamais songé à t'investir de fonctions qui pouvaient t'éloigner de moi, mais tu l'exiges sans que je puisse en démêler le motif; quel qu'il soit je le respecte, car tu as toujours été si chrétien; si raisonnable, que je ne puis te supposer qu'un but honorable. Or tu sais, qu'investi des charges de gouverneur et grand-sénéchal de Normandie, de celle de sénéchal du Poitou et d'Anjou, avec d'autres fonctions de guerre ou de cour, je ne puis facilement rendre bonne justice dans mes propres domaines que je n'habite pas. Le commandement du château de Rouvres est vacant, et c'est toi que j'y ai nommé, non-seulement comme commandant de cette place, mais comme bailli de tous mes domaines du pays chartrain. Voici les brevets que j'ai fait expédier par mon chapelain; Charlotte y a voulu joindre les mêmes pouvoirs pour Houdan et Ver-

* Par un édit daté de Lucheux (Somme), le. . . . 1464.

non, qui dépendent d'elle. Notre seigneur le roi a tout approuvé. Tiens mon château de Rouvres, avec sa forteresse et ses dépendances, en bon état ; je n'ai pas besoin de te recommander spécialement notre belle chapelle ; mais n'oublie pas surtout de bien entretenir la communication par les souterrains entre le château et la ferme de la Couronne ; ce point peut devenir important dans les circonstances qui se préparent. Voici les clefs des portes souterraines que nous connaissons depuis notre jeune âge, mais que je n'avais pas cru devoir confier à ton prédécesseur. »

Après de longs adieux et de profonds soupirs, les deux amis se séparèrent.

Jacques de Lavergne, à peine arrivé à Rouvres, alla ouvrir son âme au bon prieur, il lui confia les secrets de son cœur, et déjà ces confidences amenèrent du calme dans son esprit ; car le P. Donatien était, comme nous l'avons dit, un homme de Dieu, qui avait l'expérience des choses de la terre. Il était versé dans la connaissance du cœur des faibles créatures ; il nourrissait son âme de la médi-

tation habituelle d'un livre nouveau à cette époque, intitulé *de Imitatione J.-C* : on l'attribuait à Thomas-à-Kempis, moine flamand, mort en odeur de sainteté en 1471 (c). La découverte de l'imprimerie, vers 1440, commençait à multiplier les livres dont le prieur avait une assez grande quantité; il avait bien six-vingts ouvrages manuscrits, c'était beaucoup pour l'époque.

Ce fut, en effet, pendant le règne de Louis XI, que deux frères Allemands, Martin et Michel Ulrich, attirés par le roi, établirent à Paris, la première imprimerie, et le premier ouvrage qu'ils firent paraître, fut dédié à ce prince; il a pour titre : *Speculum vite Humanæ* (d).

Le roi aimait les belles-lettres, on a conservé de lui, une correspondance pleine d'intérêt et d'événements curieux; on lui attribue aussi, un ouvrage intitulé : *Le Rosier des guerres*; et son bibliothécaire, Gaguin, a laissé un souvenir parmi les savants.

(c) Voir la note à la fin du volume.

(d) Voir la note à la fin du volume.

CHAPITRE XIV

Comment le baron de Laroche foucauld donna de bons avis à Jacques de Brézé. — Projet de la conférence de Péronne, combattue par les membres influents du Conseil-Royal. — Louis de La Trémouille, Jean de Montmorency, Gautier de Perusse, seigneur d'Escars, Jean de Laroche foucauld, éloignés volontairement et par dégoût de ce qui se passait. — Jacques de Brézé accompagne Louis XI à Péronne. — Jean Balue mis en cage. — Mauvaise humeur du comte de Maulévrier.

Bien que Charlotte fut rassurée par le départ de Jacques de Lavergne, qu'elle avait favorisé de tout son pouvoir, puisqu'il le fixait loin d'elle ; sa position ne lui permettait pas de s'isoler tellement de son entourage, qu'il ne transpirât quelque chose de sa conduite ; Jean de Laroche foucauld, pour remplir dignement la confiance de feu son ami, s'était impatro-

nisé dans l'intérieur du comte de Maulévrier, et ne fut pas le dernier à s'apercevoir de quelque chose de louche, et dans la conduite de Charlotte et aussi dans les menées sourdes de Jacques d'Armagnac, qui semblait y entraîner le comte de Maulévrier.

Le baron de Larochefoucauld, avec son expérience des affaires, prit à tâche d'arracher ces jeunes gens à des séductions qui, des deux côtés ~~pouvaient~~ les entraîner dans de grands malheurs.

— « Mon ami, dit-il un jour à Jacques de Brézé, tu m'as l'air de n'être pas satisfait de ce qui se passe ? je ne dis pas que tu aies tort absolument ; mais vois-tu, à ta place, je garderais mon mécontentement pour moi seul.

— « Comment, sire Jean, vous que j'honore à l'égal de mon père, pouvez-vous blâmer la révolte de mon âme, sur tout ce que nous voyons ?

— « Non... Mais sais-tu que si le roi apprend certaines choses, vous courez tous de grands dangers ?

— « Que m'importe !

— « Il m'importe, moi ; il ne sera pas dit que le fils de mon ami , aura fait une sottise jusqu'au bout , sans que je l'aie averti.

— « Aurait-il été question de nous au conseil , messire ?

— « Non , pas encore , Dieu merci , car je ne pourrais plus t'en parler ; mais cela pourrait arriver ; préviens la chose.

— « Comment ?

— « Rien de plus simple , mon ami : N'es-tu pas gouverneur de Normandie et grand-sénéchal encore ? Demande au roi de te permettre d'y résider ; dans ta capitale , de Rouen , où tu as l'ordre à rétablir. N'en dis rien à ta femme , avant que la chose soit faite , car elle est habituée à ce séjour-ci , elle voudrait t'en détourner , et tu céderais ; au lieu que quand ce sera un ordre du roi , elle pleurera bien un peu , mais il faudra obéir , vous vous en trouverez bien tous les deux. D'ailleurs , votre désir à tous , jeunes têtes , de redresser le monde , est aujourd'hui à peu près peine perdue ; mais si quelque chose se perd de plus , ce sera vous , entends-tu bien ?

— « Vous pourriez bien avoir raison , messire... C'est une idée lumineuse , que je dois à votre bonne amitié.

— « Pour moi , vraiment , aussitôt qu'il se présentera une position convenable dans ma province , je la demande et je m'y retire , pour mettre la dernière main aux fortifications , que le roi m'a permis de faire faire à Marcillac , et ne plus me mêler de tout ce qui se passe , et me dégoûte infiniment. »

La conversation se prolongea sur ce thème , et il fut convenu que le baron de Larochefoucauld , à la première occasion favorable qui se présenterait au conseil , proposerait au roi d'exiger que les gouverneurs des provinces y allassent résider , et que si Sa Majesté n'agréait pas la chose généralement , la demande en serait faite spécialement pour le gouvernement de la Normandie ; le long séjour des Anglais dans cette riche province , avait fait beaucoup de mal , en en modifiant l'esprit.

Les choses en étaient là , lorsqu'arriva l'année 1468. Elle fut remarquable , par le danger que le roi courut ; et toujours par la confiance

qu'il avait dans sa finesse, qu'il préférait à la droiture, et aussi par les insinuations du cardinal Balue, qui peut-être le trahissait alors. Nous voulons parler de la conférence de Péronne, à laquelle Louis XI voulut se rendre, bien que son conseil, à l'unanimité, fût d'un avis contraire. Il faut convenir, cependant, que parmi les conseillers de la couronne, s'en trouvait de capables, dont la loyauté ne pouvait être mise en doute. Au premier rang, on peut nommer Louis de la Trémoille, conseiller et chambellan de Charles VII; Jean II, de Montmorency, ayant les mêmes fonctions, qui tous deux dégoûtés, se retirèrent dans leurs terres; Gautier de Pérusse seigneur d'Escars, allié par sa seconde femme Andrée de Montberon, à Jacques de Brézé, également conseiller et chambellan du roi, se retira de même. Jean baron de Larochehoucauld, l'ami de feu Pierre de Brézé, dont nous avons déjà parlé, avait été nommé comme eux, conseiller et chambellan de Charles VII; il avait l'expérience des affaires et fut un des plus opposés à ce voyage qu'il con-

sidérait comme un piège tendu par le duc de Bourgogne, et combattit ce projet jusqu'au dernier moment.

Louis XI, qui n'aimait guère les contradictions, trouva le moyen d'éloigner honorablement, ce seigneur si opposant; peut-être Jean de Larochefoucauld, ne fût-il pas étranger lui-même à une partie de cette décision; toujours est-il, qu'il fallait un gouverneur à Charles d'Orléans, et le brevet lui en fût expédié, avec celui de sénéchal de Périgord; de plus, le roi nomma son *ami et féal* cousin, capitaine de 115 lances et de 400 brigadiniers du pays de Saintonge et d'Angoutmois. Si des diverses fonctions éloignaient le seigneur de Larochefoucauld du conseil privé de la couronne, elles prouvaient, au moins, qu'on avait lieu de l'apprécier. On sait que c'est lui qui fut le père de François de Larochefoucauld, lequel eut l'insigne honneur de tenir sur les fonts de baptême, le roi François I^{er} et de lui donner son nom. Aussi, depuis ce temps, tous les membres de cette illustre famille, n'ont pas cessé de rappeler cet évé-

ment, en donnant ce nom à leurs fils, lors de leur baptême.

Jacques de Brézé, fut désigné par le roi, pour faire partie de l'escorte qui devait l'accompagner dans son expédition de Péronne; bien que la partie ne lui plût guère, et qu'il eût voulu dès-lors être dans son gouvernement de Normandie, il fallut obéir; il laissa la comtesse de Maulévrier maîtresse de ses actions, sans se douter qu'elle pouvait en abuser, tant sa confiance était entière.

Tout le monde sait ce qui se passa dans la fameuse entrevue de Péronne, et le roi put, à son retour, se féliciter d'avoir échappé au danger, en se faisant ouvrir les filets, que le duc de Bourgogne avait fait tendre autour de lui. Le cardinal Balue, paya l'expédition; il fut mis en prison, malgré la pourpre dont il était revêtu, ce qui ne laissa pas que de faire naître d'assez sérieuses difficultés avec la cour de Rome.

Le comte de Maulévrier revint mécontent; il l'était de plus en plus de tout ce qui se passait, et l'exprimait hautement avec sa brus-

querie accoutumée, toujours loyalement et sans craindre ce qui pouvait en résulter; pour un homme d'honneur, la droiture des actions, lui semblait la seule route convenable et digne. Il s'en fallait de beaucoup qu'il en fût ainsi dans les actes émanés du roi, qui, craignant l'influence que le comte de Maulévrier aurait pu avoir dans son gouvernement, avait refusé de l'y laisser aller et le retenait, en quelque sorte, captif près de lui.

Les lettres de Lavergne, apportaient quelques douces consolations à ses noires humeurs; le jour où Jacques de Brézé en avait reçu, était presque un jour de fête, et il enviait à son ami, le pouvoir qu'il avait de faire le bien suivant le penchant de son cœur et sans contradiction. Il le disait quelquefois dans ses réponses, et lui promettait bien, que s'il arrivait qu'il pût être libre un jour, il irait vite se jeter dans les bras de son cher Yacoub, à Rouvres.

CHARLOTTE DE VALOIS

BASTARDE DE FRANCE,

ET

les trois Jacques infortunés.

LIVRE DEUXIÈME.

« Si votre œil vous est un sujet de scandale et
« une occasion de péché, arrachez-le et jetez-le
« loin de vous ; si votre main vous est un sujet de
« scandale et une occasion de péché, coupez-la
« et jetez-la loin de vous , car il vaut mieux
« qu'un de vos membres périsse que si tout le
« corps entier était jeté dans l'enfer. »

— *Saint Math.*, V, 29 et 30. —

— *Saint Marc*, IX, 42 et 46. —

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE XV

Comment il s'est établi de bons rapports entre le Prieur et Jacques de Lavergne. — Celui-ci reçoit une lettre qui le trouble. — Il consulte le P. Donatien. — Louis XI, instruit des menées de Jacques de Brézé, l'exile à Rouvres. — De l'ordre de Saint-Michel. — De la naissance du Dauphin. — Souvenir de la Motchigat. — Arrivée du comte de Harlevrier à son château de Rouvres.

Puisque nous parlons de Rouvres, nous y reviendrons aussi en disant que les relations presque journalières du jeune commandant avec le prieur furent utiles au premier, sous tous les rapports. Sa conscience fut éclairée et raffermie; de plus, le bon religieux, confi-

dent des malheurs de la contrée, put facilement donner à Lavergne de précieux renseignements pour rendre bonne justice.

Il y avait à peine trois ans qu'il était retiré au château de Rouvres, gouvernant les domaines du comte de Maulévrier, où il avait des occupations multipliées; il y avait, disions-nous, trois ans qu'il faisait beaucoup de bien, malgré sa jeunesse, par sa conduite et la rectitude de son jugement, lorsqu'il reçut un message dont le contenu assombrit singulièrement son front. Il lisait et relisait cette lettre, appuyait sa tête sur sa main, soupirait, puis marchait à grands pas, puis s'arrêtait comme un homme qui est frappé d'un coup funeste et imprévu, coup qui devait exiger une détermination prompte et énergique.

Une demi-heure après, le commandant n'avait point encore prononcé un seul mot; enfin il se lève et se rend avec précipitation chez le prieur. Celui-ci n'était pas dans sa cellule; il était près d'un moribond, à qui il aidait à passer le redoutable moment qui décide de notre éternité bienheureuse, ou trop souvent qui dé-

termine notre véritable mort. Lavergne l'attendit, avec des marques visibles d'impatience, pendant une demi-journée; enfin le bon P. Donatien parut : Lavergne se précipite à sa rencontre, la lettre en main :

— « Ah ! mon père, voyez combien je suis malheureux ! lisez et donnez-moi conseil : dois-je fuir encore?... Mais ils sont malheureux sans doute ? »

Le prieur lut et vit que le comte de Maulévrier annonçait sa prochaine arrivée à son château de Rouvres, pour l'habiter avec son épouse et ses cinq enfants, parce qu'il avait déplu au roi. Point d'autres détails.

En effet, Louis XI, instruit des menées sourdes du duc de Nemours, parvint à savoir que Jacques de Brézé avait des relations habituelles avec ce chef de révoltés. Déjà, lors de la création de l'ordre de Saint-Michel, que le roi avait institué en 1469, parce que celui de l'Étoile était tombé en discrédit par sa profusion, il n'avait point compris le gouverneur, grand-sénéchal de Normandie, dans la promotion des trente-six chevaliers qui devaient

en fixer le nombre; c'était un commencement de disgrâce. Mais n'ayant rien absolument de positif quant à la culpabilité de Jacques de Brézé, il se contenta plus tard de séparer ceux que le prétexte du *bien public* avait unis, exilant celui-ci dans ses terres, et faisant enfermer le duc de Nemours à la Bastille, sauf à voir plus tard ce qu'il aurait à faire. Ne pourrait-on pas attribuer cette brusque détermination à la contrariété qu'éprouva Louis XI, lors de la naissance du dauphin, en 1470? Après avoir longtemps soupiré de n'avoir vu survivre que ses filles, et en avoir trop souvent rendu la reine en quelque sorte responsable, l'arrivée de cet enfant, lorsqu'il n'était plus jeune, le mit de méchante humeur, parce qu'il voyait déjà en lui son successeur au trône!... On eut lieu de soupçonner aussi que le roi, en faisant surveiller l'hôtel de Brézé, fut instruit des assiduités de Jacques d'Armagnac, lorsque sa sœur s'y trouvait seule, et que les paroles de la bohémienne lui revenant à la mémoire, il prit le parti de brusquer la séparation; si en effet la décision du roi était fondée sur ce der-

nier motif, il fut étrangement trompé dans son but; car il était sans doute loin de soupçonner qu'en empêchant les relations de Jacques d'Armagnac avec Charlotte, il assurait en quelque sorte la suite des pronostics menaçants de la Motchigai.

Les supplications de la comtesse de Maulévrier ne purent rien sur l'esprit de son frère, qui lui laissa même entrevoir qu'il était plus instruit qu'elle ne l'eût voulu sans doute de son tendre intérêt pour le duc de Nemours.

Charlotte pleura amèrement, beaucoup plus de sa séparation que de la disgrâce de son mari; mais elle put facilement cacher les véritables motifs de ses larmes, qui s'accordaient si naturellement en apparence avec la disgrâce de son époux.

Le prieur, après avoir longuement réfléchi et fait à longs intervalles quelques questions à Lavergne, allait donner des conseils, lorsqu'un grand mouvement se fit au château; les clairs sonnèrent, le cri des sentinelles se fit entendre, et au milieu du tumulte, on distingua facilement que c'était le comte de Mau-

février qui arrivait avec sa famille et sa suite :
force fut au commandant d'aller au devant de
lui, sans avoir pu être fixé par les conseils du
P. Donatien.

CHAPITRE XVI.

Comment le comte de Maulévrier fut reçu à son château de Rouvres. — Compliment du P. prieur à la comtesse de Maulévrier. — Installation. — Plaisir que Charlotte trouvait à faire de la musique. — Bons effets des prédications et des prières du P. Donatien.

Lavergne fut bientôt au courant de la cause qui amenait Jacques de Brézé à Rouvres, et ils n'étaient pas encore arrivés à l'appartement principal, que tout avait été confié à l'amitié.

Le P. Prieur instruit par le commandant, se rendit des premiers auprès du comte de Maulévrier ; il allait lui adresser un discours,

en commençant par « Monseigneur, » lorsque Jacques de Brézé se jeta au cou du bon religieux, et s'écria :

— « Ah ! mon père , appelez-moi toujours votre fils, comme au temps de ma première communion et de notre séparation.

— « Eh bien , mon cher fils , laissez-moi adresser quelques paroles à votre illustre épouse. »

S'approchant alors de Charlotte, sombre et attristée, le P. Donation après lui avoir fait une profonde inclination, lui dit :

« Madame,

« Le ciel en vous faisant naître aux abords des marches du trône, et en vous entourant des séduisantes déceptions de la fortune, vous avait traitée avec moins de faveurs qu'aujourd'hui, où vous ressentez le goût amer de la disgrâce. Pardonnez-moi la liberté de ce langage familier, que me dicte mon affection et mon entier dévouement pour l'auguste épouse de celui, qui encore en ce moment, m'ordonne de l'appeler mon fils. Oui, Madame, ici, en-

tourée de cœurs simples, mais dévoués à leurs maîtres, vous serez plus à Dieu qui vous a créée pour lui, vous comprendrez davantage que la vie n'est le plus souvent qu'une brillante illusion; ici, vous pourrez devenir un modèle de résignation et un exemple de toutes les vertus. Rien ne sera perdu pour ceux qui dépendent de vous, car les exemples des grands ont une immense influence sur ceux qui sont au-dessous d'eux; votre fortune peut soulager de grandes misères, et au milieu de votre opulent entourage, vous pourrez prouver néanmoins que vous possédez l'esprit de pauvreté en secourant l'indigent, l'esprit d'humilité en descendant jusqu'à lui. Vous ne trouverez point ici, Madame, les formes adoucies des cours, mais la vulgarité de nos manières ne vous blessera pas longtemps, si vous voulez considérer tout ce qu'il y a de grand dans les âmes rachetées au prix du sang adorable de Jésus-Christ. Puis à son exemple, si vous aimez les pauvres petits enfants de vos domaines, vous serez digne qu'au jour suprême, où le souverain juge prononcera sa sentence dé-

finitive, il vous dise en vous désignant une place élevée, qui ne pourra plus vous être enlevée : « Ma fille, vous m'avez aimé dans mes membres pauvres et souffrants, vous êtes descendue jusqu'aux plus petits, maintenant montez plus haut. »

Bientôt les nouveaux habitants de Rouvres arrangèrent leur existence de façon à y passer le temps d'une manière utile, sinon très agréable, pour des gens habitués au luxe et à la dissipation de la cour. Le comte de Maulévrier avait reçu dans cette occasion la visite de plusieurs seigneurs ses voisins ou ses alliés ; dans ce nombre, Jean de Vendôme, vidame de Chartres son beau-frère, le seigneur d'Escars son parent par sa seconde femme, et bien d'autres. Ils venaient le féliciter d'avoir quitté la cour.

Charlotte qui savait chanter et s'accompagner du téorbe, put faire souvent de la musique avec le commandant, à la sollicitation de son mari. Ce lui fut la distraction à laquelle elle prit le plus d'intérêt, et le comte, quand

il le pouvait, se joignait aussi à eux ; lui, ne savait pas chanter, mais sa voix mâle et grave ajoutait beaucoup de solennité à certains airs. Il arriva plus d'une fois à Jacques de Brézé, d'oublier ou de décommander des parties de chasse, pour complaire à sa femme, et il le faisait avec empressement. La comtesse trouva encore dans les talents poétiques de Yacoubou, un motif d'occupation et d'intérêt qui avait beaucoup de prix à ses yeux ; ses rapports cependant avec lui, n'étaient pas sans quelque embarras, de part et d'autre, dans les commencements ; mais Jacques de Lavergne, par une mesure de convenance parfaite, sut bientôt faire disparaître la gêne qui avait d'abord existé.

Le Prieur n'avait pas craint de répondre à la confiance de Lavergne, en lui donnant de bons conseils sur la nécessité de fuir toutes les occasions de se trouver seul avec la comtesse de Maulévrier ; d'ailleurs, la mélancolie de cette femme désolée, paraissait un remède suffisant à ce que l'on pouvait craindre..... Malheureusement on se rassura avec une trop

grande facilité qui doit paraître bien naturelle cependant.

Une grande partie de l'année s'écoula tranquillement, le comte de Maulévrier prenait souvent le plaisir de la chasse ; la comtesse devenue grosse, s'occupait de ses enfants.

Les fêtes de Pâques étant passées, le grand sénéchal avait retrouvé du calme et presque du bonheur dans la sincère amitié de son cher Yacoub ; la seule peine qui lui restait, c'était de ne pouvoir consoler entièrement sa jeune femme qui se trouvait bien isolée, loin de toutes ses relations de famille ; cependant il avait cru remarquer moins d'abattement depuis le commencement du carême ; les sages et saintes prédications du bon Prieur, ses avis, ses exemples, ses prières surtout, avaient obtenu du ciel un changement qu'on ne pouvait guère espérer sitôt.

CHAPITRE XVII.

Comment on fit le projet de visiter les domaines, en commençant par un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. — Des sybillés payennes qui prophétisaient la *Vierge-Mère*, honorée un siècle avant la naissance de N. S. J.-C. — Des premiers apôtres envoyés dans le pays des Carnutes. — De l'évêque Regnault d'Alliers, qui engage le comte et la comtesse de Maulévrier à demeurer quelques jours à Chartres pour être témoins d'une réclusion.

Lavergne conseilla au comte de Maulévrier de conduire sa femme dans ses domaines; elle avait une haquenée très douce, et ce lui serait un moyen de se distraire qui ferait du bien à sa santé, en lui donnant de l'intérêt pour ce qu'elle possédait. L'avis parut bon, et Charlotte accepta avec empressement la proposition que lui fit son mari de lui faire faire suc-

cessivement des excursions dans les environs, en l'accompagnant. Le grand-sénéchal adorait sa femme; heureusement pour lui, rien du passé n'avait transpiré et par conséquent n'avait troublé son affection légitime.

On décida que ce serait après les relevailles de la comtesse, qui était sur le point d'accoucher, et par conséquent dans les premiers jours de septembre.

Il était alors un saint usage, malheureusement trop oublié aujourd'hui, et fait souvent, même à cette époque, sans entrer dans l'esprit d'une coutume aussi respectable; c'était de mettre, par un pèlerinage à quelque sanctuaire, ses actions principales sous la protection de Dieu, afin d'en diriger la pure intention convenablement; à cet effet, pénétré qu'on était de la foi en la communion des saints, on réclamait aussi l'intercession de la mère de Dieu, et l'on vénérail les reliques des saints, comme la semence de leur résurrection, ainsi que de l'immortalité qui nous attend et dont ils sont déjà en possession.

On voulut donc commencer naturellement

par un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, le 8 septembre, fête de la Nativité, et on s'y rendit la veille, pour aller faire ses dévotions de bonne heure, le lendemain, dans cette église, *vierge elle-même*, par un privilège particulier, et qui est un symbole de la virginité de la mère de Dieu. En effet, jamais les flancs de cette basilique n'ont été souillés et ne se sont ouverts pour recevoir le corps d'aucun défunt; nulle sépulture n'y a été faite, et la corruption n'a pu y séjourner.

Les auteurs profanes et anciens racontent que des druidesses gauloises, espèces de *sybilles*, lors de l'invasion des Romains dans la Gaule celtique, annonçaient tout haut à Chartres, où les druides avaient des autels et un sanctuaire vénéré, qu'un jour on y élèverait un temple à une *Vierge mère*. Les circonstances extraordinaires qui accompagnaient ces prédictions, et le fait par lui-même si incroyable pour des païens, voluptueux comme leur théogonie mythologique, avaient cependant déterminé le proconsul à élever un autel dans l'endroit où se trouve, dit-on, aujourd-

d'hui le *pilier de Notre-Dame*, dans la cathédrale de Chartres. Il fit mettre dessus cet autel l'inscription qui suit :

A LA VIERGE QUI DOIT VENIR ET ENFANTER SANS PERDRE
SA VIRGINITÉ (e).

En sorte que, véritablement, la mère de Dieu fut honorée en France, cent ans avant sa venue ; et, lorsque saint Albin, ou Adventin, établi par saint Potantien, d'autres disent envoyé par saint Denis dans les Carnutes, arriva à Chartres pour y porter la bonne nouvelle de l'Évangile ; il put, à l'instar de saint Paul, lors de ses prédications à Athènes, y faire connaître, non-seulement le *Dieu inconnu*, mais encore la Vierge mystique et incomparable qu'on y vénérât déjà sans la connaître.

Et lorsque, l'an 66 de notre ère, saint Carannus, vulgairement appelé saint Chéron, vint à Chartres, envoyé par saint Clément, successeur immédiat de saint Pierre ; il y trouva le christianisme si bien établi depuis

(e) Voir les notes à la fin du volume.

vingt ans chez de nombreux et fervents chrétiens, qu'il voulut s'en aller porter ailleurs la nouvelle doctrine; mais il fut martyrisé près de Chartres par des païens; c'est ce qui fait que son corps y est vénéré comme un des apôtres de la province*.

Le comte et la comtesse de Maulévrier furent reçus convenablement par l'évêque; c'était alors un savant et illustre prélat, Milles d'Illiers, quatre-vingt-quinzième évêque de Chartres, précédemment docteur en décret à l'Université de Paris, et en droit à celle d'Orléans; il fut trente-cinq ans sur son siège, et lorsqu'il mourut en 1495, ce fut son neveu Regnault, ou René d'Illiers, qui lui succéda, et qui justifia le choix qu'on en avait fait.

L'évêque loua la démarche pieuse de Jacques de Brézé; il lui souhaita, pour lui et les siens, toutes sortes de prospérités, même dans ce monde, et l'engagea, ainsi que sa femme, à demeurer quelques jours pour assister à une

* On peut lire tous ces faits et d'autres encore très curieux dans l'*Histoire de l'église de Notre-Dame de Chartres*, par Rouillard.

cérémonie très rare qui devait avoir lieu le 14 du même mois, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix ; il s'agissait de reclure pour toujours une des dames religieuses de l'hôpital qui, depuis plusieurs années, sollicitait cette insigne et rare faveur, à laquelle une grâce particulière semblait l'appeler.

CHAPITRE XVIII

Où l'on raconte la vocation extraordinaire d'une demoiselle noble de la famille Viennot de Vaublanc, avec les cérémonies symboliques et curieuses qui accompagnèrent sa réclusion.

La comtesse de Maulévrier demanda quelques détails sur une vocation si extraordinaire, et l'évêque lui raconta qu'une demoiselle Adélaïde Viennot de Vaublanc, d'une famille distinguée, avait manifesté, dès son enfance, une piété suréminente et un amour de la solitude que la grâce seule peut donner ; elle entra de bonne heure en religion ; mais bien que ses

supérieures lui eussent toujours donné la plus grande liberté de vaquer à ses oraisons solitaires, elle trouvait encore que le soin des malades, les heures d'offices et autres obligations de la règle, la détournaient de la contemplation à laquelle Dieu paraissait l'appeler. Ayant atteint l'âge de trente-cinq ans, dans l'exercice des plus éminentes vertus, elle fit demander plusieurs fois à l'évêque la permission d'entrer en réclusion; Milles d'Illiers, après avoir mis quelque opposition pour l'éprouver davantage, l'avait nommée supérieure de l'hôpital à son grand déplaisir; mais la sainte obéissance lui fit remplir encore, pendant deux années, ces fonctions qui la détournaient bien plus encore de son goût pour l'oraison contemplative. Enfin, ses sollicitations ayant recommencé, l'évêque n'avait pas cru devoir résister plus longtemps à ce qui semblait être la voix de Dieu, et il l'avait, suivant les règles, mise pour une année en clôture de probation dans la communauté, en la séquestrant tout-à-fait des rapports les plus ordinaires avec ses compagnes. L'année de probation

était échue, et comme la recluse-novice continuait à demander sa réclusion absolue, on avait construit son récluseir près de l'église de la Léproserie, qui servait alors de couvent; car depuis l'établissement des processions de la Fête-Dieu, en 1264, par décret d'Urbain IV, la lèpre avait d'abord cessé d'être contagieuse, et ensuite avait entièrement cessé d'exister en France; il était bien démontré que le divin maître voulait toujours passer, en faisant le bien, dans tous les lieux où il y avait des êtres souffrants, croyants et aimants.

Le récluseir, suivant la règle, devait avoir une ouverture sur l'église, afin que le reclus ou la recluse pût entendre la sainte messe; le reclus y recevait la sainte communion ordinairement tous les jours, à moins qu'il ne fût prêtre, car alors il avait dans sa cellule tout ce qu'il fallait pour dire la messe; mais cette ouverture était toujours couverte de deux voiles, un à l'intérieur et l'autre à l'extérieur, séparés par une grille, et, sous aucun prétexte, ils ne pouvaient être tirés à la fois.

Dans le récluseoir se trouvait aussi une baignoire, car la propreté était exigée, comme nécessaire à la dignité du Saint-Sacrement, dont on avait le bonheur d'approcher si souvent.

A l'extérieur on transmettait la nourriture au reclus par un tour; quand il en avait de reste, il le remettait sur le tour, et les pauvres le prenaient.

Sous aucun prétexte, la folie exceptée, le reclus ne pouvait sortir; mais quand il était malade, l'évêque permettait qu'on levât le sceau qu'il avait apposé lors de la réclusion, et aussitôt qu'on revenait à la santé, l'évêque remettait le sceau sur la porte, qui demeurait close, sans qu'on pût obtenir une parole inutile du reclus. Quand c'était un prêtre, il pouvait confesser les personnes qui voulaient s'adresser à lui, et c'était assez fréquent; car d'ordinaire ce n'étaient point des esprits étroits qui se retiraient ainsi, c'étaient presque toujours des esprits supérieurs: seulement ils comprenaient mieux que d'autres les voies de Dieu, qui nous appelle le plus sou-

vent, par l'exercice de la pénitence, à veiller sur nos penchants, et à prier sans cesse pour les combattre avec des armes victorieuses.

La comtesse de Maulévrier avait de la peine à admettre la nécessité de ce sacrifice absolu de tout ce qui est extérieur, pour consacrer sa vie entière et toutes ses facultés à Dieu ; les esprits bornés et les esprits forts portent souvent des jugements identiques, car les extrémités se touchent : les simples ne croient rien au-delà de ce qu'ils voient, les subtils n'admettent rien au-delà de ce qu'ils comprennent ; comme si la vue de l'esprit n'avait pas des bornes aussi certaines, et marquées aussi nettement que la vue du corps. Ce qui empêche ordinairement d'être religieux, c'est d'abord l'ignorance des premiers principes, qu'on n'étudie pas ; c'est ensuite une petitesse d'esprit qui ne veut pas monter très haut, parce qu'il s'arrange du monde présent, comme s'il devait toujours durer ; c'est une froideur d'âme qui ne peut sentir l'amour de Dieu, et qui souffre quand elle entend dire que Dieu s'est fait homme... qu'il est mort... pour nous... ;

mais le génie, comme l'homme simple qui n'a pas éteint la lumière née avec lui, comprend que Dieu se soit fait petit... qu'il soit mort... Il n'y a rien qui comprenne mieux l'abaissement que ce qui est élevé, soit par l'intelligence, soit par la grâce divine.

On conçoit parfaitement que la comtesse de Maulévrier, femme mondaine et dissipée depuis son enfance, qui avait effleuré beaucoup de choses sans en savoir aucune à fond, pas même en quoi consistait le devoir de tout chrétien, qui s'était ainsi formé des sentiments et des opinions de religiosité vague fort à la mode en ce moment, ne voulut ou ne put comprendre la nécessité de répondre à une vocation qui lui paraissait aussi rigoureuse; mais tout ce qu'elle venait d'apprendre excitait sa curiosité au plus haut degré, et elle voulut demeurer, pour assister à la cérémonie à laquelle l'évêque l'avait conviée.

Au jour fixé, le 14 septembre, à 8 heures du matin, toutes les cloches de la ville sonnaient le glas des morts; la future recluse, conduite processionnellement dans son costu-

me de religieuse, avec un voile noir très épais, accompagnée de deux sœurs qui portaient sur leurs bras la robe de laine sans teinture, le scapulaire et le manteau de même, se rendit à la cathédrale, où l'évêque les reçut à la porte. Là, le prélat lui demanda ce qu'elle voulait.

— « La réclusion.

— « Pour quels motifs?

— « Pour vivre toute à Dieu, dans la solitude.

— « Ma sœur, vous pourriez servir Dieu et le prochain en restant en communauté.

— « Je veux, avec la permission de Votre Révérence, rompre entièrement avec le monde, à l'exemple de sainte Madeleine, de sainte Marie l'Égyptienne, de saint Antoine, et de tant d'autres saints solitaires.

— « Alors, ma sœur, commencez à entrer dans le tabernacle élevé par la main des hommes à la gloire de Dieu, et qui n'est qu'une faible image de cette église mystique où vous êtes appelée à prendre votre place un jour, afin que, devenus une pierre polie en ce monde par la mortification, vous soyez réunie

par la charité à Jésus-Christ, la pierre angulaire de l'édifice éternel. »

L'évêque la conduisit alors par la main jusqu'au sanctuaire, où, après avoir béni les vêtements apportés par les religieuses, on en revêtit la mère de Vaublanc ; puis, on lui mit au cou une croix de bois suspendue à une corde, et l'évêque dit la messe, que la recluse entendit à genoux ; elle y communia, et, après une messe d'actions de grâce que le prélat et la recluse entendirent, la procession se remit en marche, en se dirigeant vers le récluse. Les cloches sonnaient toujours le glas.

Arrivés là, l'évêque fit une nouvelle série de questions à la nouvelle recluse, qui, persistant dans sa résolution, fut introduite dans sa cellule, d'où il lui fut défendu désormais de sortir avant sa mort ; l'évêque lui imposa le nom de sœur Marie-de-la-Nativité ; il lui remit la règle des recluses, rédigée par le docte prêtre Grimlaïc, laquelle était en grande partie basée sur la règle de saint Benoît. Enfin, après avoir fermé la porte, il y appliqua son sceau, qui ne devait plus être levé avant la mort.

de la recluse. Au-dessus du tour étaient écrits ces mots : *Faites pénitence, veillez et priez* (f).

Ceux qui seraient tentés de tourner en ridicule ces pieuses folies de la croix, ne savent ce que c'est que la communion des saints, et le trésor commun de l'Église catholique; qu'ils sachent au moins que si les actions des saints sont toutes proposées à notre admiration, elles ne sont pas toutes proposées à notre imitation, mais, que tous, nous devons étudier et savoir ce que Dieu exige de chacun de nous, pour l'aimer par l'accomplissement de ses commandements, et de nos devoirs particuliers.

(f) Voir la note à la fin du volume.



CHAPITRE XIX

Comment le comte et la comtesse de Maulévrier firent de grandes générosités avant de quitter leur dévotieux pèlerinage. — L'invitation qu'ils firent à l'évêque de venir l'an suivant en *Jubilé* au prieuré de Rouvres, pour le séculaire anniversaire de la dédicace de la chapelle basilicale. — La visite des domaines. — Belles réceptions partout. — Réédification de l'église de l'abbaye de Coulomb, où fut fondée la sépulture du comte et de la comtesse de Maulévrier. — Charlotte reprend sa belle humeur. — Lavergne l'accompagne quelquefois, et il fait de la musique avec elle.

Les nobles époux, qui avaient fait leurs dévotions le jour de la fête de Notre-Dame, firent de grandes générosités, soit pour l'église, soit pour les pauvres malades, soit pour les indigents; ils firent encore, avant de quitter Chartres, leur prière *au pitié de la Vierge mère*, puis devant les corps de saint Chéron, martyrisé près de la ville, et de saint Piat,

martyr en Flandre, mais dont le corps fut transporté à Chartres. Enfin, une visite de remerciements à l'évêque, qui leur avait procuré une grande édification, et qui leur donna sa bénédiction.

Avant de le quitter, le comte de Maulévrier pria le prélat de venir l'année suivante officier à la chapelle du château de Rouvres, le jour de la saint Martin ; ce devait être le centième anniversaire de la dédicace de la chapelle et de la translation d'une relique insigne de saint Martin, qui y était déposée sous l'autel ; il lui demandait même d'obtenir du pape qu'il y eût une indulgence plénière avec octave pour tous les pèlerins, et que l'évêque eût, pour le jour même de la fête, le pouvoir de donner la bénédiction papale. Milles d'Illiers promit de faire toutes les démarches en cour de Rome à cet effet, et l'assura que, dans tous les cas, il se rendrait lui-même à cette invitation, dont le but le charmait infiniment.

De Chartres, le comte et la comtesse de Maulévrier commencèrent leur tournée, avec leur suite, dans leurs domaines; ils commencèrent

par visiter Houdan et Vernon, appartenant à Charlotte; elle fut bien reçue partout; puis Anet, Bréval, Montchauvet, Nogent-le-Roi, toutes anciennes chastellenies, dont les châteaux forts avaient été démolis par ordre de Charles V. Ces visites, avec leurs accessoires, ne laissaient pas que de prendre du temps, et d'occuper sérieusement les seigneurs de ces domaines. En passant près de l'abbaye de Coutances, l'abbé et ses religieux sollicitèrent quelques secours en bois de construction, en pierres de carrières, et enfin en corvées, pour les aider à réédifier l'église, qu'un incendie avait réduite en cendres. Tout ce qu'ils demandèrent leur fut octroyé, et Charlotte y ajouta quelques promesses d'argent : aussi les religieux obtinrent-ils une autre concession, qu'ils regardèrent comme un devoir de solliciter, à savoir que la sépulture du comte et de la comtesse de Maulévrier serait érigée et préparée dans le chœur de cette église, avec des messes de *requiem*, qui seraient fondées par suite de leurs bienfaits.

Pendant ces tournées, renouvelées de temps

en temps, de grandes largesses furent faites par la comtesse, qui y mettait bien un peu d'ostentation. Ces visites parurent avoir la plus heureuse influence sur Charlotte de Valois, qui reprit sa bonne humeur, sa bonne santé, et aussi malheureusement tous ses charmes.

Quelquefois, les travaux du comte de Maulévrier l'obligeaient d'aller dans son gouvernement à Rouen, ou l'empêchaient d'accompagner sa femme; alors il chargeait le cher Yacoubo de chevaucher près d'elle dans ses courses, afin de la garantir de tout accident et de la préserver de tout danger. Les routes n'étaient pas encore ce qu'elles sont devenues; la recommandation était naturelle, mais il ne la croyait pas dangereuse, et elle l'était bien plus que les accidents qu'il redoutait. Il lui demandait aussi de la distraire en lui chantant des rondeaux et des chansons qui lui plaisaient. Charlotte trouvait de fréquentes occasions d'exercer le talent de Lavergne, et d'y ajouter le sien. De longues heures étaient consacrées à la musique, presque journellement, le diman-

che excepté, et ce n'était jamais sans quelque trouble d'esprit et de cœur que la séparation avait lieu. Certes, on ne se le disait pas, on ne se l'avouait pas à soi-même, et cependant c'était peut-être déjà plus que le regard condamné par l'Évangile.



CHAPITRE XX

Comment le P. Donatien renouvelle ses bons conseils au jeune commandant. — Il l'engage à visiter les Saints lieux, ou d'aller à Rhodes. — De Jean de Lastic, de Jean des Ursins, de Pierre d'Aubusson et d'Emery d'Amboise. — Combats dans le cœur et dans l'âme de Lavergne. — Combats différents chez Charlotte.

Le P. Donatien, confident de Jacques de Lavergne, lui conseilla sagement, d'après tout ce qui se passait dans son cœur, de quitter Rouvres pour quelque temps. Après en avoir longuement causé et y avoir mûrement réfléchi, il l'engagea à prétexter une nécessité d'aller faire une visite aux lieux Saints, ou bien la louable pensée d'aller à Rhodes se

mettre à la disposition du grand-maitre des religieux de saint Jean.

— « Dans mon jeune âge, lui dit-il, j'ai suivi ce bon conseil, j'étais aussi dans une position difficile; j'eus le courage de rompre avec mes inclinations, que je ne devais pas satisfaire; je me suis rendu à Rhodes, c'était alors Jean de Lastic qui était grand-maitre, et depuis longtemps un magistère n'avait été plus convenablement, plus religieusement exercé sous tous les rapports. Je fis mes caravanes, puis la grâce de Dieu m'appela à une vie plus retirée. Après une blessure grave, qui ne me permettait plus de servir militairement, je suis entré dans l'ordre de Saint-Benoît, et, depuis que je suis en religion, je ne me suis jamais repenti; j'en bénis encore le ciel aujourd'hui, où je puis, mon cher enfant, vous transmettre le conseil qu'on m'a donné, et que j'ai si heureusement suivi.

— « Mais mon père, je suis loin d'être assuré que Dieu m'appelle à entrer en religion ?

— « Aussi, mon fils, n'est-ce pas ce que j'exige de vous; mais commencez par fuir le

danger que je crains et dont vous êtes tourmenté. Une fois reçu novice dans la religion de saint Jean, faites vos caravanes, et lorsque le temps de faire des vœux arrivera, vous saurez ce que vous aurez à faire. Si alors vous voulez rentrer dans le monde, l'absence vous aura été utile, et vous serez plus fort contre vous-même et contre les orages du cœur.

— « Dois-je donc les quitter encore ? que vont-ils penser ? »

— « Et que vous importe les discours des hommes, mon cher enfant ! fuyez, car votre repos, votre bonheur est à ce prix. Je ne connais pas le grand-maître actuel, qui est Romain, de la famille des Orsini, et qui ne l'a emporté que d'une voix sur un Français, le frère de Ricard, parce que son élection a eu lieu à Rome... Mais j'ai conservé des relations fréquentes avec le frère Pierre d'Aubusson, qui est commandeur, ou peut-être même prieur d'Auvergne, et aussi quelque peu avec le frère Émery d'Amboise, celui-ci beaucoup plus jeune que nous. Je vous recommanderai aux deux. Je serais bien étonné que

le premier, par sa capacité hors ligne et sa grande vertu, ne devint pas un jour grand-maitre, et ne donnât cette gloire de plus à la France.»

Lavergne, absorbé par les réflexions, écoutait peu les souvenirs que le P. Donatien se plaisait à repasser; il approuva machinalement, s'arracha des mains qui le retenaient tendrement, et sortit sans trop savoir à quoi se résoudre.

Le combat était violent déjà, entre le penchant et le devoir, celui-ci malheureusement commençait à faiblir. Les maitres de la vie spirituelle remarquent qu'il faut lutter avec tous ses vices, les prendre pour ainsi dire corps à corps, s'en rapprocher et les vaincre par l'habitude de les voir, de les étudier, de dresser des batteries; mais que pour la pureté et *tout* ce qui y tient, un seul et unique remède peut en venir à bout, c'est la fuite la plus prompte et la séparation absolue des objets qui s'attirent; qu'il faut enfin chasser jusqu'à la pensée, car elle devient coupable.

ble aussitôt qu'on s'y arrête avec quelque complaisance.

Si au moins le pauvre Lavergne avait eu pour lutter avec lui et contre lui une personne comme lui, éprouvant les mêmes combats, voulant le bien par-dessus toute chose, et qui surtout n'eût pas eu un passé que le malheureux ne pouvait oublier ? si on ne l'eût pas continuellement demandé ? si on ne lui avait pas imposé à tout instant des rapports qui le bouleversaient ? si les tête-à-tête, les chants ne se fussent pas multipliés à l'infini ? peut-être fut-il demeuré vainqueur.... Mais nous savons au contraire qu'il n'en était rien.

S'il est vrai qu'une femme qui remplit ses devoirs est un don du ciel, on peut assurer que celle qui y manque devient le fléau des familles.

L'on a vu que la comtesse de Maulévrier avait déjà fait l'apprentissage de la sécurité dans le crime. Sans doute, elle estimait son mari, elle l'honorait singulièrement, elle le dominait d'une manière absolue, pour ainsi dire, et néanmoins elle le craignait ; elle redoutait sur-

tout de lui donner un soupçon contre la délicatesse ou l'honneur, car sur ces chapitres-là elle savait que nulle considération ne pourrait arrêter le premier élan de sa colère. Elle avait la conviction intime de tout ce qui vient d'être exposé, et cependant la légèreté de son caractère, de ses penchants, lui faisait oublier d'aussi puissantes considérations qu'une piété pratique eût pu seule faire dominer dans son âme.

Ses rapports habituels avec Lavergne, surtout en faisant de la musique avec lui, avaient excité chez elle une espèce d'admiration pour les qualités douces et aimables de ce jeune commensal ; elle établissait entre sa bienveillante attention et la brusquerie du comte, des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage de celui-ci. Les airs langoureux que Lavergne chantait avec animation ; l'expression qu'il donnait aux paroles, par la manière dont il savait les accentuer ; la vie qu'il rendait aux récits trop tendres des troubadours firent d'affreux ravages dans les deux cœurs.

Lavergne avait trop le sentiment de ses de-

voirs et de l'honneur pour aller de lui-même au-delà de ce qui convenait ; d'ailleurs, il avait encore recours à son guide habituel, qui sans cesse conseillait la fuite ; mais c'était la seule résolution à laquelle il savait toujours trouver mille obstacles invincibles, qu'il puisait d'une manière spécieuse, dans l'obligation même de ses devoirs , pour répondre à la confiance du comte de Maulévrier.

Charlotte, de son côté, était arrêtée par ses souvenirs , car elle pouvait redouter les dédains de celui qui avait eu naguère la louable sévérité de lui reprocher sa conduite. Cependant qui donc oserait élever les yeux jusqu'à elle, dans l'éloignement où elle était de ses pareils, si elle-même ne descendait ? Elle ne se dissimulait point qu'elle seule pouvait désormais faire les premières avances, sauf à les effleurer avec la délicatesse qu'une femme seule peut mettre dans ses procédés, quels qu'ils soient.

Ainsi il y avait combat des deux côtés : pour l'un, la religion et l'honneur conservant encore quelque force de leur premier

empire, le soutenaient contre l'inclination qui se ruait contre lui avec une certaine violence ; pour l'autre, c'était l'inquiétude, la crainte, la peur qui l'arrêtaient ; mais le trouble, l'émotion, l'entraînement prenaient sans cesse le dessus, car des images attrayantes occupaient habituellement son esprit, d'où elle ne les chassait jamais volontairement.

Dans la périlleuse situation de ces âmes, qu'il fallait peu de chose pour rouler au fond du précipice ! la plus faible étincelle pouvait allumer un violent incendie... et cette circonstance si insignifiante ordinairement, pouvait se présenter à tout instant. Car comment dans les relations d'une vie aussi retirée, dans un intérieur où tout aboutissait à ces trois rouages, qui, pour ainsi dire, ne faisaient qu'un seul pivot, autour duquel tout circulait ; comment, en effet, aurait-on pu esquiver toujours un de ces contacts assez prolongés qui doivent décider du sort de deux personnes ? elles ne pouvaient s'éviter dès qu'elles demeuraient au même lieu.

Nous allons suspendre quelques instants

ce qui se rapporte aux impressions mutuelles des personnes, pour raconter ici un événement qui eût pu apporter une heureuse diversion, si on avait su en profiter suivant les vues de la grâce divine.

CHAPITRE XXI

**Comment Dieu envoie des épreuves pour qu'on revienne à lui.
— Mort du fils aîné du comte de Maulévrier. — Le prêtre est
toujours le premier consolateur dans l'affliction, et le plus
utile. — La mort s'oublie vite.**

Il arrive souvent que Dieu, par des voies toutes miséricordieuses et en vue de notre salut, nous accable en quelque sorte de peines cuisantes, pour nous obliger à tourner nos regards vers celui qui seul veut, et peut faire notre bien, en disposant à cet effet des événements en apparence les plus ordinaires.

La comtesse de Maulévrier, en qui nous avons reconnu des qualités brillantes, très peu faites pour concourir au bonheur, avait au milieu de ses erreurs, conservé un cœur de mère pour ses enfants; on peut dire, que sa tendre affection pour eux, occupait véritablement la première, et la plus grande place dans ses sentiments; on l'a souvent remarqué: les mystères de tendresse que renferme l'amour maternel, dépassent tout ce que l'imagination peut inventer; à tel point, que d'un consentement unanime, les peuples ont toujours considéré le contraire, comme une monstruosité hors de toute nature.

La Providence a bien fait toutes choses..... car où trouverions-nous ces soins si vigilants dont notre première enfance a besoin, malgré le peu de charme qu'on devrait y trouver naturellement, si ce bonheur suréminent n'avait été gravé dans le cœur de la femme, d'une manière indélébile?

Il y eut donc une trêve dans les concerts et les chants de Charlotte, par conséquent, dans

les sourdes manœuvres dont la musique lui fournissait le fatal prétexte, c'était un moyen discret de s'entretenir devant des tiers sans qu'ils s'en aperçussent. Il ne faut pas croire que tout ce qui paraît naturel, le soit en vérité ; les yeux les plus clairvoyants, les plus exercés, les plus scrutateurs, à moins de viser au même but, ne peuvent parvenir à deviner ou découvrir la pensée, l'expression d'un geste, en apparence parfaitement indifférent, et qui cependant est compris par l'intéressé à qui il s'adresse, pour lequel il semble avoir été créé ; à cet égard, la perspicacité la mieux aiguisée, la plus subtile, doit baisser pavillon ; on ne peut être sûr de la vertu de qui que ce soit, que lorsqu'elle est appuyée sur l'exercice constant de la pratique religieuse ; là seulement se trouvent des garanties qu'on ne peut plus mettre en doute.

Toujours est-il, que la coquetterie de la comtesse de Maulévrier, s'évanouit tout-à-coup ; l'aîné de ses enfants tomba dangereusement malade, et malgré tous les secours de l'art, fut emporté en peu de jours. Il serait

impossible de rapporter le désespoir déchirant de cette mère inconsolable ; et la stupeur du comte ne pouvait trouver de soulagement que dans les consolations prodiguées avec abondances par le P. prieur.

Partout où la douleur se fait jour ; partout où le monde ne trouve à répéter que des banalités qui ne peuvent qu'ajouter à la peine ; partout où le désespoir est prêt à éclater , l'on retrouve le prêtre pour premier consolateur ; lui seul , parce qu'il a placé plus haut ses affections , peut les ramener sur l'indigent , le malheureux , le souffrant et l'affligé ; car le but de sa vocation ne se trouve pas dans les joies de ce monde , et rien de ce qui l'entoure ne lui tient assez intimement , pour que sa charité , qui va puiser à la céleste source , ne trouve la possibilité de déverser quelque gouttes d'abord , puis , au besoin , des torrents de consolations ; la source d'amour où il peut et va puiser , n'est-elle pas toujours inépuisable ?

Le P. Donatien profita avec empressement et avec un tact parfait , de ce malheur qui

était venu s'appesantir d'un poids si lourd sur des heureux du siècle. Ce ne fut pas sans fruit assurément qu'on eût pu concevoir de véritables espérances, à la vue des actes vertueux qui se pratiquaient à Rouvres, si la persévérance avait été le point d'étude ou de méditation de ceux qui en avaient besoin. Ne peut-on pas supposer aussi que la vivacité même de cette douleur, et l'impulsion trop expansive ne pouvait se soutenir au même degré ; car enfin, l'on ne peut se faire un état de sa douleur..... Où trouver à la longue un rapport de correspondance ? Le mieux est donc de se soumettre aux décrets de la Providence, qui permet que l'on ressente son affliction, car sans cela point de mérite, mais qui ne veut pas que l'on s'afflige comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

Faut-il dire encore, que la mort, cet événement si grave pour tous les hommes, puisqu'elle les atteint tous en dernier ressort, est peut-être ce qui s'oublie le plus facilement, si l'on veut la considérer, proportion gardée, dans ses rapports avec les autres évé-

ments de la vie ; mais c'est encore une preuve de la sagesse divine , dont nous devons lui rendre grâce , car l'univers tout entier serait dans les larmes s'il en était autrement.

CHAPITRE XXII

Comment l'évêque de Chartres annonce les faveurs spirituelles de notre Saint-Père le pape. — Ses projets de visite épiscopale à Rouvres. — Les préparatifs de réception. — Des chaires. — De l'ole de la Saint-Martin qui se mange avant le saint temps de l'advent. — Retraite prêchée.

Quelques mois après ce douloureux événement, le comte de Maulévrier reçut de l'évêque de Chartres l'annonce qu'il avait obtenu du souverain pontife, Sixte IV, les faveurs spirituelles qu'il avait sollicitées pour l'anniversaire séculaire de la dédicace de la chapelle de Rouvres. Il devait s'y rendre dès la veille de la Saint-Martin, qui se trouvait aussi cette

année concourir avec le vingt-cinquième anniversaire de son sacre. Il avait le projet d'y officier pontificalement toute la journée de la fête; puis, pendant l'octave, il avait l'intention de faire sa visite pastorale dans les environs, en revenant tous les soirs coucher à Rouvres. L'évêque engageait le prieur à s'entendre avec le comte de Maulévrier, afin qu'on publiât dans toute la contrée la bulle d'indulgence accordée par le souverain pontife, en faisant remarquer surtout, que Sa Sainteté ouvrait les trésors de l'Eglise aux conditions ordinaires d'abord, mais aussi dans l'espérance que le zèle de la croisade se ranimerait encore en France, et en exprimant le vœu qu'on y établît la dévotion de l'*Immaculée Conception* de la bienheureuse Vierge, dévotion qui jusque-là n'avait pas été encouragée par l'autorité de l'Eglise; enfin l'évêque annonçait qu'il donnerait la bénédiction papale après l'office du matin.

Cette nouvelle réjouit tous les habitants du château, et, en leur donnant une nouvelle occupation obligée, acheva de ramener le calme,

là où l'affliction avait eu un si grand empire.

Le comte, dans cette circonstance, voulut déployer la plus grande solennité; et sa piété lui fut un stimulant pour que cet événement remarquable laissât des traces profondes de persévérance parmi les populations. Après avoir pris l'avis du prieur, il fut décidé que l'on inviterait les frères prêcheurs et les pères capucins à venir donner une retraite pendant les huit jours qui précéderaient la fête; qu'on préparerait les casemates de la forteresse pour y loger et nourrir les pèlerins, et que pour faire honneur à l'évêque, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son sacre, on inviterait *les chairiers* à venir d'avance au château, afin qu'on pût aller au devant de monseigneur l'évêque et le porter sur sa chaire, pour faire son entrée à Rouvres jusqu'à la chapelle du prieuré de Saint-Martin. Les quatre chairiers sont des seigneurs vassaux de l'église de Chartres : le premier en titre est *le vidame* de Chartres, alors du nom de Vendôme, et beau-frère du comte de Maulévrier; les barons d'Alluies, de Mont-Miral en Per-

che, et d'Authon-Brou. Quand l'évêque prend possession de son siège, les *chairiers* vont processionnellement, avec un cérémonial prescrit, au devant de lui, et ils le portent sur un siège qu'on appelle *chaire*, jusqu'à l'entrée de son église cathédrale : là il est reçu par le chapitre; et c'est cette cérémonie que le comte de Maulévrier voulut renouveler au vingt-cinquième anniversaire de l'épiscopat de monseigneur Milles d'Illiers, honneur auquel les *chairiers* se prêtèrent avec empressement.

Il fut donc convenu que le comte de Maulévrier, aurait soin des pèlerins, et que la comtesse s'occuperait des femmes. Jacques de Lavergne prescrivit dans tous les domaines du comte qu'on eût à envoyer, dès les premiers jours du mois de novembre, des oies grasses, des marrons, du cidre, de l'hipocras, de l'hydromèle et du vin clairet, afin de distribuer en largesses une abondante nourriture et de la boisson pour réjouir tous les braves gens qui viendraient en pèlerinage dès la veille et le jour même,

Des harengs salés et des légumes secs furent aussi commandés pour les jours suivants, car beaucoup de gens observaient encore le jeûne de l'*Avent*, qui commençait alors pour quelques personnes dès le lendemain de la Saint-Martin, comme dans les premiers siècles, pour mieux se préparer par la pénitence, pendant six semaines, à la grande fête de Noël. C'est pour cela qu'au repas de la Saint-Martin on faisait meilleure chère, et qu'on mangeait l'*oie grasse*, qui a conservé le nom d'*oie de la Saint-Martin*, avant d'entrer en carême. Cependant la grande majorité des chrétiens n'observait plus, suivant la règle générale d'alors, que quatre semaines : elles représentaient les quatre mille ans qui avaient précédé la naissance temporelle du Seigneur, *adventus Domini* (g).

Dans les premiers jours de novembre, les pèlerins commencèrent à affluer dans le bourg et les villages environnants ; et les premiers sermons de retraite eurent lieu dès le lende-

(g) Voir la note à la fin du volume.

main du jour des Morts, précédés d'une messe du Saint-Esprit. Comme la chapelle ne pouvait contenir la foule qui était accourue de tous les coins de la France, les pères capucins et les frères prêcheurs faisaient leurs discours ou sur les glacis et la place d'arme, lorsqu'il faisait beau, ou bien dans les casemates, les grandes salles et la chapelle, lorsqu'il pleuvait.

CHAPITRE XXIII

Où l'on voit les belles et honorables réceptions faites au vicaire évêque de Chartres. — Comment il officie pour la fête séculaire de la Dédicace. — La bénédiction papale donnée du haut de la chapelle du prieuré. — Heureuses impressions données aux populations, à la suite des pieuses prédications. — Réflexions populaires.

Dès le 9, la série des exercices de la retraite finissait dans la matinée, et les confessions s'ensuivirent. Le 10, après midi, les cloches du bourg, lancées à la volée, annoncèrent qu'on apercevait monseigneur l'évêque, qui arrivait sur une mule, avec son clergé et sa suite, précédé du porte-croix. Aussitôt le prieur-archidiacre, ses moines et tous ceux

des clercs qui n'étaient point occupés aux confessionnaux, se rangèrent en procession et marchèrent au devant de l'évêque, ayant le comte de Maulévrier et les quatre chairiers en tête. On le reçut à la porte de la ville : là, après les discours d'usage, Milles d'Illicrs, après quelques difficultés, consentit à se laisser porter sur sa chaire par les seigneurs *chairiers*, qui voulaient faire honneur, non-seulement au digne successeur des apôtres, mais encore à la personne elle-même. Toutes les cloches étaient en branle, et les populations, agenouillées dans les rues, recevaient dévotement la bénédiction du seigneur évêque.

On le mena d'abord à l'église paroissiale de la ville : il y fit sa prière; puis on le conduisit au château. La comtesse de Maulévrier était descendue jusqu'à l'entrée de la première porte de la forteresse, pour recevoir la bénédiction du prélat, que l'on conduisit à la chapelle du prieuré. Le P. Donatien lui présenta l'eau bénite, l'encensa et le conduisit à son trône élevé dans un des côtés du sanctuaire. Après avoir adoré le Saint-Sacrement, l'évêque

fut dans les appartements du château, où on l'invita à souper; mais il refusa, n'ayant pas l'habitude dans aucune de ses tournées de loger ailleurs que dans quelque convent, et d'avoir d'autre ordinaire que celui de la communauté.

En effet, le comte avait été prévenu à cet égard, et même il savait qu'il ne couchait que sur la dure; mais il avait espéré que dans la circonstance, il se relâcherait de la rigueur de ses habitudes. Il n'en fit rien néanmoins, bénit les tables, passa ensuite dans les casemates où étaient dressées les tables des pèlerins, qu'il bénit aussi, puis il se rendit au prieuré pour attendre dans une cellule la solennité du lendemain.

On demandera peut-être à quoi bon ces mortifications, ces jeûnes, ces pénitences? Et d'abord on pourrait répondre par ces paroles menaçantes de Jésus-Christ : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. » Voilà le principe; l'Eglise ensuite en a réglé l'application, quand et comme elle l'a jugé convenable, comme aussi elle en dispense

tout-à-fait, suivant les circonstances, ou seulement la modifie et la change en aumône.

Qui ne sait encore, ou n'a déjà éprouvé, que les mortifications, en affaiblissant le corps, donnent de la force et de la vie à l'âme? Enfin, que veut la religion? c'est que nous combattons deux vices malheureusement trop communs, l'intempérance et l'avarice. Admirables institutions, trop peu connues et appréciées, car elles font expirer sur les lèvres de l'indigent le blasphème contre la Providence, et elles changent en bénédictions les fureurs que l'envie eût pu lui inspirer!

Le lendemain, de bonne heure, tout le monde était sur pied. On ouvrit les deux battants de la porte d'entrée de la chapelle, et une multitude de peuple put, du parvis et de la place d'armes, voir officier l'évêque. Déjà, dès cinq heures du matin, beaucoup de gens avaient approché de la sainte table; mais pour la messe de monseigneur l'évêque, ce fut bien plus considérable encore; le prieur fut obligé de porter le saint ciboire jusque sous le porche, afin d'éviter le désordre, et d'y donner

de son côté la communion sur les degrés qui descendaient au parvis. Du reste, tout ceci avait été prévu.

Après la messe, toutes les cloches annonçaient la bénédiction papale. Dans la ville; on était monté sur les toits; toutes les cours et tous les glacis du château et de la forteresse étaient couverts d'une multitude innombrable; l'évêque monta sur la seconde galerie au-dessus de la porte de la chapelle : là, accompagné de son clergé, revêtu de ses habits pontificaux, coiffé de la mitre, tenant la crosse en main, il lut les prières prescrites; puis, saluant la croix dont le comte de Maulévrier tenait la hampe, il bénit toute cette population chrétienne, qui, à genoux, la tête baissée, recevait en silence la bénédiction envoyée par le chef de la chrétienté. Dans ce moment, les tambours battent aux champs, les trompettes, les clairons retentissent, les cloches sont lancées....

Mais, à peine l'évêque a-t-il prononcé le dernier *amen*, que toutes les populations se lèvent en criant : Noël, Noël; elles étaient

ivres de joie et de bonheur. Heureux le peuple, qui sait honorer ses véritables fêtes aux pieds des autels, et que la foi aide à supporter sans murmures, les peines de cette triste vie, de cette vallée de larmes, de cet exil, qui heureusement doit avoir un terme.

Pendant le repas qui suivit, tous les gens de la campagne furent assis à de longues tables abondamment servies, Monseigneur vint les bénir, le comte et la comtesse, vinrent s'assurer que tout était convenable, et lorsque les grands personnages se retirèrent, tout le monde se leva, le hanap en main, pour boire à la santé de leurs Seigneurs.

L'octave se passa également bien, et lorsque tout fut fini et fut rentré dans l'ordre accoutumé, on parla encore longtemps, des journées édifiantes, du bonheur sans nuages qu'on y avait éprouvé, des bonnes paroles de monseigneur l'évêque, des solides instructions des charitables prédicateurs; aussi, de la générosité et des magnificences de monseigneur le comte de Maulévrier, et de madame de Brézé. Oh! dam, chacun avait bien

sa petite histoire, son petit événement à raconter en rentrant au logis ou à la chaumière; et ceux qui revenaient chez eux, étaient bien vite entourés et questionnés sur ce qu'ils avaient vu ou entendu :

— « Monseigneur l'évêque est-il fait comme nous? est-il grand? est-il petit? est-il gros? Et comment est-ce qu'est donc fait son grand bonnet? Sa crosse ou son bâton, c'est-il tout d'or?

— « Vraiment, oui, disait l'autre, ça vous reluit à l'œil, que ça vous éborgne et vous écarquille.

— « Et notre comte, c'est-il là un seigneur!

— « Et sa dame, ma fine, dit une boulangère, c'est qu'on n'en voit point de belles comme ça; alle vous a des yeux, que c'est comme la gueule enflammée de notre four, avant d'y mettre la pâte.

— « Puis, alle vous est atournée et ficelée, que ça ne se voit que cheux notre seigneur le roë.

— « Aussi ben, alle en tient un peu de la côte du roè, à ce qu'on dit.

— « Mais, dites donc, ma commère, c'est-il point sa sœur?

— « Je crè ben qu'on m'a dit quelque chose comme ça.

— « Dites donc, mère Simone, av'vous remarqué, son double de bonnet? ça vous ressemble à un bourellet de notre gars, tant seulement qu'il est tout d'or et d'argent*.

— « Mais c'est qu'il faut qu'ale soit forte sur les reins, pour porter c'te barrique là, sans branler la tête.

— « Et les rôts, donc; et le cidre, et l'hy-pocras, et l'hydromel; ah! le père Jean Galot, y n'en revenait pas d'aise, y croyait que c'était z'un conte de fée, quoué?

* En effet, au *hénin* pyramidal avait succédé une espèce de *bourellet* plus affreux encore, s'il est possible; ce bourellet était déprimé sur le front et remontait au-dessus des oreilles; on le plaçait sur une façon de calotte qui couvrait en partie les oreilles; le tout était en étoffes précieuses.

— « Oh ! ma fine, je nous en souviendrons toujours bien.

— « Av'vous entendu chanter, comme ils braillent bien ces biaux seigneurs ? Oh ! ce n'est point comme nos machicots de net'village.

— « Puis, ça joue sur des ficelles tirées, et ça fait un drôle d'effet dans les oreilles ; puis la trompette !

— « Oh ! dites donc, compère Lucas, av'vous remarqué quand Monseigneur il a été juché là-haut, sur la chapelle, que ça me faisait peur qui ne descendît tout d'un coup, ce chier homme ; (car c'est pas coutumier du fait ;) voilà t'y pas que les tambours, les cloches, les trompettes, les clairons, tout se met à battre et à crier avec les chiens, que ça vous pénétrait l'âme ; on s'croyait au jugement dernier. »

Chacun parlait suivant son impression ; mais il en restait une et elle était salutaire, car le peuple, surtout, a besoin des solennités

extérieures, pour que son imagination soit frappée.

On eût lieu pendant longues années, de se féliciter dans la contrée, de la retraite qui avait précédé et suivi cette grande fête; et plutôt à Dieu que les effets n'en eussent été oubliés par personne !

CHAPITRE XXIV

Comment il est plus difficile aux riches de suivre les maximes de l'évangile. — Charlotte et Jacques de Lavergne partent pour une promenade. — La Ronce, la Ventroüillerie, où la comtesse de Maulévrier répand ses bienfaits. — Projet de construire un pavillon près de la forêt, qu'on veut appeler Sorci.

Il est plus difficile aux riches et à ceux qui n'ont pas besoin de gagner leur pain à la sueur de leur front, qu'au pauvre, de demeurer dans la voie et le sentier de la justice ; on se fait illusion sur la disposition libre de son temps, comme si on n'était plus obligé au travail imposé à tout homme, qui répondra du temps mal employé ; c'est déjà une immense étude à

faire, que de rechercher les obligations rigoureuses de son état, sur quoi on sera jugé sans miséricorde ; mais, on a plus de facilité pour disposer de son temps, plus d'entraînements, plus de mollesse, et partant plus d'éloignement pour la sévérité des lois et des conseils évangéliques.

C'est malheureusement ce que nous allons voir, malgré tant d'efforts, tant d'épreuves, tant de secours et tant de grâces, car une rupture seule eût pu prévenir ce que l'on pouvait redouter.

Aussi, un jour il arriva, qu'après avoir renouvelé ses recommandations, le comte de Maulévrier partit de son côté pour aller à la chasse, et il confia sa chère moitié à Yacoabo, pour faire une longue promenade ; les voilà donc chevauchant côte à côte et gravissant sur l'autre rive de la Vesgre, la montagne siliceuse où se trouvait une ferme sur la route de la forêt de Draux ; ce lieu était si ingrat pour la culture, qu'on n'y voyait guère que des ronces ; aussi cette ferme s'appelait-elle *la Renée*. Après y avoir bu du lait, on redes-

cédit à mi-côte, vers Anet, et l'on passa chez un gentilhomme dont le fief relevait du seigneur de Rouvres; il se trouvait dans son petit manoir et reçut avec joie la comtesse de Maulévrier, à qui il présenta sa femme et une partie de ses trente-deux enfants. Ce manoir avait nom Ventroüillerie; Charlotte demanda d'où pouvait venir ce nom? On lui apprit que près de l'habitation, il existait une source d'eau minérale qui était très profitable aux femmes stériles; elles y arrivaient en foule et s'en trouvaient bien, peu de temps après en avoir fait usage. De-là, supposait-on, lui venait le nom presque significatif que portait ce lieu.

Après avoir complimenté le sire de la Ventroüillerie, des heureux effets de cette eau sur la date du manoir; la comtesse, après en avoir souvi avec Jacques de Lavergne, demanda en témoignage de l'intérêt, quelques détails sur cette nombreuse famille; elle apprit, que depuis le onzième garçon vivant, on avait obtenu du feu roi, une pension viagère de 50 livres pour chacun des enfants;

et une de 120 livres pour la mère ; que de plus , quelques garçons avaient déjà l'honneur de servir ; l'aîné des fils était marié , un autre était à Rhodes , un autre moine ; il y avait deux filles de mariées , trois filles religieuses ; que quant aux autres , Dieu y pourvoirait ; déjà deux autres seraient hors de la maison , si l'une pouvait avoir une dot de 500 livres pour se marier , et l'autre 140 livres pour entrer en religion ; mais qu'on ne pouvait guère espérer pouvoir réunir ces sommes importantes avant dix-huit mois ou deux ans , jusque-là , il fallait attendre.

Charlotte avait bon cœur ; puis elle aimait l'ostentation ; elle promit d'obtenir les 440 livres nécessaires pour les deux dots , que le comte de Maulévrier serait sans doute assez bon , pour accorder à la famille d'un de ses vassaux qu'il estimait véritablement. Un concert de reconnaissance se fit entendre , c'était à qui baiserait la main , la robe , les genoux d'une si généreuse dame.

Les bienfaits sont des titres , sur lesquels on semble pouvoir fonder de nouvelles espé-

rances, c'est une espèce de droit; le sire de la Ventroüillerie profita des bonnes et généreuses dispositions de Charlotte, pour la prier de prendre deux de ses fils, l'un de six ans, l'autre de sept, à son service, ou à celui du comte de Maulévrier, en qualité de pages. Cette place entraînait tout naturellement l'éducation des enfants dont les seigneurs se servaient ainsi; devenus grands, ils étaient équipés et pourvus d'un emploi qui les faisait vivre honorablement. La dame de Brézé promit d'en faire la demande à son mari pour l'un des deux; mais elle prenait l'autre dès ce moment à son service personnel.

Les expressions de la plus vive reconnaissance éclatèrent de nouveau; mais Charlotte ne semblait rechercher qu'une seule approbation. En effet, le commandant, devenu son chevalier, la regardait les larmes aux yeux; il jouissait sincèrement du bien qu'il voyait faire, et se félicitait d'en être le témoin.

Après avoir laissé écouler le temps convenable, Charlotte fit les adieux les plus gracieux, renouvela ses promesses, prit le bras

de Lavergne et s'achemina du côté de la forêt.

Ainsi, par monts et par vaux, les promeneurs, après une longue promenade dans les routes ombreuses de la forêt, débouchèrent sur une éminence qui dominait le pays, et d'où l'on apercevait le cours sinueux de l'Eure arrosant de fraîches prairies. Charlotte voulut s'asseoir là sur le gazon ; elle envoya les chevaux l'attendre au bas de la montagne, et ordonna à Jacques de s'asseoir également pour se reposer. Il obéit ; se plaçant toutefois à distance respectueuse.

Après un long silence :

— « On est bien là, dit Charlotte, la vue y est magnifique. Quel dommage, sire Jacques, que notre château de Rouvres ne soit pas situé ici. »

Lavergne ne répondit que par monosyllabes.

Après quelques instants, elle reprit :

— « M'en voulez-vous encore, sire Jacques ? vous l'ami d'enfance de mon mari.

— « Non, ma très honorée dame, puisqu'il est heureux.

— « Il me tardait depuis longtemps de trouver l'occasion de vous parler de ma reconnaissance pour votre discrétion, vous n'avez point affaire à une ingrate. »

Elle appuya sur ce dernier mot, en le prononçant avec lenteur et en tournant sur Jacques de Lavergne un de ces regards qui portent le poison et le feu dans l'âme.

Le malheureux était ému; madame de Maulévrier lui tendit la main en signe de réconciliation, et il ne put s'empêcher de la porter à ses lèvres.

Qu'aurait-il dû faire? brusquer le dialogue, se rapprocher de la suite, et fuir ensuite comme l'avait conseillé le P. Donatien; mais la grâce repoussée d'abord, était déjà la plus faible, et Lavergne prolongea la conversation, sans qu'elle eût encore d'apparences coupables, et qu'il s'en rendit véritablement compte lui-même. Car, alors que la grâce s'éloigne, le jugement s'obscurcit, et

l'on se flatte, parce qu'on ne voudrait pas tomber tout-à-fait.

Toujours est-il que ce tête-à-tête dura trop longtemps, car dans la disposition de son cœur, un regard suffisait pour le rendre coupable; nul aveu n'est encore fait, et cependant ils se sont trop compris.

En signe de raccommodement et avant de se remettre en route, il fut convenu que Charlotte demanderait l'agrément à son mari d'élever en ce lieu un pavillon de plaisance qui porterait le nom de Sorèl, en souvenir de sa mère.

CHAPITRE XXV

Comment la comtesse de Maulévrier rentre tard. — Inquiétudes du comte de Maulévrier. — Troubles de Lavergne. — Jacques de Brézé consent aux propositions que lui fait sa femme. — Cruels combats dans l'âme de Lavergne. — Inquiétudes de la comtesse de Maulévrier à la vue du calme apparent de Lavergne.

La comtesse de Maulévrier rentra tard ; son mari inquiet la faisait chercher déjà de tous côtés. Ce qui le rassurait, c'était de la savoir accompagnée de son ami, qui saurait la préserver de tous dangers. Qu'il était loin de les tous prévoir..... Il fut tout joyeux de la revoir pleine de santé et de gaité ; il n'en était pas de même de Lavergne, et les réflexions

qu'il avait faites au retour l'accablaient d'un profond chagrin ; il commençait à tout redouter ; et surtout, il regrettait amèrement de n'avoir pas quitté le château, suivant le conseil expérimenté du P. Donatien..... Il était temps encore ; mais a-t-il fait ce qu'il fallait pour obtenir le courage nécessaire?...

Charlotte, elle, n'avait pas perdu un instant pour présenter ses projets à son mari avec la séduction qu'elle savait employer si à propos quand elle voulait réussir ; elle demanda et obtint avec empressement les deux dots et les deux places de pages pour les enfants de son vassal ; mais ce qu'elle sut présenter avec tout le charme d'une idée favorite, c'est la construction de son pavillon de plaisance, auquel son esprit et son âme rattachaient pour le moment de si doux souvenirs.

Pour ajouter la grâce à la bonté, Jacques de Brézé pria sa femme de se charger de tout. Il l'autorisa donc à s'entendre avec son trésorier pour les dots et la dépense du pavillon ; puis avec son ami Yacoubou, ainsi qu'on l'ap-

pelaît toujours par amitié, pour les pages et les constructions qui devaient s'élever à deux lieues de là.

Le comte voulut qu'à eux deux l'entreprise fût dirigée sans qu'il y mît les pieds avant qu'on ne pût l'habiter, pour en avoir toute la surprise.

Rentré chez lui, Jacques de Lavergne commença à souffrir avec une violence extrême, la tête lui parut bouillonner du feu; le cœur est oppressé, et ses battements se précipitent avec une vélocité qui lui était inconnue jusqu'alors. Le premier pas qu'il fait dans le sentier du crime le bouleverse; il sent toute son imprudence; il n'en accuse pas la femme de son ami, c'est sur lui seul qu'il fait retomber tout le poids de ses remords. Il rougit de lui-même, et il sent enfin que la fuite devient son remède unique. Mais aura-t-il le courage de son devoir? Saura-t-il puiser à sa source la force presque brutale dont il aura besoin pour s'arracher, lui, de son plein gré, à des séductions qu'il n'a pas recherchées?

pour abandonner une seconde fois le frère qui lui résistera, qui emploiera toutes les considérations de l'amitié fraternelle, qui se plaindra, qui pourra l'accuser d'ingratitude, qui dira que dans la disgrâce l'abandon ne peut se pardonner... Que sais-je encore?.... Mais, dans cette énumération des motifs que l'on suppose dans l'espérance non définie de trouver une résistance invincible, n'y a-t-il pas déjà une arrière-pensée qu'on ne s'avoue pas, mais qui est bien la seule dominante? la seule vers laquelle toutes les autres convergent? la seule autour de laquelle toutes les autres tournent en se resserrant comme les spirales d'un gouffre, pour les réunir à la seule qui demeure.

Hélas! oui, il faut bien l'avouer, c'est déjà de la faiblesse que de vouloir discuter et raisonner avec la passion coupable. Dieu demande alors qu'on agisse et non qu'on délibère; car on est bien près de la chute, et elle est d'autant plus grande que la résistance a été prolongée.

Celui qui considère ces terribles luttes avec

les yeux de la Foi, peut-il voir autre chose, sinon, que l'homme est une intelligence déchue, luttant ici-bas contre des organes, voulant quelquefois le bien, faisant plus souvent le mal; et cette lutte pour ainsi dire continuelle entre les organes et l'intelligence, entre la chair et l'esprit; c'est l'épreuve qu'on nomme la vie! Il faut cependant, jusqu'à la fin, soutenir ce combat dont la palme est aux cieux.

La comtesse de Maulévrier de son côté n'avait eu rien de plus pressé que de rechercher et retrouver Lavergne, pour lui raconter la manière dont son mari avait accueilli toutes ses demandes, et la grâce qu'il y avait mise.

Rien ne devait être plus funeste que cette aimable et facile condescendance d'un mari trop aimant. Les projets de Charlotte, comme on l'a vu, furent dépassés; car tout naturellement, Lavergne dut l'entretenir plus souvent, l'accompagner habituellement dans ses courses fréquentes, et devenir ainsi lui-même l'instrument de leur perte commune; et cela,

au nom d'Agnès Sorel qui, si l'on s'en souvient, avait été à ses yeux un épouvantail, dont il faisait peur à Jacques de Brézé avant son mariage.

Charlotte énumère longuement ses projets; elle charge Lavergne de lui procurer des plans, de faire demander des architectes, d'aller annoncer ces bonnes nouvelles à la famille de la Ventrouïllerie; non, elle ira avec lui; puis, ils reverront ensemble et avec plus de soin les lieux qui lui sont devenus si chers. Enfin, elle parle avec ce désordre que donne quelquefois l'ivresse de la joie.....

Et cependant Lavergne l'écoute préoccupé; ses démonstrations toujours calmes et respectueuses ne correspondaient pas à l'activité fébrile de Charlotte qui d'abord ne s'aperçoit pas de cette différence; puis, elle le considère et le voit pensif, absorbé; elle craint d'avoir blessé les susceptibilités d'une âme dont elle connaît et apprécie les touches délicates. S'arrêtera-t-elle? Mais cette résistance apparente ne fait qu'enflammer davantage sa passion, et elle trouvera dans le génie inventif de

l'attrait, un arsenal assez puissant, des armes assez cachées, mais assez sûres, pour vaincre ce qui peut rester encore de résistances scrupuleuses.

CHAPITRE XXVI

Où l'on voit la dangereuse maladie dans laquelle Lavergne est tombé. — Les soins du comte et de la comtesse de Mautévrier. — Les bons avis renouvelés du P. Donatien demeurés infructueux. — Chute honteuse de Lavergne.

En attendant, l'ébranlement, imprimé au système nerveux, l'état violent dans lequel se trouvait l'âme de Lavergne, par le combat à mort que s'y livraient sa passion coupable et l'honneur avec ses principes religieux, affectèrent sa santé ; il fut comme envahi par une fièvre ardente, et fut obligé de s'aliter, car ses forces étaient entièrement épuisées, et l'oppression qu'il ressentait lui faisait croire

à une rupture prochaine dans les organes qui avoisinent le cœur.

Une fois malade, sa chambre était devenue le séjour habituel du comte de Maulévrier, qui, vivement inquiet des progrès du mal, avait fait quérir à Dreux et à Chartres les physiciens les plus expérimentés et les plus célèbres dans la contrée. On consulta même des astrologues, et tout ce qui fut prescrit fut exécuté avec une exactitude que l'on ne pouvait mettre en doute; c'était Charlotte qui s'était chargée, presque à elle seule, des soins multipliés qu'exigeait la gravité de la maladie aiguë dont Jacques de Lavergne avait été saisi subitement, dans la nuit qui suivit le retour de la promenade de la forêt.

Le P. Donatien ne fut pas le dernier à venir visiter son cher enfant, et à lui offrir les secours religieux; il obtint encore toute sa confiance dans les moments où le délire ne détruisait pas la suite de ses raisonnements; le bon prieur, avec un coup-d'œil d'aigle, avait presque tout deviné, à la manière dont la comtesse multipliait ses soins, et à celle dont ils

étaient reçus. Il osa, un jour qu'en était plus rassuré, mettre le doigt sur la plaie, et interrogea le malade, qui trouva un grand soulagement, et peut-être sa guérison, dans cette confiance difficile.

Les conseils ne pouvaient être ni multipliés, ni trop étendus, soit à cause de la faiblesse du pauvre malade, soit à cause des courts moments où ils pouvaient être seuls ; mais ils se résumaient toujours par la nécessité de la fuite, et le départ aussitôt que l'on pourrait se lever. Il opinait pour que ce fût dans le midi de la France, d'abord, pour prétexter le besoin d'une atmosphère plus douce, puis parce qu'il voulait aussi profiter de la circonstance pour l'adresser au commandeur d'Aubusson, en Auvergne, espérant que de là il pourrait se rendre à Rhodes, et y faire quelques expéditions avec les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Lavergne avait fini par y donner son agrément ; le prieur entretenait souvent de ce projet le comte de Maulévrier, qui, à grand regret aussi y donnait la main, pour conserver la vie et la santé à son cher

Yacoub. La difficulté d'exécution et d'entière résolution était retardée, parce que les physiiciens soutenaient que le malade avait la poitrine en très bon état, et n'avait nul besoin de quitter son pays natal, ce qui même, suivant quelques-uns, pouvait lui devenir funeste. La comtesse de Maulévrier entraînait parfaitement dans les considérations des médecins, qui favorisaient une inclination qu'elle ne combattait plus, et, avec cette finesse perfide qu'une femme adroite sait mettre dans ses projets, elle arrivait à persuader et à convaincre son mari. Faut-il ajouter que Lavergne, qui savait ce qu'il aurait dû faire, qui eût voulu avoir assez de courage pour exécuter le projet du P. Donatien, avait peut-être le cœur disposé à préférer toutes les difficultés que l'on pourrait opposer à son éloignement. Lorsque sa piété et le prieur prenaient le dessus, alors il demandait sincèrement à Dieu de mourir, et de mourir promptement, afin de ne plus l'offenser; il redoutait sa faiblesse plus que la mort.

Il se releva cependant, et Charlotte fut

assez adroite pour ne lui pas laisser la possibilité d'exécuter une seule mesure de prudence !... Que de maux entraîne la faiblesse, et combien elle précipite d'âmes dans le gouffre, sur le penchant duquel nous sommes toujours suspendus !

Les promenades furent reprises ; de courts moments de satisfaction, attirèrent de nouveaux remords dans l'âme bien née de Lavergne, qui avait eu horreur du vice ; mais déjà cette horreur était moins profondément enracinée. L'abus de la grâce l'avait éloignée de son cœur, qui commençait à s'ouvrir aux sophismes ; les passions humaines sont aveugles, au moins elles aiment à se faire illusion ! Elles veulent surtout s'étourdir, quand les lueurs de la raison apparaissent ; alors, on ferme toutes les avenues à la lumière qui pourrait éclairer cette pauvre âme, puis on voudrait croire, peut-être finit-on par croire sincèrement, qu'on ne voit pas, et qu'on ne peut faire autrement !...

C'est là ordinairement la marche que prend l'incrédulité, si tant est qu'il puisse y avoir

un véritable incrédule. On ne veut pas croire, parce qu'il faudrait pratiquer ce que l'on croirait, et l'on veut être conséquent. Moins malheureux peut-être celui qui, plus inconsistent, gémit de ses faiblesses comme telles, qui se les reproche comme de graves atteintes à la loi divine, mais qui ne fait pas parade de son cynisme d'incrédulité, car il peut arriver dans ce dernier cas, que, par une juste punition du ciel, Dieu refuse à celui qui le renie la possibilité de rallumer plus tard la mèche qui fumait encore lorsqu'il s'est déclaré athée.

Toujours est-il, que le malheureux Laver-gne, trop faible pour lutter avec sa passion, sur le théâtre de ses premiers combats, qu'il n'avait pas eu le courage d'abandonner, avait fini par donner la mort à son âme.

Mais, dira quelqu'un, l'âme est immortelle? Oui, certes, elle est immortelle, mais l'insuffisance du langage humain n'emploie cette expression de *mort* que pour signifier que l'âme a perdu son empire, sa dignité, sa beauté; son empire sur l'individu, sa dignité aux yeux des hommes, sa beauté aux yeux de Dieu.

CHAPITRE XXVII

Comment on peut définir les coupables adultères. — Ferme de la couronne. — Peines et inquiétudes fondées du prieur. — Tourments infernaux que souffre Lavergne dans son âme et dans son cœur. — Afflictueux épanchements du comte de Montévrier. — Prières inefficaces du coupable.

Nous nous garderons bien de raconter les faiblesses adultères de Charlotte et de Jacques de Lavergne, ce serait répéter ce que l'on a lu partout, avec des détails trop souvent séduisants, et d'autant plus funestes, qu'ils ne sont pas toujours présentés sous le jour odieux qui leur convient, ni avec le blâme sévère qui devrait les accompagner ; la rigueur des Pères de l'Église contre ce crime énorme,

étonnerait aujourd'hui la molle délicatesse de notre foi affaiblie. Qu'il nous suffise de résumer de si criminelles relations, par ces paroles accusatrices et accablantes : Duplicité ! trahison ! crime !

L'on n'a pas sans doute oublié la situation de la ferme de la Couronne, qui communiquait avec le château par des souterrains ; c'est là, dans une pièce secrète dont le comte de Maulévrier et Jacques de Lavergne avaient seuls la clé, que se donnaient les criminels rendez-vous. Là, on se croyait à l'abri de toute surprise ; là, on offensait les lois divines et humaines.

Le prieur s'aperçut bientôt que les visites du commandant devenaient plus rares, qu'alors même elles étaient embarrassées ou pénibles ; puis les visites cessèrent, et il ne douta plus de ce qu'il craignait avec angoisses. Attristé d'abord, puis affligé profondément, le P. Donatien ne pouvait plus que prier Dieu, car sa longue expérience des hommes et des choses l'éclairait assez, pour craindre les conséquences de ce qu'il redoutait depuis quelque

temps, et pour savoir combien il est difficile de donner des conseils efficaces à qui ne les demande plus.

Ce qui l'inquiétait d'avance encore, c'était lorsqu'il supposait que le comte de Maulévrier arrivant à être instruit, viendrait lui confier ses douleurs... lui demander des conseils... peut-être avouer un crime dans lequel sa fureur l'aurait plongé sans aucune préméditation!... C'étaient d'affreuses prévisions, mais qui ne manquaient pas d'être fondées pour qui connaissait la violence des premiers mouvements de Jacques de Brézé.

Ce que Lavergne redoutait cependant au milieu de ses désordres, c'étaient les absences du comte de Maulévrier ; soit pour les chasses, soit pour les affaires de son gouvernement ; car il tombait dans la libre et entière dépendance de Charlotte, qui n'avait même plus alors de ménagements à garder : elle ordonnait, et il fallait obéir, parce qu'on avait obéi une première fois.....

Lavergne préférait encore la présence du comte, quelque pénible qu'elle fût habituel-

lement pour lui; surtout lorsque celui-ci, avec sa constante et ancienne affection, lui parlait, l'interrogeait en frère sur cette disposition habituellement triste qu'il apercevait chez lui, sans pouvoir s'en rendre compte. Quelquefois il voyait ou entendait tout-à-coup Lavergne sanglotter, étouffer..... Alors les interrogations ne tarissaient plus, et il en était arrivé à croire que son ami avait une maladie fort singulière, dont on n'avait point encore entendu parler.

Son intérêt affectueux le poussait à en causer avec sa femme, qui trouvait mille biais pour expliquer cette disposition morale, par la poésie de son imagination exaltée et languoureuse.

D'autres fois, le comte demandait à Lavergne s'il ne voudrait point se marier, et celui-ci refusait; s'il ne voudrait pas faire un voyage outre-mer; et celui-ci, sans rien décider, remettait à en causer plus tard. Ces idées étaient suscitées par le bon prier, à qui le comte en avait parlé, et qui, avec cette prudence que donne l'esprit de

Dieu, avait cherché à persuader que ce bon garçon était probablement trop attaché à sa patrie, mais qu'il pouvait avoir vocation ailleurs, et que n'y répondant pas avec assez de promptitude, il éprouvait les peines très naturelles qui suivent la résistance à la grâce. Le comte cependant ne pouvait pas forcer Lavergne; il lui reprochait quelquefois, avec amitié, d'avoir depuis quelque temps une place bien secondaire dans le cœur de son cher frère, puisqu'il ne le jugeait plus digne comme autrefois de ces confidences, de ces épanchements qui unissent les bons amis.

Alors, Lavergne n'y tenait plus, les sanglots se faisaient jour, il se levait et s'arrachait des bras de son ancien ami, pour aller se jeter sur les dalles de la chapelle. Là, comme le publicain, il se tenait prosterné, humilié; il n'osait plus prier; il savait que ses prières, dans l'état de son âme pécheresse, ne pouvaient avoir d'accès auprès de Dieu, et qu'elles étaient inutiles pour tout autre chose que pour demander sa conversion; c'était aussi là que se bornaient ses prières; il deman-

dait, mais faiblement, le courage de sa conversion, et du moins la grâce d'une bonne mort.

Ayant même, à cet égard, perdu toute confiance en lui, il faisait prier dans tous les couvents pour sa conversion, et surtout pour que Dieu lui fit la grâce de mourir dans la pénitence et la contrition.

Il faisait vraiment pitié; il était digne de compassion, celui qui, avec de si touchants désirs, ne savait pas avoir le courage de sa volonté; il s'accusait avec raison d'être d'autant plus coupable, qu'il connaissait la profondeur de sa perfidie; car il n'était pas comme ceux qui sont d'une impardonnable ignorance sur tout ce qui doit intéresser leur ÉTERNITÉ!... Oh! inconséquence de l'espèce humaine, qui en général se joue de la vie comme d'un passe-temps, et qui arrive au dernier jour, tout étonnée d'une part, que ce soit fini, et de l'autre toute troublée de l'incertitude de son avenir.

CHAPITRE XXVIII

Où l'on voit la continuation des flammes infernales tourmenter l'âme de Lavergne. — Différence entre les joies de ce monde et la paix spirituelle. — Comment le duc de Savoie, le bienheureux Amédée meurt. — Ses miracles. — Titre de *roi très chrétien* dévolu aux rois de France. — Le comte et la comtesse décident que Lavergne ira porter au roi et à la reine leurs condoléances. — Invitations du P. Donatien et douloureux adieux que lui fait Lavergne.

Lavergne, comme on le voit, n'était point heureux : le trouble de sa conscience, comme un ver rongeur, le pénétrait souvent d'une telle horreur pour lui-même, qu'il se considérait comme le dernier des hommes ; il avait beau s'étourdir quelquefois, il ne pouvait jeter les yeux sur son ancien ami, sans avoir l'âme bouleversée ; ses nuits étaient agitées.

il dormait peu, et lorsque, de guerre lasse, le sommeil appesantissait sa paupière, les circonstances les plus pénibles d'une surprise le réveillaient en sursaut ; alors il se félicitait presque de n'avoir plus que ses remords.... Ces premiers châtimens poursuivent toujours l'âme coupable, lorsqu'elle n'a pas encore entièrement éteint cette *lumière qui accompagne tout homme venant en ce monde*. La différence qui existe entre les plaisirs d'ici-bas et les joies spirituelles que promet l'exercice des vertus religieuses, c'est qu'avant d'arriver aux premiers sur une pente qui paraît agréable et pleine d'attraits, tant qu'on n'a pas atteint son but, on court avec le sentiment que l'on va parvenir au bonheur. Illusion brillante, mais fallacieuse ! A peine est-on parvenu au point vers lequel on tendait, qu'on ressent le vide, l'ennui, le remords, la lassitude, et souvent le dégoût ; pour les secondes, au contraire, elles ne nous sont présentées que dans une région élevée, où l'on ne parvient qu'avec effort, avec peine, souvent à force de combats incessants ; mais aussi,

une fois parvenus au faite, que de douceurs !
que de joies calmes ! quelle paix on acquiert !
cette paix qui surpasse tout sentiment.

Vers cette époque, Louis XI éprouva une véritable peine ; Amée ou Amédée, duc de Savoie, son beau-frère, mourut. Ce prince lui était doublement allié et par sa femme, Yolande de France, fille de Charles VII, et par sa sœur, Charlotte de Savoie, que Louis XI avait épousée en secondes noces, n'étant encore que dauphin, et contre le gré du roi son père. Amédée avait toujours donné des conseils prudents et sages à son beau-frère, qui ne les avait guère suivis ; mais il n'en avait pas moins conservé pour ce prince éclairé et si éminemment religieux, une espèce de vénération, qu'il partageait au reste avec les sujets d'Amédée et tous ceux qui avaient eu le bonheur de l'approcher. Le samedi saint, 31 mars 1472, ce prince, respecté et respectable, mourut en odeur de sainteté ; les miracles qui s'opérèrent à son tombeau déterminèrent le pape à le déclarer *Bienheureux*, et à autoriser son culte dans les lieux où il

était né, avait vécu et était mort. Les guerres d'Italie et les malheurs des temps qui suivirent empêchèrent sans doute d'introduire la cause définitive de la canonisation d'Amédée, qui avait su édifier le monde par ses vertus exercées au degré héroïque.

Cette nouvelle, parvenue aux oreilles du comte de Maulévrier et de Charlotte, les obligeait nécessairement à écrire au roi et à la reine; le comte de Maulévrier jugea qu'il était même convenable d'envoyer un de ses gentilshommes à Leurs Majestés, pour leur porter la lettre et les compliments de condoléances qui sont d'usage en pareilles circonstances, et aussi pour féliciter Louis XI d'avoir obtenu, pour lui et ses successeurs, le titre de *roi très chrétien*. Le comte proposa à Charlotte d'envoyer Lavergne à Louis XI; elle parut réfléchir et ne répondit pas d'abord, mais se vit obligée plus tard d'y consentir.

Avant son départ, le commandant de Rouvres ne pouvait se dispenser d'aller faire ses adieux au prieur; celui-ci le reçut avec une vive tendresse, et profita de l'occasion pour

rappeler ses devoirs à Lavergne, qui en fut d'abord embarrassé ; l'exhortation suivit, les pressantes invitations animèrent le vieillard ; il eut de touchantes et sublimes inspirations... Après l'avoir engagé à recourir aux seuls remèdes pour rentrer en grâce avec Dieu, il lui dit que l'occasion qui se présentait était une planche de salut qui lui était offerte par la bonté divine ; qu'il pouvait ou demeurer près du roi à l'armée, ou partir de là pour Rhodes. « Oui, mon cher fils, ajouta-t-il, vous êtes dans cette position où notre seigneur vous conseille de vous arracher l'œil et de vous couper la main, car il vaut mieux, si vous mourez, qu'un de vos membres périsse que tout votre corps. Ramenées à leur véritable sens par l'interprétation de l'Eglise, ces paroles signifient qu'on est obligé de se séparer même violemment de tout ce qui est une occasion de chute, quand ce serait une chose aussi précieuse que le sont l'œil et la main, et que la séparation dût en être aussi douloureuse. La fuite et la séparation, ou l'enfer ; entre ces choses Jésus-Christ ne connaît

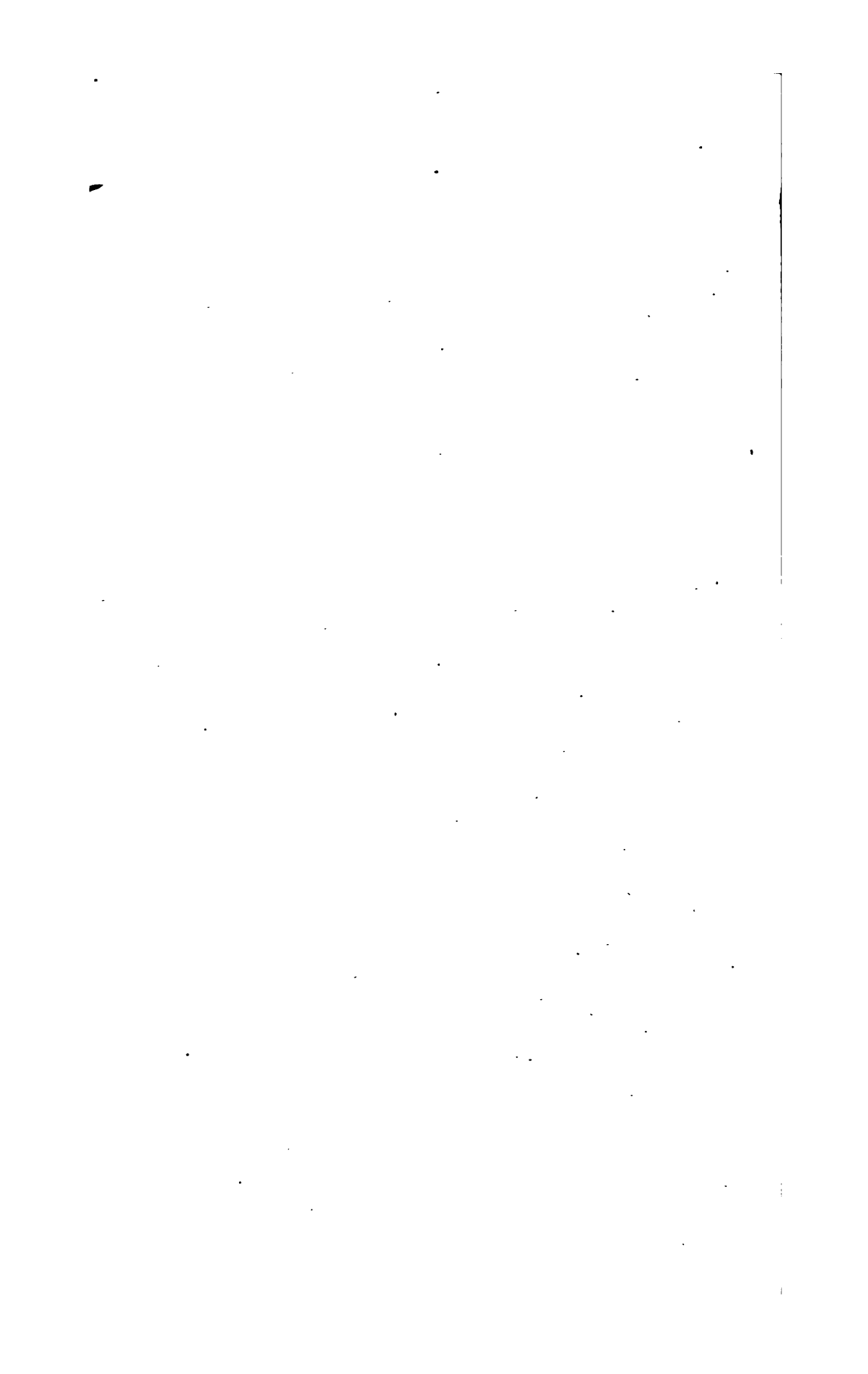
pas de milieu. Qu'à la vue de cette effrayante alternative, mon cher fils, toute attache criminelle soit rompue, toute répugnance surmontée, tout intérêt sacrifié; que tous les sophismes des passions disparaissent à la lumière de ces éclairs, et se taisent au bruit de ce tonnerre. »

Lavergne, pensif, le cœur gonflé, verse des larmes, répand son âme, s'accuse de félonie à l'égard de son maître; il confesse ses graves atteintes aux préceptes divins sur le respect dû au mariage de son prochain... et quand ce prochain est un ami, un frère, un seigneur!.. il est décidé, repentant, il partira et ne reviendra plus.

Etait-ce de la part de Lavergne une de ces résolutions fortes qui résistent à toutes les sensations, à toutes les circonstances, à tous les événements? Il le croyait, et le voulait peut-être, de bonne foi.

Le P. Donatien l'encourage encore à se revêtir de toutes les armes de la prière et de la ferme volonté, sans laquelle toutes les meilleures résolutions sont insuffisantes; puis il

lui donne sa bénédiction et lui fait ses adieux,
dans l'espérance, qu'à cause de son âge avancé,
il n'aura le bonheur de le revoir que dans la
patrie où l'on ne se quitte plus.



CHAPITRE XXIX

Comment le roi établissait la première manufacture de soieries à Tours. — Des obstacles que Charlotte voulait opposer au départ de Lavergne. — Son adresse à y consentir par la peur qu'elle eût d'être découverte. — Des motifs de l'humeur du comte de Montévrier, qui s'affligeait du départ de son ami.

Lorsqu'il s'était agi du départ de Jacques de Lavergne pour aller complimenter le roi, on ne savait pas encore si c'était au Plessis-lez-Tours ou à Paris ; Louis XI allait depuis quelque temps assez souvent à Tours, où il établissait les premières manufactures de soieries que nous ayons eues en France. Charlotte avait soulevé mille obstacles et mille difficultés, sur le détail des soins intérieurs pour lesquels

le comte n'avait nul goût, et qui, à elle, ne lui plaisaient guère non plus; puis, si le comte était obligé d'aller dans son gouvernement, que ferait-elle? Il y avait encore la santé de ce pauvre Lavergne qui l'inquiétait; aurait-il en route tout ce qu'il faudrait? etc., etc. Le comte avait d'abord réfuté ses objections ou répondu tranquillement à ses observations, mais leur multiplicité commença à l'impatienter, et il répondit brusquement : « Je le veux. » en fixant ses grands yeux noirs sur sa femme.

Elle, baissant la tête, crut que le comte de Maulévrier avait quelques soupçons, et avec cette nonchalance factice mais adroite qu'elle savait employer, elle put tourner la difficulté de façon à persuader à son mari, qu'en effet, nul autre que Lavergne ne pouvait remplir cette mission, parce qu'il connaissait les lieux; et en grande partie les personnes qui approchaient le roi.

Ce qui avait mis le comte de mauvaise humeur, c'est que, d'une part, il était fâché de contrarier sa femme, il sentait la justesse de quelques-unes de ses objections; et que d'une

autre part, il était dominé par les conseils de P. Donatien. Celui-ci avait renouvelé naguère ses observations et insisté sur la nécessité de faire voyager Yacoub pour le distraire et lui rendre la santé avec sa bonne humeur. L'occasion était précieuse à saisir; et quand Charlotte fut bien de l'avis de son mari, celui-ci finit par lui confier la puissante raison du prier. C'était précisément ce qu'elle eût voulu pouvoir combattre, mais désormais la chose devenait impossible, elle avait donné son assentiment à ce voyage, et elle avait ajouté, à contre-cœur il est vrai, de bonnes raisons pour ce départ; enfin le comte l'avait arrêté et décidé.

Ce qui avait de son côté effarouché et inquiété Charlotte, au moment où son mari prononça le terrible « Je le veux »; c'est que la veille au soir, au moment où elle venait d'arriver, avec Lavergne à la ferme, dans la chambre secrète de communication, on entendit le comte marcher en fredonnant dans un couloir qui précédait; Lavergne n'eût que le temps de fuir, et la comtesse de retourner auprès du

lit de ses enfants ; bien qu'elle crût son mari dans la plus parfaite ignorance , l'événement de la veille était encore trop récent et l'avait trop émue pour qu'il n'eût pas laissé dans son esprit une impression de fébrile inquiétude.

Cette disposition craintive de l'âme est bien ordinaire chez ceux qui se rendent coupables sciemment ; ils supposent très souvent qu'on les devine , qu'on les connaît , qu'on sait ce qu'ils ont fait , font ou veulent faire. C'est comme une punition anticipée de l'enfer , qui semble déjà labourer le cœur de remords ; trop heureux encore , quand réfléchissant aux conséquences terribles de leurs fautes , ils cherchent à recouvrer la paix détruite , par le baptême laborieux de la pénitence.

CHARLOTTE DE VALOIS

HASTARDE DE FRANCE,

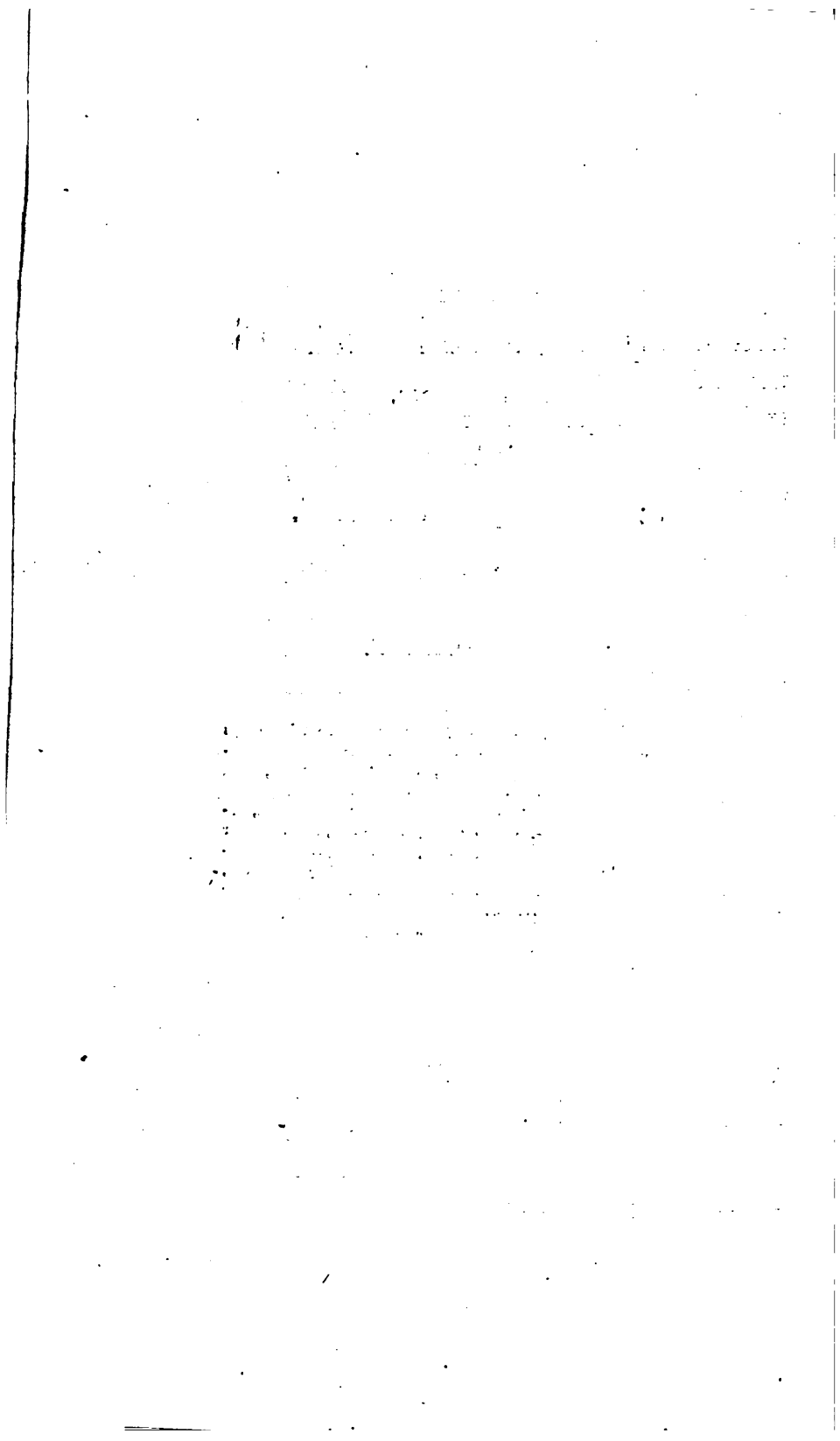
ET

les trois Jacques infortunés.

LIVRE TROISIÈME.

Lorsque l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme, il va par les lieux arides cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit alors : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; à son retour il la trouve vide, balayée et ornée. Il part aussitôt, et prend pour l'accompagner sept autres esprits plus méchants que lui ; ils y entrent et ils y demeurent, et le dernier état de cet homme est pis que le premier.

— *Matth. xii, v. 45 à 48.* —



LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE XXX.

Comment Lavergne arrive tristement à Paris. — Lettre de la comtesse de Maulévrier qui lui apprend la chute de son mari. — Audience du roi. — Propositions que fait S. M., qui se rappelle les propositions de la Motchigal. — Audience de la reine. — Le gentil dauphin Charles. — La dame de Baujén. — La princesse Jeanne. — Commission de la reine.

Lavergne partit convenablement équipé, et fit tristement la route qu'il croyait ne devoir plus rebrousser. Une fois arrivé à Paris, il demanda promptement ses audiences au roi et à la reine; elles se firent attendre dix jours, par suite d'importantes affaires qui se traitaient alors. Enfin il reçut l'ordre de se rendre

chez leurs majestés, à sept heures du matin, en commençant par le roi. L'heure nous étonne aujourd'hui ; mais il est à rappeler qu'alors on se levait vers quatre heures du matin, et les boutiques étaient déjà ouvertes ; alors on déjeunait à six, et on dînait à dix dans la matinée ; on soupait vers cinq heures après midi, et tout le monde était couché à huit.

Au moment de se rendre aux ordres du roi, Lavergne reçut un message de la comtesse de Maulévrier, qui lui annonçait que son mari, en visitant des travaux de réparation que l'on faisait aux fortifications, ne s'était pas aperçu d'une profonde excavation que l'on réparait, qu'il s'était trop avancé, était tombé d'une hauteur prodigieuse, était très souffrant, et le demandait au plus tôt.

Lavergne, fort troublé de cette nouvelle, se rendit auprès du roi. Quand il fut près de sa majesté, il mit un genoux en terre et lui présenta le message dont il était chargé. A cette époque, on considérait encore que toute autorité venant de Dieu, c'était devant lui que

l'on s'inclinait, lorsqu'on pliait le genoux devant la puissance; et avec de la foi, c'était un prestige qui avait bien ses conséquences utiles pour ceux qui commandaient comme pour ceux qui obéissaient.

Louis XI n'était point si négligemment vêtu que de coutume; le deuil l'avait obligé à se vêtir de neuf. Il avait un surcot violet en taine de grosse laine, comme il convenait dans les temps d'affliction; son haut-de-chausse était de même étoffe, ainsi que sa large chausure; il n'y avait pas jusqu'à son chaperon, d'une forme particulière au roi, qui ne fût neuf, avec de petites images de plomb plaquées tout autour. Il aurait presque eu l'air d'un assez bon bourgeois, n'eût été le collier de Saint-Michel, qu'il avait au cou, et la dague au côté. Sa physionomie, bien qu'habituellement dure, ne manquait pas d'un certain air de supériorité. Quand il voulait, il imposait ou se familiarisait, suivant les circonstances. Ce jour-là un léger sourire l'éclairait; ses yeux perçants se fixèrent sur Lavergne, dès les premiers mots qu'il prononça. Le roi mit ses lu-

nettes, invention nouvelle alors, lut ses lettres, puis, reportant la vue sur l'envoyé, il lui trouva bonne mine. Il causait volontiers avec le premier venu, lorsqu'il était de bonne humeur. D'ailleurs Tristan l'Hermite, que Lavergne vit sortir, lui avait peut être annoncé que son compère venait de faire pendre quelqu'un; toujours est-il qu'il était souriant, qu'il demanda à Lavergne des nouvelles de sa sœur et de son filleul Louis; il voulut même avoir des détails sur leurs occupations. Celui-ci répondit en bons termes, avec esprit, et eut le rare bonheur de plaire au roi, qui voulut savoir ce qu'il était auprès du comte de Maulévrier. Lavergne le lui dit, en lui expliquant les causes de leur intimité.

— « Comment te nommes-tu? reprit Louis XI.

— « Jacques de Lavergne, répondit l'envoyé; mes deux oncles, Amaury de Lavergne de Lafayette et Gaucher de Lavergne de Tressan sont au service de votre majesté.

— « Comment dis-tu? Jacques de Lavergne?

— « Oui, Sire..

— « Pasques-Dieu !... Jacques !... Jacques... »
Et le front du roi s'était assombri ; il réfléchit quelque temps ; le souvenir de la Motte-chigai lui était revenu subitement.

— « Vaux tu entrer à mon service ? »

— « Sire, il y a peu d'heures que j'en ai répondu : oui ; maintenant, des nouvelles fâcheuses que je reçois à l'instant, sur un accident arrivé au comte de Maulévrier, ne me le permettent pas ; plus tard, si le roi me conserve les mêmes bontés, j'oserai en réclamer l'effet. »

— « Charlotte est-elle toujours belle ? »

— « Oh ! oui, Sire, plus que jamais ! »

L'expression avec laquelle Lavergue prononça ces derniers mots ne put échapper au

* L'on ne voit nulle part ce serment répété par d'autres que par Louis XI, il semble lui appartenir en propre ; d'autres serments de nos rois nous ont été transmis par Bretonne, dans un quatrain chronologique :

« Quand le Pasques-Dieu étoit, — Louis XI.
« Par le Jour-Dieu lui succéda, — Charles VIII.
« Le Dieu de mémoire s'en tint près, — Louis XII.
« Foi de gentilhomme vint après. — François Ier.

Tout le monde connaît le *Kontre-Saint-Gris* de Henri IV.

roi, qui, depuis l'entrée de l'envoyé, l'étudiait instinctivement.

— « Tu demanderas à Charlotte si elle se souvient de notre promenade dans les bois de Vincennes, lorsque je n'étais que dauphin, et de la troupe de bohémiens avec la vieille Motchigai. »

Enfin Louis XI le renvoya, non sans lui donner des marques d'intérêt pour Louis de Brézé, son filleul, et pour la comtesse de Maulévrier, dont il rappellerait peut-être le mari sous peu, s'il continuait à se conduire loyalement. En attendant, il lui souhaitait prompt guérison.

Après le congé du roi, Lavergne se rendit à l'appartement de la reine Charlotte de Savoie. Cette princesse, n'avait guère plus de vingt-sept ans. Elle l'attendait dans un de ses salons tendu de gros drap gris, avec galons, franges et lambrequins de laine noire; elle était assise sur son fauteuil à dais, également drapé de gris et de noir, vêtue de longues et larges robes noires de grosses étoffes sans taille ni plis fixés mais serrées par une cordelière de chanvre

couleur naturelle; elle avait un long voile de crêpe noir sur son bonnet à barbe, qui ne laissait voir nulle trace de cheveux, car la guimpe en toile blanche encadrait la figure entièrement; les pleureuses, aussi en toile blanche, relevaient le parement de ses larges manches. Auprès d'elle, à sa droite, la princesse Anne, âgée de onze ans, et déjà fiancée à Pierre de Bourbon, seigneur de Beaujeu, faisait présager, par son maintien et son regard, la femme supérieure, volontaire, un peu hautaine, et telle qu'elle se montra plus tard, lors de sa régence sous Charles VIII. A sa gauche, Jeanne de France, qui avait neuf ans à peine. Cette jeune princesse, contrefaite, avait le malheur de déplaire au roi, qui ne le lui cachait pas; car il la traitait avec une sorte de brutalité dédaigneuse : aussi la prisait-on tout au plus pour complaire à Louis XI; mais Jeanne, malgré son jeune âge, avait su correspondre de bonne heure aux grâces de Dieu : aussi, loin de s'affliger des humiliations dont elle était l'objet trop fréquent, se réjouissait-elle de prendre sa part des abaissements de son divin

maître. Elle faisait l'apprentissage de plus grands dédains encore qu'elle devait éprouver de la part de son futur époux, auquel on l'avait déjà fiancée, et qui devait la répudier plus tard, lorsqu'il monterait sur le trône de France. C'est ainsi presque toujours, par l'affliction et les humiliations, que Dieu prépare les voies à ses élus ; et si Jeanne a éprouvé les mépris du monde pendant sa vie, nous la voyons aujourd'hui honorée sur nos autels depuis des siècles.

Enfin, dans la profonde embrasure de la croisée, sur un large escabeau de bois, drapé de gris, le dauphin Charles, qui n'avait pas trois ans, jouait avec des enluminures et avec les grelots de Lyr, jeune et beau lévrier de la reine. Au moment où Lavergne fut introduit, le dauphin, debout sur son escabeau, appuyé contre le meneau de la fenêtre, s'écriait avec une certaine joie :

— « Oh ! papa s'en va !... »

— « Prenez garde, mon Charlot, dit la reine en le voyant debout : chier enfanton, vous allez tomber, descendez vite. »

Et aussitôt la princesse Jeanne de courir à son frère, pour le faire asseoir comme il était avant.

En effet, après l'audience donnée à Laver-gne, Louis XI était monté à cheval pour sortir accompagné de lord Crawford qui commandait une compagnie de ses fiers et nobles franc-archers écossais.

L'envoyé, après le cérémonial d'usage, remit à la reine la lettre dont il était chargé. A peine en eût-elle commencé la lecture, que Charlotte de Savoie se mit à fondre en larmes; le dauphin s'en aperçut; il descendit et courut à la reine, se hissa avec peine sur ses genoux, et essuyait les joues de sa mère avec ses petites mains que Lyra léchait à son tour comme pour partager la douleur commune; cette bonne bête semblait comprendre ce qui se passait; elle aussi, une patte sur les genoux de sa maîtresse, et l'autre repliée, suspendue en l'air, tournait la tête, regardant fixement tantôt la reine, tantôt le dauphin.

— « Maman, chère maman, disait celui-ci, faut pas pleurer, le roi est parti, va pas veipir.

— « Madame et très chère mère, reprenait Jeanne, il me semble que d'après les dernières lettres de notre très honorée tante, nous devrions nous réjouir de savoir qu'il plait à Dieu de manifester sa puissance et de glorifier son serviteur, par les miracles qui s'opérèrent à son tombeau et par son intercession. Oh ! madame, prions seulement qu'il plaise à Dieu de nous réunir un jour à cet oncle vénérable. »

Les caresses du dauphin, les sages paroles de Jeanne, avaient momentanément calmé la douleur de la reine ; elle avait embrassé son fils et l'avait remis à terre ; puis l'enfant et le chien retournèrent en courant, jouer sur l'escalabeau.

— « Oui, ma fille a raison, dit la reine ; mais Dieu nous permet de ressentir nos douleurs, il en défend seulement l'excès et ne veut point de nos murmures ; mais hélas ! de qui désormais puis-je espérer de bons conseils dans les pénibles et difficiles positions où il a plu à la Providence de me placer ? »

Quelques soupirs, quelques larmes encore

s'échappèrent du cœur gonflé de la reine ; puis elle ajouta :

— « Remerciez le comte et la comtesse de Maulévrier de leur lettre ; je suis fort touchée de ce qu'ils me mandent à l'occasion de la perte que j'ai faite de mon frère bien-aimé ; j'aurai grand plaisir à les revoir quand il plaira au roi de le permettre ; le sire de Brézé ne peut douter de mon estime personnelle pour ses qualités d'autant plus honorables, qu'elles sont rares partout, et même près de nos personnes royales.

« J'ai à vous charger encore d'une commission que le comte de Maulévrier vous autorisera certainement à remplir ; vous ferez faire un service d'*obit* dans l'église de Notre-Dame de Chartres ; — voici mille livres dont j'ai destinées une partie à cet effet, et l'autre partie à y élever une chapelle à l'un des mystères de la sainte Vierge.

— « Que ce soit madame et chère mère pour le mystère de l'Annonciation, » demanda Jeanne, car cette jeune princesse avait déjà une dévotion particulière pour le mystère que nous

devons considérer comme les prémices de notre rédemption ; et ce fut dans le but de l'honorer avec plus de fruit, qu'elle fonda plus tard les religieuses de l'Annonciade à Bourges, où elle s'était retirée.

— « Soit, j'y consens, » reprit la reine, qui congédia Lavergne en le chargeant aussi de son souvenir pour l'évêque de Chartres, qu'elle avait en grande estime.

CHAPITRE XXXI

Quand Jacques de Lavergne revient à Rouvres. — Comment il trouve le comte de Maulévrier. — Ses regrets. — Il rend compte de sa mission. — Crise inattendue dans laquelle tombe la comtesse. — Étonnement de tous. — Explication partielle qu'elle en donne. — Heurtées séductions du fa comtesse. — Regrettes supplications du P. Donatien. — On oublie tout encore.

En arrivant à Rouvres, Jacques de Lavergne trouva le comte mieux qu'il ne s'y attendait, quoiqu'ailé par suite d'une fracture à la jambe ; il regretta vivement de n'avoir pas profité des propositions du roi, car il s'aperçut bientôt que le danger deviendrait d'autant plus grand pour lui, qu'il allait se trouver dans des rapports continuels avec la comtesse de Maulévrier près du lit de son mari.

Après les premiers embrassements, les inquiètes interrogations et les réponses plus rassurantes, Lavergne avait rendu compte de sa mission ; il n'oublia point de rapporter à Charlotte que Louis XI désirait savoir si elle se souvenait de leur promenade dans les bois de Vincennes, de la troupe de bohémiens et de la vieille Motchigai.

Une scène étrange suivit aussitôt cette interrogation, dont la mystérieuse réserve ne pouvait être comprise que de Charlotte. D'abord excessivement embarrassée, elle rougit, serra les dents et fut prise d'une affreuse attaque de nerfs qui la faisait se tordre les bras ; elle se roulait par terre, et elle finit par perdre tout-à-fait connaissance, malgré les soins empressés dont elle avait été l'objet aussitôt. Ses femmes et Lavergne eurent une peine extrême à vaincre la force de ses mouvements nerveux, et ils se trouvaient dans le plus grand embarras. Que l'on juge de la désolante stupéfaction du comte de Maulévrief, qui n'avait jamais vu sa femme dans cet état, et de l'étonnement douloureux de Lavergne,

cause innocente de cet affreux état ; il l'entourait des plus tendres soins, et ne pouvait expliquer à Jacques de Brézé le mot de l'énigme qu'ils cherchaient en vain tous les deux.

Lorsqu'enfin Charlotte revint à elle, son mari cloué sur son lit, mais dans la plus grande agitation, ne manqua point de l'interroger avec inquiétude sur les causes de son trouble et de son mal ; il voulut savoir ce que voulait dire le souvenir de la bohémienne. Malgré tout son art dans l'exercice de la duplicité, Charlotte fut d'abord embarrassée, et en effet il y avait de quoi ; cependant elle finit par se remettre, et après avoir encore cherché à éloigner une explication, que le comte exigeait d'autant plus impérativement, qu'on semblait vouloir la lui dissimuler ; sa femme lui rapporta sa rencontre avec le dauphin ; mais quant à l'horoscope, elle lui dit : Que cette vieille Motchigaï, après lui avoir prédit les plus beaux succès, lui avait annoncé que son mari tomberait dans la disgrâce, et elle dans un grand malheur. Elle trouvait,

ajouta-t-elle, que la disgrâce étant arrivée, il était bien cruel au roi de lui rappeler cette circonstance.

Le comte, tranquilisé par cette confidence, fut de l'avis de Charlotte, et il en prit un accroissement de répulsion contre Louis XI; Lavergne crut aussi avoir compris, d'après cela, pourquoi la comtesse s'était d'abord troublée, et pourquoi elle avait voulu reculer l'explication; mais il ne put s'empêcher d'être lui-même très préoccupé de cet aveu, bien incomplet cependant. Qu'eût-ce été s'il avait connu la vérité tout entière?...

Cette femme était donc aussi capable d'être ébranlée? Elle était donc bien avertie?... Mais elle s'était livrée sans combat à sa terrible et funeste passion; aussi Charlotte, pour s'étourdir, redoubla de séduction envers Lavergne, et elle parvint, peu de jours après, à lui faire oublier toutes ses bonnes résolutions. Il obtint cependant la permission de s'absenter trois jours pour aller à Chartres auprès de l'évêque, afin de remplir la commission de la reine.

Une jambe cassée, comme nous le savons, obligeait la comte de Maulévrier à garder le lit. Le prieur, encore une fois, profita de l'occasion qui se présenta proche de l'appartement du malade, pour rappeler à Lavergne, lors de son retour de Chartres, qu'il n'était pas heureux, et qu'il ne pouvait pas l'être, d'après ses propres aveux, en violant ainsi les lois de Dieu et de l'hospitalité; il lui répéta que la vie de ce monde n'est pas un but, mais seulement un moyen d'arriver à la véritable vie; qu'on ne l'obtenait que par la victoire; qu'il faut vaincre jusqu'à la fin... Qu'il n'y a de gloire qu'après les souffrances, les peines, les douleurs, les sacrifices de toute nature.

Lavergne ne souffla qu'un seul mot :

— « Eh pourquoi, mon père... tant de sacrifices?...

— « Hélas! mon fils, quelle idée vous faites-vous donc de la vie? N'est-ce pas un tableau plus ou moins gai, plus ou moins brillant, plus ou moins triste sur les premiers plans, mais dont le fond est toujours orageux et sombre comme la disposition de votre âme?...

Mais dites-moi encore, mon cher et bien cher enfant, malgré vos fautes, votre cœur aurait-il déjà corrompu le raisonnement de votre esprit au point de le porter à la révolte contre Dieu, en voulant savoir ce qu'il nous a caché ? C'est la révolte de nos premiers parents que vous renouvez ; avez-vous oublié que le péché originel, cette cause mystérieuse, cette raison suprême de tous les maux d'ici-bas, nous a fait décheoir... »

On fut interrompu en ce moment par la voix du comte de Maulévrier, qui appelait Lavergne. Celui-ci promit au P. Donatien d'aller le revoir bientôt, et il courut près du malade... Mais ce bon père n'avait plus qu'à prier, à demander à Dieu de faire cesser l'offense, de punir même dès ce monde le coupable, si le châtiment pouvait sauver son âme.

Jacques de Brézé trouva Lavergne triste et pensif ; il lui demanda s'il souffrait, et sur sa réponse négative :

— « Eh bien, cher ami, voici vingt-et-un jours que ma femme ne me quitte pas, je t'at-

tendais pour te la confier ; il fait beau, vous allez partir pour aller à Sorel, puisque c'est ainsi que Charlotte a baptisé son castel ; vous allez voir où on en est, j'y voudrais passer les mois de convalescence, j'y serais plus près de la forêt et de la chasse. »

Lavergne fit quelques objections qui furent facilement levées par le mari et la femme. On partit donc, et les meilleures résolutions furent effacées encore une fois.

1911

1911

1911

1911

CHAPITRE XXXII

Comment la convalescence du comte lui permit de se transporter à Sorel. — Nulle sécurité pour les coupables. — De la vengeance haineuse du vieux concierge Humbert. — Les enfants de Charlotte pour leur santé couchent malheureusement à la ferme de la Couronné. — Combien une femme infidèle est gravement criminelle.

Cependant, la convalescence et l'automne arrivèrent; le castel de Sorel était habitable, quoique non terminé; le comte et la comtesse de Maulévrier s'y établirent jusqu'aux premiers froids. Pendant ce séjour, il y eut quelques fêtes, et surtout des parties de chasse dans les belles forêts des environs. Ces jours-là, Charlotte se rendait à Rouvres, et y retrouvait Lavergné.

Il ne faut pas croire que les coupables n'eussent que des joies, presque toujours ils se croyaient découverts; ils tremblaient d'inquiétude au moindre mot, à la plus simple brusquerie, qui n'avait aucun motif sérieux; mais non, par suite d'une permission divine, nulle prévision, nul pressentiment ne devait les avertir du fatal moment où ils seraient découverts, la bombe devait éclater au moment où ils s'y attendraient le moins. Il semble que l'on pourrait comparer la menace qui, comme l'épée de Damoclès, était souvent présente à leurs yeux, à la menace de la mort, qui peut nous frapper à tout instant; et cependant, comme eux, nous passons la vie dans de continues alternatives d'inquiétudes, de craintes et de sécurité fallacieuse.

Ces visites à Rouvres, par leur fréquence, éveillèrent la curiosité d'un vieux concierge, Pierre Humbert de nom, qui, fort de son ancienneté dans la maison, se prévalait de sa charge pour exercer de petites injustices sur de plus faibles que lui. Quelques plaintes avaient été portées au commandant, et bailli

de Rouvres, qui, après mûr examen, condamna le concierge; il l'obligea à restituer non-seulement ce qu'il avait extorqué par abus de pouvoir, mais il lui imposa une amende en dommages et intérêts. Le jugement était bien rendu, il était juste, mais il excita chez Humbert une animosité vive, persistante, rancuneuse, et il jura de se venger de Lavergne. A cet effet, il épiait toutes ses actions.

Les fréquentes courses de la comtesse de Maulévrier à Rouvres, pendant le séjour de Sorrel, obligeaient Humbert à se tenir en haleine; d'abord, il n'y fit pas attention, puis il s'étonna, réfléchit, examina, et son espionnage habituel des pas et démarches de Lavergne, finit par soulever le voile qui jusqu'ici avait tout caché. Un méchant est toujours plus habile à soupçonner le mal et à le découvrir, il semble se retrouver lui-même, et sa nature, pervertie, l'identifie en quelque sorte avec les circonstances du mal, qu'il devine plutôt encore qu'il ne les voit; d'ailleurs, là où la charité envers le prochain est éteinte, quelle place immense pour les jugements téméraires, injurieux, eu-

vieux, surtout s'ils peuvent servir la haine !..

Madame de Brézé ayant eu des inquiétudes pour la poitrine de trois de ses enfants, avait au retour de Sorèl et d'après les conseils de physiciens expérimentés, arrangé une chambre pour eux près de l'étable à vache de la ferme de la Couronne ; elle se rendait là, par une voie ostensible qui avait été pratiquée, en jetant un pont léger sur les fossés. Il se trouvait, par une circonstance extraordinaire mais surtout malheureuse, que la pièce de ses enfants pouvait communiquer par une ouverture masquée, quoique facile, à la chambre secrète dont nous avons déjà parlé ; et voici comment on l'avait découverte et établie ; souvent Lavergne accompagnait Charlotte qui journellement allait voir ses enfants le soir au moment de leur coucher ; c'était ordinairement l'heure qui précédait le couvre-feu, et le commandant partait de là pour faire sa ronde ; il visitait naturellement la chambre secrète, de là, quelquefois, il avait cru entendre la voix de la comtesse de Maulévrier. Un jour qu'il était enrhumé, il eut dans cette pièce une

quinté de toux dont les sons arrivèrent dans la chambre de l'étable où était Charlotte. Ce furent des questions et des recherches jusqu'à ce que l'on eût découvert une ancienne communication fermée légèrement depuis longtemps, et dont on ne s'apercevait pas, cachée qu'elle était dans le renfoncement d'une voûte.

Cette découverte parut précieuse à Charlotte qui n'eut de repos qu'après avoir obtenu qu'on rétablît la communication dont elle avait seule la clé et le secret, mais qui pouvait lui procurer ses entrées sans traverser les couloirs souterrains qui lui faisaient peur quelquefois.

On aurait tort néanmoins de croire que tous ces rendez-vous se passassent sans peines, sans larmes et sans douleurs ! Nous l'avons déjà dit, et on ne saurait trop le répéter, souvent Lavergne, honteux de lui-même, et pas assez corrompu pour que sa raison ne lui reprochât pas sans cesse les désordres de sa vie profondément coupable, faisait partager à Charlotte les pénibles émotions de son âme,

c'étaient alors de tristes moments, on répandait bien des larmes inutiles, car elles n'étaient pas celles du repentir, mais la conséquence naturelle du désordre dans lequel on s'était laissé entraîner.

Et à quoi ne s'exposait-elle pas, la malheureuse comtesse de Maulévrier ? le déshonneur pour elle, pour son mari, pour ses enfants !... Il semble véritablement que les fautes de la femme participent ici-bas, plus que celles des hommes, aux suites du péché originel ; car ses conséquences ne s'arrêtent point à elle seule, la faute plane autour d'elle, sur tout ce qui l'entoure, même sur ses enfants ! quelles stimulantes réflexions pourrait faire une femme qui s'oublie, si elle voulait seulement placer sous ses yeux la moindre partie de ces tristes résultats.

CHAPITRE XXXIII

Dans quel malheureux état moral était Lavergne — Réflexions et pensées sur la bassesse de l'homme qui oublie la loi divine. — Le comte est-il tout-à-fait excusable.

Lavergne souvent eût voulu rompre, comme on l'a déjà remarqué. La simple raison le lui prescrivait, ses remords s'étouffaient fréquemment ; il sentait tout l'odieux de sa position, il eût donné sa vie pour changer alors, et il ne savait pas comment rompre des chaînes qui pesaient de tout leur poids sur sa conscience opprimée par le remords ; il eût rendu

grâce à celui qui eût pu lui ôter l'existence en effaçant tous ses crimes, car sa foi, quoiqu'affaiblie, n'était pas éteinte. Il osait à peine prier, mais il faisait prier de tous côtés pour qu'au moins Dieu lui fît la grâce de se repentir et de mourir chrétiennement..

Lavergne avait encore un tort; il pouvait être la suite de ses premiers égarements, qui avaient peut-être obscurci la rectitude ordinaire de son jugement. Il se croyait dans une condition exceptionnelle, et, sous ce rapport, il se croyait plus malheureux qu'un autre, et sous le joug d'une espèce de fatalité. La seule pensée qu'on est peut-être une exception dans ce monde est déjà un malheur, sous quelque jour qu'on la considère; le moindre est peut-être d'ajouter à notre amour-propre si facile à flatter. Il n'y a d'exception que dans les grâces extraordinaires dont Dieu comble quelquefois l'humilité des saints, et ceux-là ne s'en doutent souvent point. Il arrive quelquefois encore, mais rarement que le génie soit un don exceptionnel; malheur à celui qui n'en fait pas l'usage pour lequel il l'a reçu.

Pouvons-nous tout-à-fait excuser l'aveuglement du comte de Maulévrier ? N'a-t-il pas à se reprocher un peu sa trop vive tendresse pour sa femme ? Ne lui laissait-il pas aussi trop d'empire sur lui, qu'elle fascinait d'une manière qui n'est pas dans l'ordre ? L'amour de Dieu avait-il toujours eu la première place dans son cœur ? Et la créature n'y était-elle bien qu'à la seconde ? Sans doute son affection était légitime, mais encore avec ce caractère obligatoire, y a-t-il des règles primitives qu'on ne doit jamais oublier.

On s'étonnera peut-être que Lavergne, chez lequel on peut d'ailleurs, et malgré ses faiblesses coupables, reconnaître des sentiments élevés, et qui, par conséquent, ne devait point estimer Charlotte, pût rester si longtemps sous un joug qui lui pesait si lourdement, joug dont il rougissait sans cesse, surtout lorsqu'il levait les yeux sur son frère... et quand celui-ci lui tendait une main amie?... Oh ! quelquefois alors des larmes longtemps retenues se faisaient jour tout-à-coup, et Jacques de Brézé surpris, supposant des peines

de cœur dont il était loin de soupçonner l'objet, redoublait ses affectueuses tendresses.

Hélas ! ne nous étonnons pas si la grâce s'était retirée de l'âme de Lavergne, le bras de Dieu n'était plus avec lui, et son ange, après s'être voilé la face, s'en était retourné pour adorer l'Éternel immuable.

Qui donc, sans les lumières de la révélation, pourrait expliquer ces terribles secrets de notre nature déchue et corrompue ? Quel sujet de confusion pour l'homme ? Dans quels profonds abaissements il se voit descendre devant la majesté de celui qui l'avait créé à son image ? et n'allons pas, comme le Pharisien, nous croire meilleurs que d'autres ; l'abus de beaucoup de grâces nous rend aussi coupables que qui que ce soit ; d'ailleurs, une fois la grâce retirée, il n'y a pas de crimes dont nous ne soyons capables.

Nous voyons tous les jours, même dans le grand monde, même dans la société la plus recherchée, des hommes que l'éducation, la supériorité de leur esprit et de leurs connaissances distinguent parmi les autres, rester

sous le joug de femmes corrompues et viles qu'ils méprisent!... Quelquefois encore, faut-il l'avouer, des femmes entourées de tout ce que la délicatesse la plus raffinée a pu imaginer pour les élever avec une recherche méticuleuse, et qui, s'étant oubliées une seule fois, demeurent en rougissant de colère et de haine, dans les chaînes qu'un homme quelquefois brutal et dépravé leur a rivées aux pieds, aux bras, au cou en se riant d'elles, et qui, à leur connaissance, vont encore porter ailleurs le génie infernal de leur effroyable corruption?...

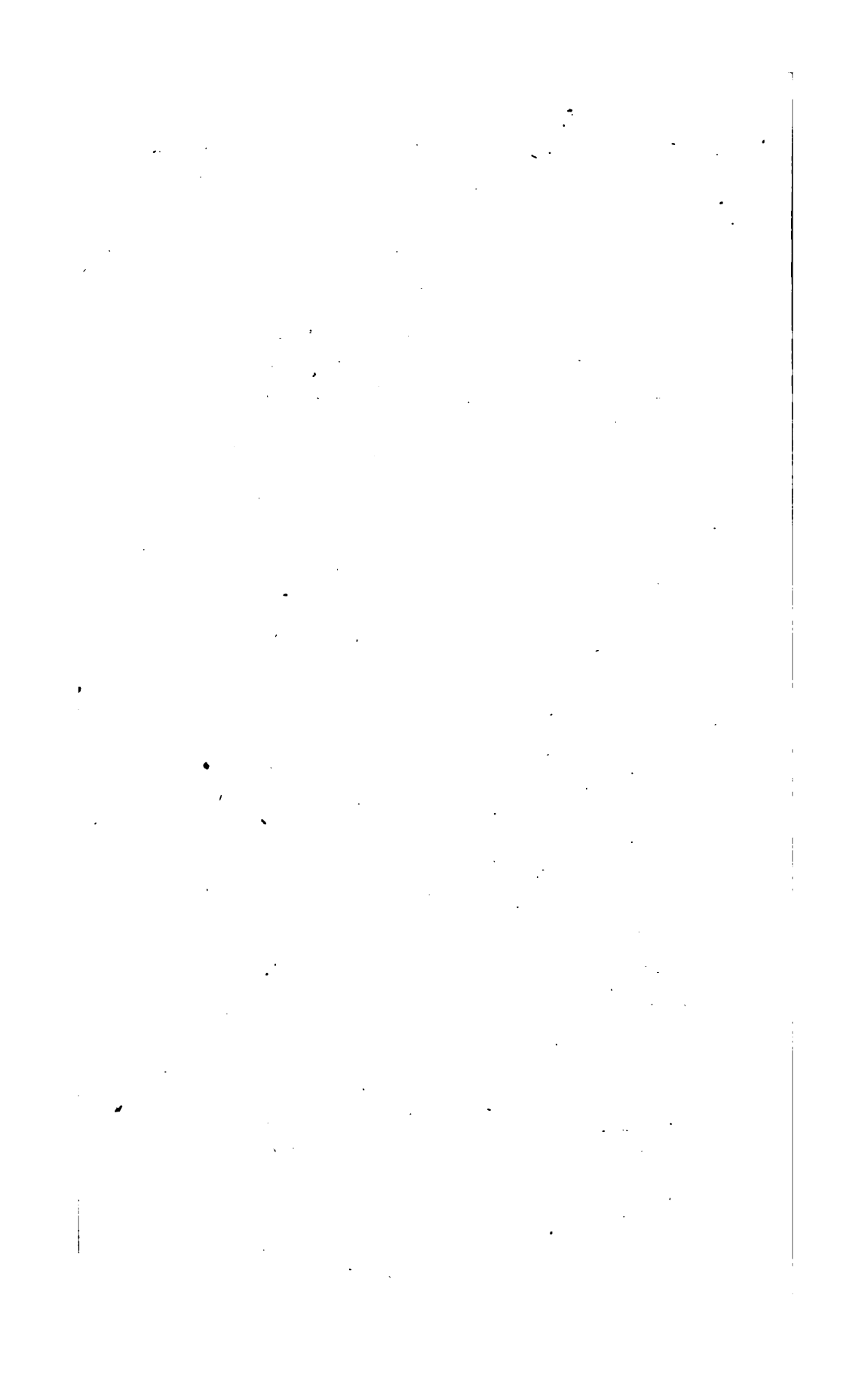
Oh ! mon Dieu ! que de motifs d'humiliation pour l'homme déchu ! et cependant on aperçoit encore dans son intelligence, au milieu de ces ruines lamentables, des traces magnifiques et sublimes de sa beauté primitive ! Combien aussi est grand celui qui cherche et qui parvient à reconstruire cet édifice créé d'abord à l'image de Dieu, et qui, malgré tant d'obstacles, arrive à se façonner de manière à ne pas être rejeté, lors de la construction du temple mystique et éternel dont Jé-

sus-Christ est la pierre angulaire et la clé de voûte.

Certes nous n'avons pas la prétention vaine et perverse de dévoiler tous les mystères de la corruption de notre être ; quel bien pourrait-il en résulter ? Il nous suffit d'affirmer qu'un confesseur en sait à cet égard plus que tout autre homme, car il a mission pour cela ; il peut et doit sonder la profondeur des replis les plus cachés, pour arriver à les purifier de la fange qui y fait de si affreux ravages, et donner à ceux qui se confient à leur ministère les moyens d'éviter de plus complets naufrages ; que ceux qui ne le savent point par expérience en fassent l'essai, et ils seront stupéfaits des lumières surnaturelles qu'ils trouveront dans ces hommes simples en apparence, qui ne vivent point au milieu du monde, et qui le connaissent mieux cependant que ceux qui y passent leurs jours, parce qu'ils le voient à travers le cœur humain dégagé de tous les voiles dont l'amour-propre s'entoure pour se faire illusion à lui-même.

En résumé qu'est-ce donc que l'homme li-

vré à lui-même? Inconséquence!... Il veut quelquefois le bien, mais plus et trop souvent il fait le mal... Aussi, l'homme livré à la fougue de toutes ses passions, ne doit il récolter que dégoût de cœur, ennui d'esprit, et affaïssement moral, le pire état de tous.



CHAPITRE XXXIV

Comment le vieux Humbert vint à s'apercevoir que son maître était trompé. — Sa dénonciation perfide. — Stupeur du comte de Maulévrier. — Ses angoisses jalouses. — Ses menaces à Humbert. — Nouvelle dénonciation — Projet de chasse pour découvrir la vérité.

Vers le commencement de l'année 1476, le temps était froid, humide, pénétrant ; Charlotte, un soir, arriva transie dans cette malheureuse chambre de la ferme, où Lavergne s'empressa de réunir des sarments et de les allumer dans la cheminée. La clarté de la flamme éclaira cette pièce plus que de coutume, et bien que l'ouverture qui donnait sur

les fossés fût étroite, elle était dominée par la barbacane qui éclairait la loge du concierge Humbert, laquelle se trouvait en face. Étonné de voir ce lieu éclairé, il ouvre sa croisée, regarde, et à travers le peu de jour que les menuaux et le plomb laissaient de libre aux petits morceaux de verre, il reconnaît d'abord Lavergne, puis Charlotte ; il ne doute plus de la réalité de ses conjectures. Cette découverte funeste augmente la surveillance de ce traître, il a désormais acquis un point vulnérable, il étudiera les circonstances et il se vengera !... Sa joie infernale lui ferme les yeux sur les résultats d'une dénonciation, il ne voit point les douleurs inépuisables de ses maîtres, il ne voit qu'un fait, sa vengeance, et il triomphe.

Quand enfin Humbert s'est mis en mesure de prouver sa dénonciation, il va trouver le comte, et après avoir amené les choses de loin, comme pour annoncer un malheur, il sait même trouver des larmes et finit par laisser échapper le fatal secret.

La stupeur de Jacques de Brézé fut telle, à

cette nouvelle inattendue, qu'il ne put aux premiers instants faire un seul mouvement d'aucun de ses membres; un tremblement convulsif le saisit ensuite; mais reprenant ses esprits, il voulut punir l'infâme qui se permettait de jeter un soupçon sur la vertu de sa femme. Humbert connaissant la violence des premiers mouvements du comte, s'était prudemment assez éloigné de lui pour mettre des meubles entr'eux deux; mais il tint bon et offrit sa vie s'il ne parvenait à prouver ce qu'il avançait. Il trouva encore dans son vieux dévouement pour l'honneur de ses maîtres, de spécieux prétextes pour colorer d'un vernis respectable la démarche que la vengeance seule lui faisait faire en ce moment.

L'infortuné comte après un long entretien, agité des angoisses de l'incertitude, menaçait Humbert, malgré ses anciens services près de ses parents et dans sa maison, de lui ôter la vie, s'il n'arrivait pas dans un court délai, à donner des preuves de sa cruelle dénonciation. Le vieux traître sollicita et fioit par obtenir quatre mois.

A partir de ce moment, Jacques de Brézé bourrelé d'inquiétudes, dévoré de chagrins et dissimulant toujours, étudiait ainsi avec soin les pas et démarches des deux accusés ; mais son âme généreuse et grande, n'arrivait point à distinguer le moindre indice qui put confirmer son malheur. Déjà le vieil Humbert avait été plusieurs fois sur le point de tomber victime de son infâme délation. Son âge et l'ancienneté de ses services, ainsi que les recommandations du père et de la mère du comte avaient seuls retenu son bras.

Deux mois, bien longs pour le comte de Maulévrier, se passèrent dans ce douloureux martyre sans que Humbert pût rien découvrir de façon à surprendre un rendez-vous d'avance. Enfin dans les premiers jours de juin 1476, il parvint à savoir qu'une réunion était projetée dans la ferme de la Couronne pour le premier jour où le comte irait à la chasse. Celui-ci en fut traîtreusement prévenu aussitôt ; et bientôt aussi, une partie de chasse est organisée pour le samedi 8 juin.

CHAPITRE XXV

Comment le comte de Maulévrier fait semblant de partir pour la chasse. — Il rentre et va chez le traître Humbert. — Il ne peut douter de son malheur. — Il va retrouver les coupables et les transperce de son épée. — Lavergne demande le P. Donatien. — Charlotte reçoit l'absolution et rend l'âme sans avoir pu prononcer un seul mot.

Jacques de Brézé devait, disait-il, aller coucher dans la forêt, pour être dès le lendemain, à l'aube du jour, à courre le sanglier qui faisait d'affreux dégâts, ajouta-t-il, et s'arrêter ensuite à un couvent des environs de Dreux pour l'office du dimanche. Il partit donc ostensiblement de Rouvres vers six heures du soir, et reutra sans être aperçu dès la

chute du jour : il s'était caché chez Humbert.

Après le souper Charlotte, suivant son habitude, fut assister au coucher de ses enfants dans la ferme.

Lavergne après avoir fait sonner le couvre-feu, et fait sa ronde ordinaire, se rendit à la ferme de la Couronne, par l'issue souterraine, et le comte de Maulévrier, qui veillait à la croisée du concierge, fut bientôt convaincu de son malheur.

Ne consultant que sa fureur, armé d'un poignard et de son épée, il vole plutôt qu'il ne descend aux souterrains ; il arrive à la porte secrète, l'ouvre et s'avance vers la chambre par le couloir de communication.

Lavergne entend marcher, il écoute et prévient Charlotte que le comte seul peut venir, car seul après lui, il peut pénétrer dans ce lieu ; après quelques efforts qui donnent à l'infidèle épouse le temps de fuir, la porte cède ; elle s'ouvre, et Lavergne se jette au-devant du comte outragé, en lui présentant sa poitrine, qui est transpercée aussitôt de part en part, sans que le coupable cherche à op-

poser la moindre résistance, il tombe en arrière, et l'épée est retirée par le meurtrier qui ne veut pas s'en dessaisir.

Charlotte éperdue a voulu fuir; elle s'est jetée dans la chambre de ses enfants, elle les a pris tous les trois dans ses bras pour s'en faire un rempart, un bouclier; le comte paraît!... Charlotte échevelée, se répand en cris et en pleurs, ainsi que ses malheureux enfants, qui ne conçoivent ni la douleur de leur mère, ni la fureur de leur père; elle se précipite à genoux, demande grâce, au moins la vie; le comte est sourd, aveuglé par son ressentiment, il frappe sa femme de son épée à la tête, elle se baisse et reçoit dans le dos, l'épée déjà dégoûtante d'un autre sang que le sien; l'arme pénètre près du cœur, et ne lui permet plus de prononcer un mot intelligible.

Les enfants terrifiés et craignant le même sort que leur mère, se précipitent en fuyant dans les corridors et dans la ferme, tout le monde est réveillé, les sentinelles ne conçoivent rien à cette surprise inattendue; on se rue les uns sur les autres, on se questionne

sur la cause de cette alerte, on sonne l'alarme sans savoir pourquoi, le désordre est à son comble sans qu'on ait pu s'en rendre raison.

Cependant les enfants que leurs sanglots, la peur et la suffocation ont rendu quelque temps inintelligibles, finissent par balbutier ce qu'ils ont vu. On se précipite vers la ferme, dans les corridors inconnus au plus grand nombre. La nuit est obscure, mais calme, et contraste avec l'agitation des hommes. Les lumières sont rares, elles vont et viennent, et souvent sont éteintes par les courants d'air.

Lavergne respire encore, il implore le pardon de son maître, celui de Dieu ; il demande à ceux qui s'empressent autour de lui, de faire venir promptement le prier. On court à sa cellule, mais on ne l'y trouve pas ; on réveille les religieux qui présument que le P. Donatien, suivant son habitude, est dans sa tribune à la chapelle. En effet on l'y trouve absorbé dans la prière qu'il fait pour les pécheurs..... Dès les premiers mots, il a tout compris comme par intuition, il se précipite et

accourt près de Lavergne , qu'il exhorte à la pénitence, en offrant sa vie comme expiation de ses offenses. Le malheureux est bourrelé de remords , et ne peut supporter l'idée de paraître au tribunal de Dieu sans que le comte lui ait pardonné.

Le P. Donatien que son expérience près des moribonds a rendu expert, entrevoit que son malheureux enfant peut avoir encore quelques heures de grâce avant de rendre son âme à Dieu; il veut se rendre auprès du comte qu'il entend gémir près de là; il passe dans l'autre pièce, elle est si peu éclairée, qu'il heurte un corps qui le fait chanceler; il s'arrête et regarde, mais il a peine à distinguer les objets; il approche la lumière, un terrible spectacle se présente à sa vue; le meurtrier fuit, et le prieur en s'approchant de la comtesse dont il avait heurté le corps étendu par terre, baignant dans son sang, la voit dans les derniers symptômes de l'agonie; il lui parle, un serrement de main , convulsif peut-être, lui fait supposer qu'elle peut l'entendre encore; il

profite de ces courts instants pour lui donner l'absolution. Elle expire aussitôt après la dernière parole du ministre Dieu.

CHAPITRE XXXVI

Comment le prieur recherche le comte de Maulévrier pour obtenir de lui le pardon du coupable qui l'implore — Puissantes paroles qu'il sait trouver sur la miséricorde dont le meurtrier a besoin, lui aussi. — Le comte obéit et pardonne. — Touchante entrevue des deux amis. — L'extrême-onction administrée à Lavergne, qui meurt contrit — Le comte a recouvré du calme. — Le traître Humbert meurt subitement.

Le prieur revint auprès de Lavergne, il le trouva dans le même état ; alors, il le quitta de nouveau pour se remettre à la recherche du comte de Maulévrier, il parvint avec peine à le rejoindre, et il le surprend dans une agitation qu'il est plus facile de supposer que de décrire ; l'homme de Dieu lui apporte des paroles de paix et non de menaces, il lui offre son

pardon s'il le désire, s'il veut se repentir, et pardonner lui-même.

Malgré son trouble, Jacques de Brézé l'a entendu; il verse enfin des larmes,... le prieur en profite pour lui demander un acte de charité qui pourra lui obtenir miséricorde à lui-même; mais il faut un sacrifice, et *celui qui fait miséricorde, offre un sacrifice* *. Il lui demande enfin de venir près du lit de son ancien ami, sa victime aujourd'hui... Il faut lui dire qu'il pardonne, et c'est là le sacrifice..... Le comte frémit à cette idée, il refuse d'abord, mais l'éloquence du prieur, aidée de la grâce, commence à l'émouvoir. Il se voit homicide, excommunié, condamné par la justice humaine, et enfin pour toujours... par celle de Dieu, si lui-même ne pardonne pas! Jacques de Brézé sanglottant convulsivement, se lève, et fait quelques pas, puis retombe sur son siège, malgré l'appui du P. Donatien, qui lui rappelle que le mourant n'a plus que quelques instants à vivre, et qu'il l'attend... Le comte

* Eccles. 33, v. 4.

de Maulévrier paraît sourd et immobile, alors le prieur se jetant à genoux et prenant entre ses mains le christ de son chapelet, commence à réciter lentement et à haute voix, le *pater*;... à ces paroles *pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, il fixe les yeux gonflés et remplis de larmes sur le comte, qui s'écrie en se levant brusquement :

— « Oh ! mon Dieu, pardonnez-moi, comme je pardonne ! »

Il court précipitamment, le prieur a peine à le suivre pour le conduire au lit de Laver-gne, l'entrevue est déchirante; des deux côtés la prière humble, la douleur profonde : chacun s'accuse en même temps qu'il pardonne ; le meurtrier et sa victime s'embrassent encore avec tendresse, c'est une lutte de générosité et d'humilité qui dispute les moments à la mort.

— « Allons près de Charlotte, » s'écrie le comte qui ne peut achever... Le prieur l'a compris, il répond :

— « Prions pour elle ! que Dieu lui fasse miséricorde... »

Un morne silence succède à ses paroles, le comte a les yeux hagards... Lavergne éprouve un frémissement... Le P. Donatien avec des paroles inspirées, rétablit le calme : il domine cette scène sublime par sa présence, à genoux près du lit mortuaire, contemplant les sinistres résultats des passions humaines ; il porte les yeux alternativement sur ceux qu'il aimait comme ses fils ; les pleurs coulent dans les sillons que les austérités plus que l'âge ont creusés sur ses joues ; il arrête entre les deux frères des aveux désormais indiscrets et huisibles, il exhorte à la contrition, il soutient l'espérance, il confirme la foi, il excite à l'amour de Dieu, il tempère le désespoir...

Quel spectacle pour l'incrédule !... Où se trouverait pour lui la consolation dans des circonstances si déplorables ?... Que lui resterait-il ? la douleur intolérable, le désespoir, la rage, la révolte, le trouble, la vengeance dans le cœur et dans l'âme, l'espoir du néant !...

Cependant les hoquets précurseurs des der-

niers moments, réveillent l'apparente quiétude du P. Donatien, il envoie un de ses religieux chercher les saintes huiles ; les vomissements de sang ne permettent point que le viatique soit administré ; mais, la présence d'esprit de Lavergne ne l'abandonne point ; il ne laisse échapper aucune plainte sur ses douleurs vives et cuisantes ; il suit les prières de l'Eglise avec le comte, qui malgré les visibles et tremblantes impressions de son âme, répond avec l'assistance. Les onctions sont faites sur les yeux, principes de la concupiscence ; sur l'odorat et le goût qui ont pu offenser Dieu ; sur l'ouïe trop souvent disposée à écouter des paroles coupables ; sur la poitrine qui a brûlé de flammes réprouvées ; sur les pieds qui ont servi à transporter le criminel si près de sa tombe...

Les prières des agonisants commencent, et au moment où le P. Prieur, s'adressant au moribond, lui dit : « Partez, âme chrétienne », Jacques de Lavergne rend le dernier soupir.....

Le comte, plus calme depuis qu'il a héroïquement offert le sacrifice à la miséricorde, se

décide, sur l'avis du P. Donatien, à ne pas fuir, mais à attendre les résultats de la justice des hommes, en expiation de ses crimes, car la loi de Dieu ne lui permettait pas de se faire justice lui-même : « A moi seul la vengeance, » dit le Seigneur, *ultio mea est*. Deut. 35. »

Le misérable Humbert, en apprenant les suites de sa dénonciation, était tombé mort subitement à la renversé sans avoir pu prononcer un seul mot.

CHAPITRE XXXVII

Comment le prieur dans ces cruelles circonstances prend conseil du seigneur-évêque. — Réponse qu'il en reçoit. — Simple enterrement des trois défunts. — Pénitence canonique du comte de Maulévrier.

Les faits extraordinaires au milieu desquels se trouvait le P. Prieur, l'obligèrent à écrire à l'évêque de Chartres pour lui demander des instructions ; il lui expédia aussitôt sur la mule du prieuré un de ses religieux de chœur, qu'il chargea de suppléer à ce qui pourrait n'être pas assez explicite dans sa missive.

Le lendemain, le religieux revint avec une

lettre de l'évêque, qui répondait : que les circonstances flagrantes qui avaient précédé la mort de la comtesse, ne permettaient point qu'on lui fit des funérailles en rapport avec sa haute position ; qu'ayant toutefois reçu l'absolution avant d'expirer, bien qu'elle n'eût pas eu apparence de connaissance, il autorisait qu'on dit une messe basse à la chapelle du château, le corps présent, sans tentures ni autre luminaire que deux cierges près du cercueil ; autant à l'abbaye de Coulomb où la défunte avait fondé sa sépulture, et où elle serait conduite de nuit sans flambeau.

Que par les mêmes raisons et bien que le commandant du château eût eu le temps de se reconnaître et de mourir pénitent, le corps serait présenté à l'église paroissiale de Rouvres, où on observerait le même cérémonial, qu'il serait inhumé en terre sainte au cimetière commun.

Qu'il n'avait point à se prononcer pour les funérailles du concierge, dont la mort rentrait dans tous les cas de mort subite ; mais que les convenances ne permettaient point que sa fa-

mille fit pour lui, à cause de la coïncidence des événements, plus que pour les autres ; qu'enfin, le comte ayant encouru l'excommunication majeure, devait se soumettre à toute la rigueur de la pénitence publique ; car plus il était élevé, plus il était dans l'obligation de donner de bons exemples, et sa réputation de piété, causant un plus grand scandale, il devait réparer avec plus d'éclat le crime qu'il avait commis.

À cet effet, il privait Jacques de Brézé des sacrements de l'Église pendant trois années, en l'obligeant à jeûner au pain et à l'eau tous les mercredis et vendredis pendant cette période de trois années, avec un jour de plus pendant le Carême et toute la Semaine-Sainte ; qu'il ne pourrait entendre la messe la première année que du parvis, la seconde de dessous le porche, et la troisième dans la nef, près de la porte d'entrée.

L'évêque exhortait le comte de Maulévrier à la soumission, à la pénitence, et lui faisait espérer la rémission de ses péchés s'il était véritablement repentant.

Par un codicile particulier, l'évêque de Chartres invitait le prieur à lui faire savoir dans quel esprit le comte de Maulévrier recevrait cette injonction, afin d'obtenir du souverain Pontife un adoucissement ou une abréviation à la pénitence canonique, s'il s'y soumettait avec empressement.

Ce furent de tristes jours de deuil au château de Rouvres ; le comte non-seulement se soumit à la pénitence publique imposée par l'évêque, mais il eût volontiers ajouté à sa rigueur, si le P. Donatien n'eût pas cru devoir l'arrêter dans son zèle indiscret, en excitant chez lui la contrition du cœur, bien plus essentielle encore que les marques extérieures de la mortification qui doit aider et fortifier, mais qui ne constitue pas le regret à elle seule.

CHAPITRE XXXVIII

Comment le roi fait faire le procès du comte de Maulévrier. —
Il est seulement condamné à payer cent mille écus au roi. —
Il abandonne toutes ses terres. — Il veut entrer en religion. —
Impossibilité à cause de ses meurtres volontaires. — Louis XI
fait raser le château de Rouvres et fait transporter au Plessis-lez-Tours les magnificences de la chapelle du prieuré.

Le roi, en apprenant cette horrible catastrophe, reconnaissait bien que sa sœur méritait une punition, mais il trouva celle-ci trop forte ; il voulut que l'on fit le procès de Jacques de Brézé, qui fut défendu par Jean de Ganai, alors jeune avocat, et depuis chancelier sous Charles VIII.

Le comte de Maulévrier ne fut point condamné par corps, à cause des circonstances qui

avaient immédiatement précédé le meurtre commis sur sa femme ; on considéra qu'il était excusable, dans le cas flagrant où il trouvait les coupables, de les punir. Cependant, pour complaire au roi, qui y mettait de la persistance, par avarice, ou peut-être par le souvenir de la Bohémienne, on le condamna à payer les frais considérables du procès et une amende de cent mille écus entre les mains de Sa Majesté.

Une somme aussi énorme ne pouvait se trouver qu'en vendant tous ses biens, aussi Jacques de Brézé remit-il toutes ses terres au roi et vécut-il désormais dans l'indigence, en esprit de pénitence et par les sages avis du bon prieur ; il avait eu l'idée d'aller finir sa vie pénitente dans un cloître ; mais sur l'observation du P. Donatien, qu'il n'y pouvait être reçu à cause de ses meurtres, car l'Eglise a horreur du sang, il avait renoncé à solliciter des dispenses. Il mourut en 1494 dans les meilleurs sentiments. Comme preuve de l'oubli de son injure, il demanda à être inhumé près de sa femme, dans le chœur de l'abbaye de Coulomb, où il fut déposé.

Louis XI profita de la possession des terres du comte pour faire détruire le château de Rouvres, qui pouvait devenir un rempart pour des révoltés ; il transporta le prieuré dans l'intérieur de la ville, et toutes les magnificences de la chapelle au Plessis-lez-Tours. Le bourg de Rouvres, depuis ce temps, n'a pas cessé de décheoir, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, où l'on montre encore la porte de la ferme de la Couronne près de laquelle le double meurtre fut commis.

Le roi, prince superstitieux et cruel, était encore préoccupé d'un personnage rattaché à ce drame ; il manquait une victime à l'accomplissement des paroles de *la Motchigai*... peut-être ce souvenir suffit-il pour déterminer Louis XI.

CHAPITRE XXXIX

Comment le roi fait faire le procès du duc de Nemours, dont la femme meurt de chagrin. — Il est condamné à avoir la tête tranchée. — Le roi y ajoute une affreuse cruauté. — Louis XI rend à son filleul, Louis de Brézé, les biens de son père. — Il le marie à Catherine de Breux, et en seconde noces à Diane de Poitiers. — Extinction de cette famille illustre.

Charles-le-Téméraire venait de périr; le roi crut pouvoir alors se défaire sans danger du duc de Nemours; procès lui fut fait en 1477, et Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, comte de la Marche, accusé et convaincu du crime de lèse-majesté, fut condamné à avoir la tête tranchée. Louis XI ajouta la cruauté de faire placer ses enfants sous l'échafaud

pendant l'exécution, et le sang de leur père rejaillit sur eux. Sa femme, Louise d'Anjou, était morte de chagrin à Sarlat, pendant le procès. Tous ses biens furent confisqués : mais Charles VIII les rendit à ses cinq malheureux enfants.

Quelques années après, Louis XI craignant que le comte de Maulévrier n'eût l'intention, à cause de l'honneur de ses enfants, d'en appeler à ses pairs pour faire réviser le jugement qui l'avait absout d'une part et d'une autre l'avait condamné à payer l'amende envers le roi, songea que cela pourrait avoir lieu ; il prévint le cas, et préféra se donner les airs d'une générosité royale en rendant à Louis de Brézé, son filleul, les terres que son père avait possédées, et le maria à Catherine de Dreux, qui mourut sans enfants.

Louis de Brézé, qui eut les mêmes charges que son père et son grand-père, et qui survécut à son frère aîné, épousa en secondes nocces la fameuse Diane de Poitiers, fille du comte de Saint-Valler, qui n'avait alors que treize ans. De cette dernière union il naquit

deux filles ; l'aînée devint duchesse de Bouillon, comtesse de la Marck ; l'autre, duchesse d'Aumale, en épousant Claude de Lorraine.

Louis de Brézé, comte de Maulévrier, etc., etc., mourut sans enfants mâles ; il laissa sa veuve âgée de trente-et un ans, honorée pour sa conduite-régulière jusque là ; elle fit élever à son mari, sur les dessins de Jean Goujon, un tombeau qui existe encore dans la chapelle de la Vierge, derrière le chœur de la cathédrale de Rouen.

Le frère de Louis de Brézé hérita de ses charges et mourut sans héritiers mâles. En lui s'éteignit cette illustre famille.



CHAPITRE XL

Conclusion et morale.

Que conclure de tous ces malheurs? c'est que la beauté est un don trop souvent funeste, surtout si la coquetterie s'en mêle; que les vertus naturelles de douceur et bonne volonté sont sans mérite et sans fruits, si on ne gravite avec force dans la route de la vertu, où l'on ne se maintient qu'avec efforts et au prix de mille sacrifices; que la force du caractère, bonne en elle-même, peut avoir de

funestes résultats si elle dégénère en violence; enfin, que la grâce de Dieu, peut seule nous maintenir dans la bonne voie si nous y sommes, ou nous y faire rentrer, et qu'on ne l'obtient que par la prière persévérante.

SCITE DE LA LETTRE D'INTRODUCTION.

« Vous voyez, mon cher ami, que j'ai usé largement de la liberté qu'on a de traduire et de compléter une chronique assez tronquée; puisse-t-elle ne pas trop vous ennuyer. Je crois devoir maintenant vous faire quelques observations sur l'auteur primitif et son écrit :

« 1^o Il se trompe, je crois, en appelant le coupable Jacques de Lavergne ; mes recherches m'ont fait découvrir qu'il s'appelait Pierre de Lavergne, qu'il était gentilhomme du Poitou et veneur du comte de Maulévrier ;

« 2° Peut-être n'est-il pas assez constant que Charlotte ait eu des relations coupables avec le duc de Nemours. Tout ce que j'ai pu découvrir à cet égard se trouve dans un article de journal sans caractère authentique ; car le grave, indiscret et irrémissible *Moniteur* n'existait pas à cette époque, ni même le *Journal des Débats*, si habile à dévoiler tous les scandales des bagnes, des maladreries, des cours de Miracles, des Porcherons, etc. ;

« 3° L'absence absolue de journaux alors laisse aussi la date de la mort de Charlotte à la discrétion de qui voudra s'en servir à son gré. J'ai trouvé des écrivains qui la font mourir en 1470, en 71, 72, 74, 76 et 77 ; Jean de Troyes, dans sa chronique, dit que c'est dans la nuit du samedi au dimanche 6 juin ; d'autres, dans la nuit du 14 juin ; et cependant sa tombe, recouverte en cuivre jaune, portait la date du 5 juin ; mais le P. Anselme dit que c'est à tort, et lui-même, dans deux articles séparés, donne deux

dates différentes, et la fait mourir à Romiers, près de Dourdan.

« 4° Le traître dénonciateur, valet de chambre du comte de Maulévrier, s'appelait Pierre Lapothicaire.

« Mais, sur quoi je ne puis vous laisser dans le doute, mon cher ami, et par où peut-être j'aurais dû commencer, en vous l'annonçant dès mon début, c'était de vous prémunir contre l'idée que vous pourriez attacher quelques croyances à de criminelles prédictions, ou à de coupables prophéties. Tout ce que vous avez vu à cet égard, dans cette chronique, est puisé dans la liberté que je me suis donnée d'ajouter ce qui me paraîtrait pouvoir répandre de l'intérêt ; mais c'est de pure imagination, et cela n'y a été inséré que pour mieux donner l'idée des mœurs du temps. Souvent, à cette époque, l'ignorance, jointe à un fait simple, a pu confirmer quelques esprits faibles dans leur crédulité, parce que

des événements sont venus concourir avec des prévisions hasardées. Dieu merci, on ne voit plus de semblables superstitions que chez des gens tout-à-fait dépourvus d'instruction, ou faibles d'esprit et de foi, ou, chose étonnante, chez les personnes qui se donnent les airs prétentieux de ne pas croire en Dieu!... L'homme a un tel besoin d'une croyance surnaturelle, que lorsqu'il ne veut pas croire aux mystères de la révélation, qui pourraient gêner ses mœurs ou ses habitudes, il se rattache volontiers à des idées superstitieuses.

« A Dieu ne plaise que les circonstances de ce récit puissent confirmer qui que ce soit dans d'aussi coupables croyances; et pour protester contre toute interprétation ou induction que l'on pourrait en tirer, je vous le répète, c'est pour mieux peindre l'époque et le caractère superstitieux de Louis XII, qui ne se faisait point faute de croire facilement ce qui pouvait aider sa haine ou sa politique, souvent même son co-

price, et qui parfois s'en est fait une arme déterminante.

« Encore, et pour la troisième fois, je n'ai trouvé dans aucune histoire du temps un fait en rapport avec la bohémienne de cet épisode historique; elle sort tout entière de mon cerveau, comme Minerve est sortie de celui de Jupiter.

« J'ai bien encore un scrupule que je dois vous confier : vous trouverez une quantité de réminiscences de mes lectures, ou des discours que j'ai entendus, et je ne les ai pas notés ou indiqués ; ce n'est pas que je veuille me parer des plumes du paon, ou refuser de rendre à chacun ce qui lui appartient ; mais comment faire ? la plupart du temps je me souviens du passage, de la pensée, sans me rappeler de qui ils sont.

« Si le *choix des pensées est invention*, comme on l'a dit plus spirituellement que judicieusement, je reconnais toutefois volontiers, et de tout mon cœur, que ce qui peut se trouver de bon dans cet opuscule m'est venu des au-

tres, et que ce qui s'y trouve de mauvais vient de mon propre fonds, sauf les faits positifs, constants et historiques que je ne puis pas changer ; d'ailleurs, ce n'est pas un ouvrage d'érudition à consulter, et j'aurai atteint mon but, si j'ai pu distraire utilement, en donnant le désir d'étudier du point de vue catholique la plupart des faits de l'histoire, si étrangement interprétés par la généralité de nos écrivains.

« D'autres plus scrupuleux, et à juste titre peut-être, pourraient me reprocher le sujet de mon canevas : je serais tenté de leur donner raison ; mais les circonstances et les lieux me l'ont fourni, et je ne l'ai pas choisi positivement ; j'ai dû seulement chercher à le présenter sous une couleur religieuse, afin d'en atténuer le danger : ai-je réussi ? vous en jugerez.

« Enfin, si vous trouvez dans mon récit des fautes de construction, je voudrais que votre indulgence put les attribuer : aux idiotismes que l'on contracte en pays étranger, surtout

lorsqu'on y a été élevé ; ou mieux encore au contact du vieux langage des chroniques que j'ai dû feuilleter ; l'important pour moi, est que vous n'y trouviez pas de néologismes. Non que je méprise la science, le génie et le jugement qui inventent ou établissent des mots nouveaux, car après la vertu, je crois que le plus précieux ornement de l'esprit humain est la science qui perfectionne toutes les facultés naturelles ; mais aussi de toutes nos facultés, le jugement est le plus estimable, car cette faculté dirige et gouverne les autres ; or, je trouve que depuis longtemps, on fait en littérature un étrange abus de ces prétentieuses hardiesses, ce qui ne prouve pas en faveur de la société actuelle. Aussi, combien devons-nous comprendre et approuver cette lutte engagée avec tant de force, d'éloquence et de dignité par notre clergé, avec l'épiscopat à sa tête, dans la question de l'enseignement ! Nous tous catholiques, nous devons avoir des entrailles de mère, pour la jeunesse dont il est néces-

saire de former le cœur et le jugement, car alors l'âme peut contracter l'habitude de se raidir contre la paresse naturelle à l'homme, et elle devient capable de comprendre les occupations utiles et sérieuses.

« Je vous donne tout ce qui précède comme appendice, puis je continue ma lettre.

« Vous saurez donc que la belle Diane, qui avait eu une conduite irréprochable pendant la vie de son mari, et qui le regretta sincèrement, en porta le deuil toute sa vie, même lorsque Henri II était son maître. Il en existe pour moi une preuve dans un petit salon qu'elle avait fait orner dans son château d'Anet, appartenant aujourd'hui au comte Adolphe de Caraman. En homme de goût éclairé, il fait restaurer ce qui peut l'être, au milieu de ces ruines magnifiques; il a fait rétablir les ornements de ce salon, dont les peintures des caissons du plafond sont sur fond noir, avec les ornements d'or et d'argent, sauf les couleurs naturelles du bois et celles des

armoiries ; on sait que pour les rois, les princes et les grands, l'or, l'argent et le noir formaient le deuil.

« Je ne sais si on a remarqué ailleurs que Diane était arrière-petite-fille de Louis XI, par sa grand'mère Marie, fille de ce prince et de Marguerite de Sassenage, qui avait épousé Aymar de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, et que cette petite-fille a épousé un petit-fils de Charles VII, Louis de Brézé, fils de Charlotte dont vous venez de lire l'histoire.

« En passant devant l'église d'Anet, on ne peut trop regretter qu'Albéroni, qui en avait été nommé curé, ait trouvé cette charge au-dessous du fils d'un sonneur d'église ; nous n'eussions pas vu peut-être tous les bouleversements politiques que cet ambitieux ministre a occasionés dans son temps.

« Vous savez que c'est à La Ronce que je vous écris tout ceci, dans cette ferme où Charlotte, dit-on, vint boire du lait, avant d'aller à Sorel,

en passant par la Ventrouïllerie ; que c'est après avoir vu les ruines de ces châteaux. Il reste peu de ruines à Sorel ; cependant la porte d'entrée après les fossés, qui paraîtrait dater de la Renaissance, mériterait d'être conservée précieusement ou d'être transportée ailleurs.

« Vous saurez encore que La Ronce est devenu une aimable et bonne retraite, où Lulli, qui l'a habité, a sans doute composé de beaux motets pour Saint-Cyr, sur la demande de madame de Maintenon ; c'est là peut-être qu'il a écrit celui qu'on y a chanté jusqu'en 1790 : il commençait par ces paroles : « *Dieu ! sauve le roi !...* » Et les Anglais, comme de beaucoup de choses plus graves, s'en sont approprié la musique, en y appliquant leur « *God ! save the king !...* » et ils soutiennent encore que c'est un air national. C'est ici que, depuis, madame la vicomtesse de Sourches a ramené la vertu et le bonheur pour ceux qui l'approchent ; elle y a fait séjourner d'autres illustrations : NN. SS. les

cardinaux de La Farre et de Latil, les évêques de Gand, de Chartres, d'Hermopolis, et d'autres encore; le dernier, encore abbé, y a écrit certainement quelques-unes de ses admirables conférences, que j'y ai lues dans un exemplaire donné par l'auteur.

« L'auguste fille de Marie-Antoinette, la digne petite-fille de Marie-Thérèse, et Marie-Thérèse elle-même, plus illustre par ses vertus et ses malheurs incomparables que par sa haute naissance, étant dauphine, y est venue déjeuner en avril 1828.

« Hier, 21 septembre 1843, une aimable et nombreuse couvée de neveux et de nièces est venue déjeuner dans le parc, au même lieu, et tous semblent participer à la douce influence des qualités supérieures, et gaies en même temps, de l'excellente châtelaine.

« Notre ami Ernest est ici; sa gaieté juvénile et franche, amuse. A la campagne, un enfant devient une distraction souvent utile; son goût

pour la musique, la douceur de son caractère, lui font pardonner facilement ce que son naturel peut avoir quelquefois d'un peu abrupte; on veut bien traiter avec indulgence sa jeune inexpérience. En voici une preuve : notre pieuse et zélée châtelaine a bien voulu accueillir avec empressement l'idée qu'il lui a donnée de placer dans son salon, à la campagne, un tronc pour l'œuvre si admirable de *la Propagation de la foi*; elle est trop peu connue dans le grand monde, et cependant elle est l'œuvre *par excellence*, puisqu'elle est la continuation de la mission de Jésus-Christ (h).

« Demain je partirai à regret, et quitterai ce calme séjour; il faut laisser la place à d'autres. On attend la famille de Saint-Priest, qui doit venir prendre sa part des bontés de la chère tante. Le vicomte de Saint-Priest, duc d'Almazan, dont un des ancêtres a épousé Isabeau de Valois, fille légitimée de Louis XI, est en ce mo-

(h) Voir la note à la fin du volume.

ment à Berlin, où d'augustes volontés l'ont appelé, et où il se trouve en royale compagnie ; on y compte, dit-on, sept têtes couronnées, vingt-sept princes souverains de la confédération germanique, et soixante-dix autres princes leurs agnats ; c'est une espèce de congrès. Dieu veuille bénir les instruments de ses volontés miséricordieuses sur nous ; mais j'aurai toujours bien de la peine à croire que ce soit avec des éléments schismatiques et hérétiques que sa Providence nous manifestera ses grâces, ses bienfaits, ses faveurs, et bénira nos espérances.

« Mais, me direz-vous, au sujet de ces dernières lignes, comment cela finira-t-il ? Je vous répondrai : *par l'imprévu.*

« Tout ce que nous pouvons faire, ce semble, c'est de ne compter point sur les choses ou les hommes qui sont naturellement, ou qui se mettent en avant ; confions-nous en Dieu seul ; demandons-lui que *son règne arrive* ; son règne c'est l'ordre : l'ordre amène l'ordre ; et de là, ce

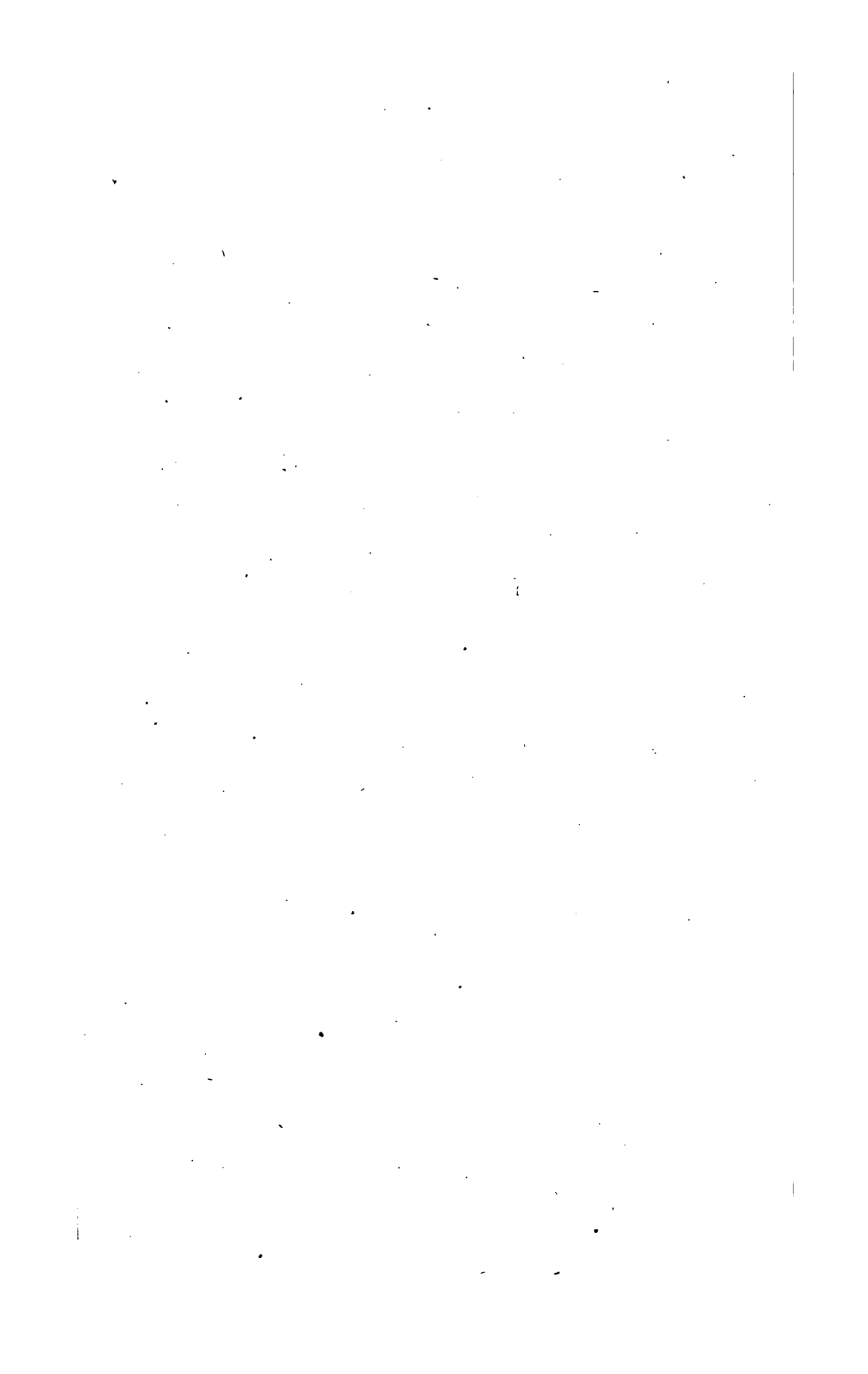
qui est dans l'ordre..... vous m'entendez bien.

« Quant aux moyens, Dieu ne nous a donné que des lumières excessivement bornées, et il nous étonne à tout instant par des coups inattendus, *imprévus*. Quoi de plus *imprévu*, en effet, que la catastrophe du 15 juillet de l'année dernière? Les hommes y ont-ils été pour quoi que ce soit? Et cependant que de calculs renversés !.....

« Je vous avouerai donc qu'après ma profession de foi religieuse, mon système pour l'avenir de ce monde ne s'appuie que sur *l'imprévu*; ce qui ne le sera point pour vous, c'est l'assurance de mon amitié. »

La Roche, 22 septembre 1845.

NOTES.



NOTES.

(a) Rouvres. pag. 22.

Voici ce que l'on trouve dans la géographie de *Baudran*, édition de 1682, au mot :

« *ROVVA*, ROUVRES; vicus galliæ, in Belsia provincia ad vergiam annem? aliasque oppidulum carnutum satis cultum et antiquum, ubi Druidæ sacrificia habebant, vix dimidia leuca distat ab Aneto Castro; in eo obiit anno 1476. Carolus filius naturalis Caroli VII francorum regis. »

« *DROCUM*, DUROCASUS, DROCÆ ou DROCÆ, DREUX;
« Leucis à Carnuto. Fuere etiam magi seu sacerdotes gallis qui præcipue inter carnutes degebant et sæpissime sacrificia habebant in *Roboribus sacris* in antiqua traditione; ubi nunc vicus de *Roboribus* dictus *Rouvres* vulgo, ad vegram annem »

LA MARTINIÈRE, édition de 1768, a l'air de traduire un de ces passages à l'article :

« ROUVRES, lieu de France dans la Beauce, diocèse de Chartres, élection de Dreux; il est situé sur la Vesgrès, à

« une demi-lieue du château d'Anet. C'était anciennement un
 « *gros bourg* des Carnutes, l'on croit que c'était le lieu où
 « les Druides faisaient leurs sacrifices. »

ANDRÉ DU CHESNE, dans ses descriptions des villes et châteaux de France, dit :

« Ceux qui veulent tirer le mot Dreux de *Druyde*
 « ou *Drys*, qui signifie un *chêne*, à cause de.
 « Ils furent appelés *druydes* du mot grec qui signifie *cheshier*. »

Il est constant que les druides avaient un grand nombre d'autels et d'établissements dans les Carnutes, le principal était situé entre Chartres et Dreux, dans un lieu appelé aujourd'hui la *Garenne de Poisvilliers*; et leur souverain pontife avait son siège au lieu appelé les *Goutières*.

Au mot ROUVRES-SUR-VEGRES, dans le nouveau dictionnaire complet de la France, par Briand de Verze, revu par Varin-Thierry (1843), on lit que c'était jadis le séjour remarquable des prêtres druidiques, et que c'était aussi un lieu considérable où les rois de la seconde race avaient un château dans lequel mourut une fille de Charles-le-Chauve.

Boudot, dans son dictionnaire latin au mot ROBUR, l'explique ainsi :

« LE ROUVRE, c'est une espèce de chêne plus petit, plus dur, plus noueux, sur lequel croit facilement le guy. »

Le *Dictionnaire de l'Académie* donne la même définition aux mots ROUVRE ou ROURE.

Il résulte clairement pour moi de ce qui précède, que le village de Rouvres a pour origine un bois de chênes dans lequel les druides se retiraient pour leurs sacrifices. On sait qu'il y en avait beaucoup dans le pays des Carnutes, qui habitaient cette partie de la Gaule celtique, qu'on a appelée depuis le pays Chartrain, et que Jules-César eût tant de peine à réduire.

Il existe aussi en Lorraine et en Bretagne des lieux de ce nom, qui ont certainement la même origine; car la Gaule armoricaine surtout, a longtemps conservé le culte de la lune

dirigé par les druides. Les druides étaient eux-mêmes partagés en cinq classes.

Les *vacies* pour les prières et les sacrifices.

Les *séronides* pour les sciences et l'instruction.

Les *bardes*, poètes et musiciens, pour encourager aux combats et à la vertu.

Les *eubages* pour la science divinatoire et prophétique, tirée des sacrifices, des astres, etc.

Et les *causidiques* pour rendre la justice.

Les druidesses étaient aussi divisées en trois classes.

Un de mes parents possède, près de Dinan, le château de Rouvres qui est encore entouré de bois de chênes.

Ce qui doit confirmer notre opinion, c'est qu'on sait que dans le midi de la France, et surtout en Espagne, la lettre *b* se prononce indifféremment *b* ou *v*, et que l'étymologie de beaucoup de noms propres ou de mots s'appuie sur cette altération dans la prononciation. Il n'est pas étonnant que de semblables, et même de plus graves altérations, aient eu lieu à une époque où la science d'écrire était une exception.

A l'appui de ce que nous venons d'émettre, nous citerons encore deux noms de famille qui prétendent à la même origine, et qui portent des armoiries semblables, qu'on appelait parlantes, parce qu'elles rappelaient le nom de ceux qui les portaient; c'est en Italie l'illustre famille *della Rovere* dont étaient les papes Sixte IV et Jules II, qui ont fourni un grand nombre de cardinaux, les ducs d'Urbin et les princes de Camerino. En France la famille Grimoard du Roure : elles ont toutes deux pour armoiries un chêne nouveau dessiné de la même manière, on les blasonne ainsi : *d'argent, au chêne de sinople, englanté d'or*.

Quoiqu'il en soit et malgré mes recherches, il m'a été impossible de découvrir l'origine plus récente du château-fort qui a existé dans ce lieu, ni l'époque précise de sa destruction ; toutefois son existence ne peut être révoquée en doute. La tradition du pays est constante à cet égard, et il en reste encore quelques légères traces.

Quant à la *ferme de la Couronne*, il en existe toujours une de ce nom, probablement au même endroit où était l'autre, car nous n'avons pas la prétention d'affirmer que ce soient les mêmes constructions.

(b) *Cartes*. pag. 84.

C'est une erreur assez généralement répandue que l'invention des cartes date de Charles VI, pour qui on les aurait imaginées afin de distraire ce malheureux roi dans ses accès de mélancolie. Les cartes nous viennent d'Asie et nous sont parvenues au retour des Croisés, sans qu'on sache précisément chez quelle nation elles ont pris naissance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant d'être fixées communément au nombre de cinquante-deux pour chaque jeu, elles avaient souvent subi des modifications, soit pour les figures, soit pour la quantité, soit pour la grandeur. Il existe encore en Espagne, en Allemagne, en Suisse et en Pologne, à notre connaissance, des cartes qui ne sont point faites comme les nôtres, et dont les personnages ainsi que les figures dessinées différemment ne portent, ni les mêmes noms ni les mêmes couleurs. On peut se procurer en France des cartes *de Tarot*, qui sont au nombre de soixante dix-huit pour chaque jeu, et dont les figures et les images n'ont pas de rapport avec celles dont nous nous servons habituellement; on en fabrique à Besançon. Mais il est vrai que ce fut *Jacquemin Gringonneur*, peintre de la cour, qui, le *Giroux* ou le *Susse* de l'époque, donna aux personnages et aux figures des cartes, une enluminure moins grossière qu'avant; de plus, le nom d'un personnage célèbre fut attribué à chaque figure. Jacquemin Gringonneur les présenta au roi qui en fit son amusement; de là cette vogue des jeux de cartes qui n'a fait que s'accroître depuis, par des combinaisons multipliées, sous différents noms, et qui font le délassement ou malheureusement l'occupation de tant de monde.

(c) *De Imitatione J.-C.* pag. 124.

Nous avons suivi dans cette chronique l'opinion commune,

surtout à cette époque, et nous ne prétendons en aucune manière décider la question si souvent et si savamment agitée, de savoir quel est le véritable auteur de ce livre admirable. Ceux qui l'ont attribué au moine Gersen, ce sont évidemment trompés par la confusion qu'ils ont faite avec le nom du savant et pieux Gerson, chanoine et chancelier de l'église de Paris; si ce n'est pas l'œuvre de ce docte personnage, elle ne peut être attribuée qu'au saint moine à Kempis.

Aujourd'hui la question paraît être solidement établie par les savants, qui en font honneur au chancelier Gerson. La conséquence la plus profitable que l'on puisse tirer de l'incertitude où on a été si longtemps à cet égard, c'est que ce divin ouvrage est le fruit des méditations profondes de l'humilité la mieux exercée, puisque l'auteur n'y a pas même attaché son nom de son vivant.

On peut consulter les dernières dissertations publiées sur cet important ouvrage et notamment la vie du chancelier Gerson, par Onésyme Leroy.

(d) Premier livre imprimé à Paris.
pag. 124.

En donnant ici l'opinion de *Gabriel Naudé* dans son addition à l'histoire de Louis XI, nous sommes loin d'affirmer ce que nous répétons après lui.

Tout le monde sait, que c'est Jean Guttemberg qui a inventé l'imprimerie; mais des savants prouvent aujourd'hui que les frères *Ulrich* ou *Udalrich* ne sont pas les premiers imprimeurs de Paris; ce serait, suivant eux, Michel Friburgier, Udalrich Quering, et Martin Krantz, qui s'établirent rue Saint-Jacques ou à la Sorbonne. Les personnes qui seraient curieuses de lire une dissertation décisive et intéressante à ce sujet, doivent se procurer le *Résumé historique de l'introduction de l'imprimerie à Paris*, par M. A. Taillandier; on le trouve en entier dans le treizième volume des *Mémoires sur les antiquités publiés par la Société royale*

des antiquaires de France. D'après cet auteur, le *Speculum vilæ humanæ* serait le dixième ouvrage imprimé à Paris, et non le premier.

(e) *Vierge mère*. . . . pag. 150.

Pour des chrétiens instruits, le don de prophétie ne suppose pas nécessairement la sainteté dans celui qui en est honoré ; la foi même ne peut que s'affermir du témoignage d'un ennemi.

Sans parler des sybilles dont les auteurs sacrés et profanes font mention, nous voyons dans l'Ancien-Testament : que Balaam, enchanteur de la gentilité, prophétise la naissance de l'enfant Jésus ; dans le Nouveau-Testament nous lisons : que le grand prêtre Caïphe prophétise qu'il fallait que Jésus-Christ mourût pour le salut de tous.

Le récit des auteurs profanes sur les *druidesses* de Chartres, peut donc avoir un certain degré de véracité que nous nous garderons bien de révoquer en doute.

Ce que nous avons lu, il y a peu d'années dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, sur la sauvage prophétesse des *îles Gambier*, du nom de *Toapéré*, viendrait au besoin à l'appui de ce que nous avançons ; les faits dont nous parlons sont curieux et ont tant de rapport avec ce qui nous a occupé dans cette citation, que nous ne pouvons résister à la tentation de les mettre sous les yeux des lecteurs qui pourraient en être curieux.

C'est l'extrait d'une lettre qui se trouve dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, tom. 14, pag. 222 et suiv., années 1842, numéro 32.

Extrait d'une lettre du R. P. Laval, missionnaire de la société de Picpus, à un P. de la même communauté, en date des îles Gambier, le 31 mars 1840.

. « Je veux maintenant vous parler, mon R. P., d'un personnage dont le nom est ou ne peut plus célèbre dans nos îles. Il y a des-choses si singulières dans sa vie, que je

crois devoir vous les communiquer, ne fût-ce que pour vous prier de nous en donner votre avis.

« Il s'agit de la prophétesse *Toapéré*. J'ai déjà parlé de cette femme; mais, au cas que mes précédentes lettres se soient égarées, je vais répéter ici les mêmes détails, en y joignant les nouveaux documents que j'ai pu recueillir sur ses prédictions. Ce n'est pas un témoin seulement, c'est la *population entière de l'île Akamaru*, ou plutôt ce sont *quatre îles* qui attestent que tout ce que je vais vous raconter de *Toapéré* est réellement ce qu'elle a dit cent fois en public et devant quiconque a voulu l'entendre. J'ai interrogé une foule de personnes en particulier; et en comparant leurs dépositions, je les ai toujours trouvées conformes. J'ai exigé particulièrement et j'ai reçu par écrit celle du chef d'*Akamaru*, parce qu'il a vécu dans la confiance particulière de *Toapéré*, en sa double qualité de *Taura* (prêtre des idoles) et de parent de la prophétesse. Je crois donc avoir des renseignements très certains, eu égard au grand nombre et à la sincérité des témoins oculaires, et aux précautions que j'ai prises pour ne pas être trompé. Après ces préliminaires, je viens à mon récit.

« *Toapéré* était de la classe du simple peuple, et ce ne fut que vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, tandis qu'elle vivait dans son ménage occupée à élever sa famille, qu'elle commença à se dire inspirée des dieux. C'était sous le règne de *Mapururé*, grand-père du roi actuel. Durant quelque temps, elle ne différa pas des autres prêtres ou prêtresses qui abusaient le peuple avant sa conversion. Elle poussait comme eux des cris inarticulés et finissait, selon l'usage, par demander des fêtes ou des présents, au nom du dieu dont elle prétendait être possédée. Mais bientôt après, la scène changea. *Toapéré* se mit à parler distinctement, et les premières paroles qu'elle prononça surprirent étrangement les naturels. Je traduis ses expressions telles que je les ai recueillies: « Nos dieux sont vaincus, s'écria-t-elle. Voici le « Dieu de l'étranger; cette terre va bientôt passer sous sa

« puissance. Encore un peu de temps, et des hommes bons vont arriver ici. Je l'ai vu, ce Dieu, mais qu'il est grand ! « il remplit les ténèbres et la lumière : je l'ai vu, sa lèvre supérieure touche au ciel, et sa lèvre inférieure descend jusqu'aux abîmes. Nos dieux ne sont rien auprès de ce grand Dieu ! »

« Elle ajouta que cet événement devait être précédé de l'arrivée de quelques navires dans le port de Gambier ; car les insulaires n'en avaient encore vu que de loin. » Ces étrangers, disait *Toapéré*, ne sont pas tous bons ; ils auront des démêlés avec les habitants de l'île. Mais après eux, il viendra un vaisseau de la partie de la terre qui est en bas, au-dessous de nos pieds. C'est ce navire qui vous apportera des hommes bons ; il vous enseigneront une nouvelle parole, celle que l'on enseigne *au bas de la terre*. Le peuple les écouterait, et se soumettra à leur grand Dieu ; mais vous devez essayer auparavant une grande mortalité, et il n'y aura que les forts qui verront ces étrangers. »

« *Toapéré* alla jusqu'à désigner précisément le lieu où ils devaient aborder : « Ils descendront là où je suis, ils viendront commencer leurs prédications à *Akamaru* ; ce ne sera que plus tard qu'ils passeront à la grande île. » Enfin elle annonça, contre toute apparence, la royauté future de *Maputéoa*, le roi actuel : « Tu verras ces changements, lui disait-elle à lui-même ; et alors ce ne sera point *Matua*, ce ne sera point *Makopunui*, ce ne sera point... (ici elle citait un troisième nom que je ne retrouve pas), ce sera toi, *Maputéoa*, qui règneras ! » Elle avait aussi prévu sa propre mort, et elle l'a mille fois prédite en public. « Que vous serez heureux avec ces nouveaux venus, mes petits enfants ! car vous qui êtes jeunes, vous verrez toutes ces choses ; mais moi, je ne les verrai pas. Je dois mourir auparavant, ainsi que le roi *Mapururé*. » Elle ajoutait : « Voici une marque de la vérité de ce que j'annonce : lorsque je serai morte, ce sera alors que ces étrangers arriveront,

« pour se fixer parmi vous, et bientôt vous rendrez témoignage à ma parole. »

« D'après mes renseignements, toutes ces choses ont été dites avant que les événements pussent être prévus, et les naturels prennent plaisir encore aujourd'hui à me faire observer qu'elles se sont vérifiées à la lettre.

« J'oubliais une circonstance de la prophétie de *Toapéré*. Elle avait annoncé que ces hommes venus des antipodes, introduiraient dans les îles de nouvelles plantes alimentaires et des animaux inconnus, qui remuent les feuilles sèches et la poussière : c'est ainsi qu'elle les désignait.

« J'ai déjà dit qu'à l'époque où notre sibylle rendait ses oracles, aucun navire n'était encore entré dans le port de Gambier. Depuis, il en vint plusieurs à différentes époques, et souvent les équipages maltraitèrent les naturels ou en furent maltraités. A la vue de ces vaisseaux, on courait vers *Toapéré*, pour lui demander si c'étaient là les hommes bons dont elle avait promis l'arrivée. « Quoi, ces gens-ci ? » répondait-elle, non, non, ne vous mêlez point avec eux, ce sont des hommes mauvais. Et puis, suis-je morte pour que les hommes bons puissent arriver ? » Une fois, dans un accès d'enthousiasme, elle s'écria au milieu du peuple : « Frappez vos *toga*, frappez vos *réréki*, prenez vos plus beaux ornements ! Le voilà, ce navire, il vient, il arrive ! les voilà, ces hommes bons, qui doivent enseigner ici une nouvelle parole, et vous rendre tous heureux ! » On prit ces paroles à la lettre, on se prépara comme pour une fête ; puis on vint demander à *Toapéré* où était donc le navire qu'elle annonçait. « Attendez que je sois morte, répondit-elle encore ; attendez ; il est sur le point de venir, le voilà, il arrive sans aucun obstacle. »

« Enfin, *Toapéré* mourut à l'époque de la mortalité qu'elle avait elle-même prédite. Elle pouvait être âgée alors de soixante à soixante-cinq ans. Le vieux roi *Mapururé* décéda aussi dans la même année, ou du moins peu de temps après, c'est-à-dire vers 1803. *Téikatoara*, son fils, était mort avant

lui, dévoré par un requin, et *Maputéoa*, son petit-fils, devint ainsi héritier de la couronne. Mais il ne se trouvait rien moins qu'assuré de régner, parce que *Matua*, qui avait été chargé du gouvernement pendant la minorité du nouveau roi, et qui jouissait en outre de beaucoup d'autorité, par sa qualité de grand-prêtre et par l'étendue de ses domaines, comptait bien profiter de tous ces avantages pour se substituer à la place de son neveu, dont le parti n'était pas en état de s'opposer à l'usurpateur. Le jeune *Maputéoa* allait donc infailliblement succomber, à la première occasion, lorsque la *Péruviana* entra dans le port, et nous déposa, le R. P. Caret et moi, sur le rivage de l'île *Akamaru*, le 7 août 1834. Ce fut à *Akamaru* que nous commençâmes nos instructions religieuses, et nous ne portâmes la parole du salut à la grande île, que quelques mois après. Le premier effet de notre arrivée fut de suspendre l'exécution des projets ambitieux que tramait *Matua*, et enfin de les lui faire abandonner, lors de sa conversion au Christianisme. Nous avons procuré aux habitants, sans compter beaucoup de fruits et de plantes étrangères, des pigeons, des poules, des canards, des dindons, des chèvres, des moutons, des porcs et même des chats. D'autres leur ont apporté des chiens.

« De tout cela, faut-il conclure que Dieu, afin de préparer ce peuple à la réception de l'Évangile, a réellement inspiré la prêtresse *Toapéri*? Je n'en sais rien, et nos Pères ne savent non plus ce qu'il faut en penser; mais le fait est que les événements présentent une conformité bien singulière avec la prophétie, si l'on peut toutefois appeler de ce nom les oracles dont je viens de donner la traduction fidèle.

« Je me recommande à vos prières.

« F. HONORÉ LAVAL, *Miss. apost.* »

(f) R'cluse. pag. 461.

Nous sommes entrés à dessein dans de longs détails sur cette réclusion; on n'a qu'à les comparer aux faits exposés dans un trop fameux roman, et qu'on juge de la bonne foi

avec laquelle ils sont rendus ! Est-il probable qu'on eût enfermé dans le récluse de la tour Roland une espèce de folle, sans l'avoir éprouvée et connue, ainsi que le prescrivait rigoureusement la règle à cet égard ? L'évêque seul pouvait réclure, et cela ne s'est jamais fait légèrement. C'est à tort également qu'il l'appelle *sachette* ; l'ordre mendiant des sachets et des sachettes n'existait plus, il avait été supprimé depuis plus de deux siècles par le concile de Lyon. Si on devait juger de la vérité des récits de l'époque choisie par cet écrivain célèbre sur ce qu'il dit au sujet de sa récluse, on pourrait craindre qu'il n'eût singulièrement altéré la vérité pour la faire plier dans un but qu'il ne m'est pas donné de qualifier, mais qu'il regrettera sans doute un jour, car il n'a pas toujours présenté des tableaux aussi perfides contre la religion et l'autorité. Quel regret de voir profaner un si beau talent, où le génie étincelle quelquefois, et qui eût pu se faire louer sans restriction, par tout ce qui est estimable.

(g) L'avent. pag. 489.

Ce fut sous Charlemagne que le temps de la préparation au *grand avènement de l'enfant sauveur* fut réduit à quatre semaines ; cependant quelques églises ont conservé les six semaines de préparations, l'église de Milan, l'église de Tolède sont de ce nombre ; le schisme grec a conservé aussi toute la rigueur de l'ancienne discipline à cet égard, on fait maigre et on jeûne tous les jours depuis le 12 novembre jusqu'au 24 décembre ; on y commence également le grand carême au lundi de la septuagésime.

(h) La *Propagation de la foi*. . . . pag. 547.

Nous croyons utile à nos lecteurs (si nous en avons), de leur donner une notice ou aperçu de l'*Oeuvre de la Propagation de la Foi*, pour le cas où ils auraient le malheur de ne pas la connaître, et celui de ne pas y contribuer.

Cette Oeuvre, comme son titre l'annonce, a pour but de

propager la Foi, la Foi catholique, jusqu'aux extrémités du monde. Cette Foi divine rencontre des obstacles de tout genre: ignorance profonde, stupide indifférence, hostilité déclarée; absence des choses les plus indispensables, pas d'églises, pas de prêtres, pas d'écoles, pas de livres, pas même l'Évangile; et dans certaines contrées, de sanglantes persécutions qui rappellent les trois premiers siècles du Christianisme, et par la cruauté des bourreaux, et par l'héroïsme des martyrs.—L'Œuvre de la Propagation de la Foi est, depuis plus de 21 ans, le principal moyen par lequel il a plu à Dieu de pourvoir dans le monde entier aux divers besoins de sa Sainteté Religion, de soulager toutes les misères des chrétiens, de soutenir et d'encourager les efforts de nos intrépides missionnaires: Œuvre d'autant plus agréable au Père commun de tous les hommes, que, née dans le cœur des plus humbles servantes de Jésus-Christ, et bientôt secondée par d'éminents personnages, elle appartient aux pauvres comme aux riches, et qu'il n'y a pas un cœur catholique qui ne puisse, au moyen d'un léger sacrifice, participer aux glorieuses victoires que la Foi remporte dans les différentes régions de l'univers, servir ainsi d'instrument à la miséricorde infinie du Dieu Sauveur et Rédempteur, et mériter les grâces spirituelles que les Souverains Pontifes ont attachées à ces simples et consolantes pratiques:

Cette Œuvre qui a été plusieurs fois l'objet d'une recommandation pressante du Saint-Siège, a pour but d'assister les Missions étrangères dans les deux mondes. Pour être membre de l'Œuvre, il ne faut que deux choses bien simples: 1^o Appliquer une fois pour toutes, à son intention, le *pater* et l'*ave* de la prière du matin ou du soir de chaque jour, et y joindre chaque fois cette invocation: *Saint-François Xavier, priez pour nous!* 2^o Donner en aumône pour les Missions *un sou par semaine*.

Les souverains Pontifes Pie VII, Léon XII, Pie VIII, et Grégoire XVI. par rescrits des 15 mars 1823, 11 mai 1824, 18 septembre 1829, 25 septembre 1851, 15 novembre 1853

et le 12 janvier 1857, ont accordé à tous les Membres de l'*OEuvre de la Propagation de la Foi* dans les diocèses où elle sera érigée du consentement des ordinaires, tant en France que dans tous les lieux unis à l'OEuvre de France, comme aux personnes de toutes les nations qui concourent à cette OEuvre par leurs aumônes.

1^o *Indulgence plénière*, aux fêtes de l'Invention de la Sainte Croix et de Saint François Xavier, et une fois par mois, le jour au choix de chaque associé, pourvu qu'il ait récité tous les jours de ce mois les prières indiquées. Pour gagner cette indulgence, il faut, étant vraiment pénitent et confessé, et ayant reçu la Sainte Communion, visiter dévotement l'église ou l'oratoire de l'OEuvre, si elle en a, sinon sa propre église paroissiale, et y adresser à Dieu de ferventes prières pour la prospérité de l'Eglise et selon les intentions du Souverain Pontife. Les personnes qui sont en voyage ou qui habitent des lieux où l'OEuvre n'est pas établie, sont autorisées à substituer à leur propre église paroissiale toute autre église ou chapelle approuvée. Les personnes cloîtrées, les malades ou infirmes, les prisonniers, les navigateurs et les individus empêchés par une cause quelconque de visiter, soit l'église paroissiale, soit même une autre église ou chapelle approuvée, peuvent gagner ladite indulgence en priant une demi-heure aux intentions du souverain Pontife, et en remplissant d'ailleurs selon leur pouvoir et l'avis prudent de leur confesseur, les autres conditions requises.

L'indulgence accordée aux deux fêtes de l'Invention de la Sainte Croix et de Saint François Xavier, peut, au choix de chaque associé, se gagner en accomplissant les conditions prescrites, ou dans ces fêtes mêmes, ou l'un des jours de leur octave, ou enfin soit le jour auquel les ordinaires de chaque diocèse en auront fixé la célébration, soit un des jours de l'octave de la fête ainsi transférée.

2^o *Une indulgence de cent jours*. chaque fois qu'on récitera, étant au moins contrit de cœur, les prières prescrites, qu'on donnera quelque aumône en faveur des Missions, ou

qu'on exercera toute autre œuvre quelconque de piété ou de charité.

21 Ces indulgences pourront être appliquées, par voie de suffrages, aux âmes du purgatoire.

Ceux qui voudraient connaître les résultats de ces légers sacrifices, n'ont qu'à se procurer les *Annales de la Propagation de la Foi*, qui font suite aux *Lettres Édifiantes* ; les récits qu'elles contiennent les intéresseront au plus haut degré, elles sont curieuses même pour ceux qui n'y voudraient chercher que des distractions variées ; il en paraît un cahier tous les deux mois qui forment un volume au bout de l'année. — Le 16^e tome commence à paraître.

FIN DES NOTES.

TABLE.

DÉDICACE.	Pag. 1
LETTRE D'INTRODUCTION.	5

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. — Comment à son avènement le roi Louis XI fit mettre en prison Pierre de Brézé. — Pour quels motifs, fondés sur sa fidélité et son affection au bon roi feu Charles septième. — Il était seigneur du chasteau de Rouvres. — Sa courageuse et vénérable femme.	19
CHAP. II. — Où l'on décrit les insignes et les incomparables richesses de la chapelle basilicale, bâtie pour le prieuré de Rouvres, par un ancêtre de Pierre de Brézé, à son retour de Terre-Sainte.	27
CHAP. III. — Où l'on continue à décrire la chapelle basilicale de Rouvres, quant au portail extérieur.	35
CHAP. IV. — Où l'on voit tous les nombreux enfants du feu roi Charles VII. — La rencontre du Dauphin avec Charlotte. — Les malicieux et sataniques pronostics d'une bohémienne. — Les causes probables des allures supereuses.	23

titlenses de Louis XI. — Le roi s'aperçoit de l'inclination de Charlotte pour Jacques de Brézé, et de la réciprocité de celui-ci, qui s'en était confié à son frère de lait.	Pag. 59
CHAP. V. — Où l'on fait connaître le prieur, connu en religion sous le nom de Père Donatien. — Ses tendres soins pour les deux frères de lait, et le caractère de ceux-ci. — Leurs occupations au château de Rouvres. — Poésies de Jacques de Lavergne.	41
CHAP. VI. — Comment eut lieu la séparation et des recommandations faites avant le départ. — Le portrait des deux amis. — Comment le roi Louis XI profita de l'inclination de Charlotte, pour faire des propositions d'établissement à Pierre de Brézé. — Celui-ci finit par les accepter, par amour paternel.	65
CHAP. VII. — Comment le roi est satisfait. — De la dot qu'il donne à Charlotte. — Comment se firent les grandes cérémonies des fiançailles. — Du nouveau titre donné au roi. — De la brillante parure dont Charlotte était revêtue. — Dons du Roi, de la Reine douairière, et de la duchesse de Savoie, Yolande de France.	74
CHAP. VIII. — Où l'on voit les riches présents de nocces que fit Pierre de Brézé à sa future bru, en y comprenant le château de Rouvres pour son fils; le costume de ce dernier pour la cérémonie. — L'accident arrivé à la coiffure de Charlotte et pronostics fâcheux qu'en tire Lavergne. — L'effet inexplicable de l'entrevue de Charlotte avec Jacques de Lavergne. — Les fêtes brillantes de la nocce, avec les jeux de cartes et les danses qui eurent lieu à cette occasion.	79
CHAP. IX. — Comment le roi Louis XI fut parrain du second fils de Charlotte; il choisit pour marraine la vidame de Chartres, tante paternelle de l'enfant. — Caractère de la jeune dame de Brézé. — Étaient les œuvres des femmes célèbres qui avaient écrit.	87
CHAP. X. — Comment Pierre de Brézé étant rentré en grâce, fut chargé de diverses missions de confiance. — Sa mort à Montlhéry. — En recommandation de son fils à Jean de Larocheboucauld. — Mort de la dame de Lavergne. — Comment Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, dâta les Catalans — Il fait sa paix avec le roi. — Joyeuxités de sa vie. — Charlotte ne lui est pas indifférente.	95

- CHAP. XI. — Comment le maréchal Jacques de Montberon était gendre du duc de Nemours. — L'aison des trois fillets. — Des cours d'amour. — Leurs dangers. — La chasse de Nemours. — Intéressant au milieu des réunions nombreuses. — Crainte la femme à la mode. 401
- CHAP. XII. — Comment le duc de Nemours s'y prit à l'égard du comte de Maulévrier pour mieux cacher son jeu. — Mécontentement de voir de vils sujets revêtus de hauts emplois. — Le pape donne la pourpre aux cardinaux. — Le cardinal Jean Baluc. 411
- CHAP. XIII. — Comment Lavergne s'aperçoit des infidélités de Charlotte. — L'avertissement qu'il a le courage de lui donner. — Il veut quitter Paris pour retourner à Rouvres. — Jacques de Brézé l'en veut empêcher. — Établissement de la poste. — Adieux des deux amis. — De l'imitation de Jésus-Christ. — De l'imprimerie. 417
- CHAP. XIV. — Comment le baron de Laroche foucauld donna de bons avis à Jacques de Brézé. — Projet de la conférence de Péronne, combattue par les membres influents du Conseil-Royal. — Louis de La Trémoille, Jean de Montmorency, Gautier de Perusse, seigneur d'Escars, Jean de Laroche foucauld, éloignés volontairement et par dégoût de ce qui se passait. — Jacques de Brézé accompagne Louis XI à Péronne. — Jean Baluc mis en cage. — Mauvaise humeur du comte de Maulévrier. 425

LIVRE DEUXIÈME.

- CHAP. XV. — Comment il s'est établi de bons rapports entre le Prieur et Jacques de Lavergne. — Celui-ci reçoit une lettre qui le trouble. — Il consulte le P. Donatten. — Louis XI, instruit des menées de Jacques de Brézé, l'exile à Rouvres. — De l'ordre de Saint-Michel. — De la naissance du Dauphin. — Souvenir de la Motchigai. — Arrivée du comte de Maulévrier à son château de Rouvres. 431
- CHAP. XVI. — Comment le comte de Maulévrier fut reçu à son château de Rouvres. — Compliment du P. prieur à la comtesse de Maulévrier. — Installation. — Plaisir que Charlotte trouvait à faire de la musique. — Bons effets des prédications et des prières du P. Donatten. 441

	Page
CHAP. XVII. — Comment on fit le projet de visiter les domaines, en commençant par un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. — Des sybilles payennes qui prophétisaient la <i>Vierge-Mère</i> , honorée un siècle avant la naissance de N. S. J.-C. — Des premiers apôtres envoyés dans le pays des Carnutes. — De l'évêque Regnaut d'Ilhers, qui engage le comte et la comtesse de Maulévrier à demeurer quelques jours à Chartres pour être témoins d'une réclusion.	147
CHAP. XVIII. — On l'on raconte la vocation extraordinaire d'une demoiselle noble de la famille Viennot de Vau blanc, avec les cérémonies symboliques et curieuses qui accompagnèrent sa réclusion.	153
CHAP. XIX. — Comment le comte et la comtesse de Maulévrier firent de grandes générosités avant de quitter leur dévotieux pèlerinage. — L'invitation qu'ils firent à l'évêque de venir l'an suivant en <i>Jubilé</i> au prieuré de Rouvres, pour le séculaire anniversaire de la dédicace de la chapelle basilicale. — La visite des domaines. — Belles réceptions partout. — Réédification de l'église de l'abbaye de Coulomb, où fut fondée la sépulture du comte et de la comtesse de Maulévrier. — Charlotte reprend sa belle humeur. — Lavergne l'accompagne quelquefois, et il fait de la musique avec elle.	165
CHAP. XX. — Comment le P. Donatien renouvelle ses bons conseils au jeune commandant. — Il l'engage à visiter les Saints lieux, ou d'aller à Rhodes. — De Jean de Lastic, de Jean des Ursins, de Pierre d'Aubusson et d'Emery d'Amboise. — Combats dans le cœur et dans l'âme de Lavergne. — Combats différents chez Charlotte.	169
CHAP. XXI. — Comment Dieu envoie des épreuves pour qu'on revienne à lui. — Mort du fils aîné du comte de Maulévrier. — Le prêtre est toujours le premier consolateur dans l'affliction, et le plus utile. — La mort s'oublie vite.	179
CHAP. XXII. — Comment l'évêque de Chartres annonce les faveurs spirituelles de notre Saint-Père le pape. — Ses projets de visite épiscopale à Rouvres. — Les préparatifs de réception. — Des <i>chairiers</i> . — De l'ole de la Saint-Martin qui se mange avant le saint temps de l' <i>advent</i> . — Retraite prêchée.	185

CHAP. XXIII. — Où l'on voit les belles et honorables réceptions faites au seigneur évêque de Chartres. — Comment il officie pour la fête séculaire de la Dédicace. — La bénédiction papale donnée du haut de la chapelle du prieur. — Heures impressions données aux populations, à la suite des pieuses prédications. — Réflexions populaires.	191
CHAP. XXIV. — Comment il est plus difficile aux riches de suivre les maximes de l'évangile. — Charlotte et Jacques de Lavergne partent pour une promenade. — La Ronce, la Ventrouillerie, où la comtesse de Maulévrier répand ses bienfaits. — Projet de construire un pavillon près de la forêt, qu'on veut appeler Sorel.	201
CHAP. XXV. — Comment la comtesse de Maulévrier rentre tard. — Inquiétudes du comte de Maulévrier. — Troubles de Lavergne. — Jacques de Brézé consent aux propositions que lui fait sa femme. — Cruels combats dans l'âme de Lavergne. — Inquiétudes de la comtesse de Maulévrier à la vue du calme apparent de Lavergne.	209
CHAP. XXVI. — Où l'on voit la dangereuse maladie dans laquelle Lavergne est tombé. — Les soins du comte et de la comtesse de Maulévrier. — Les bons avis renouvelés du P. Donatien demeurés infructueux. — Chute honteuse de Lavergne.	217
CHAP. XXVII. — Comment on peut définir les coupables adultères. — Ferme de la couronne. — Peines et inquiétudes fondées du prieur. — Tourments infernaux que souffre Lavergne dans son âme et dans son cœur. — Affectueux épanchements du comte de Maulévrier. — Prières inefficaces du coupable.	225
CHAP. XXVIII. — Où l'on voit la continuation des flammes infernales tourmenter l'âme de Lavergne. — Différence entre les joies de ce monde et la paix spirituelle. — Comment le duc de Savoie, le bienheureux Amédée meurt. — Ses miracles. — Titre de <i>roi très chrétien</i> dévolu aux rois de France. — Le comte et la comtesse décident que Lavergne ira porter au roi et à la reine leurs condoléances. — Invitations du P. Donatien et douloureux adieux que lui fait Lavergne.	229
CHAP. XXIX. — Comment le roi établissait la première manufacture de soieries à Tours. — Des obstacles que Charlotte voulait opposer au départ de Lavergne. — Son	

adresse à y consentir par la peur qu'elle eût d'être découverte. — Des motifs de l'humeur du comte de Maulévrier, qui s'affligeait du départ de son ami. 237

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. XXX. — Comment Lavergne arrive tristement à Paris. — Lettre de la comtesse de Maulévrier qui lui apprend la chute de son mari. — Audience du roi. — Propositions que fait S. M., qui se rappelle les pronostics de la Motchigai. — Audience de la reine. — Le gentil d'aphin Charles. — La dame de Baujeu. — La princesse Jeanne. — Commission de la reine. 245

CHAP. XXXI. — Comment Lavergne revient à Rouvres. — Comment il trouve le comte de Maulévrier. — Ses regrets. — Il rend compte de sa mission. — Crise inattendue dans laquelle tombe la comtesse. — Étonnement de tous. — Explication partielle qu'elle en donne. — Nouvelles séductions de la comtesse. — Nouvelles supplications du P. Donatien. — On oublie tout encore. 255

CHAP. XXXII. — Comment la convalescence du comte lui permet de se transporter à Sorel. — Nulle sécurité pour les coupables. — De la vengeance haineuse du vieux concierge Humbert. — Les enfants de Charlotte pour leur santé couchent malheureusement à la ferme de la Couronne. — Combien une femme indécèle est gravement criminelle. 265

CHAP. XXXIII. — Dans quel malheureux état moral était Lavergne — Réflexions et pensées sur la bassesse de l'homme qui oublie la loi divine. — Le comte est-il tout-à-fait excusable. 269

CHAP. XXXIV. — Comment le vieux Humbert vint à s'apercevoir que son maître était trompé. — Sa dénonciation perfide. — Stupeur du comte de Maulévrier. — Ses angoisses jalouses. — Ses menaces à Humbert. — Nouvelle dénonciation — Projet de chasse pour découvrir la vérité. 277

CHAP. XXXV. — Comment le comte de Maulévrier fait semblant de partir pour la chasse. — Il rentre et va chez le traître Humbert. — Il ne peut douter de son malheur. — Il va retrouver les coupables et les transperce de son épée. — Lavergne demande le P. Donatien. — Charlotte

reçoit l'absolution et rend l'âme sans avoir pu prononcer un seul mot.	281
CHAP. XXXVI. — Comment le prieur recherche le comte de Maulévrier pour obtenir de lui le pardon du coupable qui l'implore. — Puissantes paroles qu'il sait trouver sur la miséricorde dont le meurtrier a besoin, lui aussi. — Le comte obéit et pardonne. — Touchante entrevue des deux amis. — L'extrême-onction administrée à Lavergne, qui meurt contrit. — Le comte a recouvré du calme. — Le traître Humbert meurt subitement.	287
CHAP. XXXVII. — Comment le prieur dans ces cruelles circonstances prend conseil du seigneur-évêque. — Réponse qu'il en reçoit. — Simple enterrement des trois défunts. — Pénitence canonique du comte de Maulévrier.	293
CHAP. XXXVIII. — Comment le roi fait faire le procès du comte de Maulévrier. — Il est seulement condamné à payer cent mille écus au roi. — Il abandonne toutes ses terres. — Il veut entrer en religion. — Impossibilité à cause de ses meurtres volontaires. — Louis XI fait raser le château de Rouvres et fait transporter au Piccola-Jex-Tours les magnificences de la chapelle du prieur.	297
CHAP. XXXIX. — Comment le roi fait faire le procès du duc de Nemours, dont la femme meurt de chagrin. — Il est condamné à avoir la tête tranchée. — Le roi y ajoute une affreuse cruauté. — Louis XI rend à son fils, Louis de Brézé, les biens de son père. — Il le marie à Catherine de Dreux, et en seconde noces à Diane de Poitiers. — Extinction de cette famille illustre.	301
CHAP. XL. — Conclusion et moralité.	306
SUITE DE LA LETTRE D'INTRODUCTION.	307
NOTES.	321

